

Sommaire

Éditorial	p. 2
Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées	p. 6
- Corbère - Église et cimetière de Sant-Pere-del-Bosc	
- Ille-sur-Têt - Le Rempart	
- Laroque-des-Albères - Clot de Poux I	
- Perpignan - Maison Siré	
- Perpignan - Hôtel de Ville	
- Perpignan - Vilarnau d'Amont	
- Plaine du Roussillon - Prospections, détections	
- Port-Vendres - Redoute Béar	
- Villelongue-dels-Monts - Le Pla	
Compte-rendus des conférences de l'année 2002	p. 30
- Évolution des fortifications au Moyen Âge	
- Un habitat perché de l'Antiquité et du haut Moyen Âge dans la garrigue nord-montpelliéraine : le Roc de Pampelune à Argeliers (34)	
- La géologie du détroit de Gibraltar et le mythe de l'Atlantide	
- Navigation et commerce dans l'Antiquité : l'exemple de l'Empordà	
- Histoire des populations : l'apport de la parasitologie	
Sorties et excursions	p. 40
- Expositions «La mort des notables en Gaule romaine», «La religion romaine»	
- Sortie dans l'Albère	
- Sortie des 22 et 23 juin en Ariège	
Fenêtre sur le Sud	p. 46
Nous ne sommes pas des homo-sapiens... ou du bon usage de la taxonomie	p. 50
Notes de lecture	p. 52
Composition du Bureau et du Conseil d'Administration	p. 59
Conférences et sorties pour l'année 2003	p. 60

Vingt ans, et toutes nos dents !

Notre association fête ses vingt printemps. Fondée en 1982 par une poignée de passionnés unissant amateurs, étudiants et quelques rares titulaires alors en poste en Roussillon dans les métiers touchant au patrimoine, elle regroupe aujourd'hui près de 300 adhérents venus à la fois de l'ensemble de la profession, dans sa diversité, et d'un large et fidèle public. Au-delà de ce nombre - et d'une redondance médiatique locale rivée sur un crâne spectaculaire - l'A.A.P.-O. représente sans aucun doute, par ses activités, le premier pôle archéologique départemental. Cette action au service des fouilles et du patrimoine, Jean-Pierre Comps, notre président sortant, en a tracé l'historique lors du colloque 2001 en hommage à Jean Abélanet.

Et en effet, non seulement l'assiduité de notre action n'a pas fléchi depuis deux décennies, non seulement ces activités balayent toutes les séquences du peuplement des Pyrénées, depuis la plus ancienne Préhistoire, mais encore elles embrassent des domaines d'intervention très divers, tant au plan scientifique (acquisition des données, traitement et divulgation de la connaissance) qu'au plan citoyen, telle la défense du patrimoine, ou encore, au plan plus administratif, la gestion des crédits de fouille et l'animation du dépôt départemental.

Par ailleurs, notre association représente un cas d'espèce - en voie d'extinction, murmurent les pessimistes ! - par sa vitalité même et sa cohésion. Ce dynamisme est en effet de moins en moins partagé au sein du milieu associatif, dans un contexte qui a profondément évolué en quelques années pour finalement devenir peu propice au bénévolat et encore moins à l'amateurisme, sans que le milieu professionnel puisse assumer toutes les compétences qui devraient être les siennes, faute de postes rémunérés.

Un vieil adage voulait qu'on dise d'une jeune fille à marier, mais issue d'un milieu modeste, qu'elle avait "vingt ans et toutes ses dents", c'est-à-dire qu'elle avait pour dot la seule jouissance d'une bonne santé. Ce qui était déjà ça ! Que l'on me pardonne la boutade, mais la question se pose cruellement pour nous de la bonne santé que notre association a déjà mise dans la corbeille d'un hymen peu orthodoxe, et de plus en plus problématique, entre amateurs, professionnels, services de l'État et collectivités territoriales. Le temps est donc venu de s'interroger sur notre avenir dans le P.A.D. (paysage archéologique départemental), alors que se sont accumulés sur les bénévoles que nous sommes, amateurs et professionnels confondus, quelques inquiétants nuages.

Certes, nos finances sont saines grâce au travail opiniâtre de Bernard Dautres, notre trésorier et de Monique Formenti, son adjointe. Qu'ils en soient ici chaleureuse-

ment remerciés au nom de tous les chercheurs dont ils gèrent les crédits de fouille ou de prospection, au nom de nos employés - hélas précaires - dont ils établissent la fiche de paye, au nom enfin de tous ceux, étudiants ou simples passionnés, qui bénéficient d'une œuvre didactique tournée vers le public le plus large, en particulier à la bibliothèque du dépôt archéologique, mais aussi lors des colloques, des expositions, des conférences, des voyages, etc.

Certes, l'action conduite par Jérôme Kotarba pour classer les collections publiques entreposées au dépôt est, grâce à l'appui efficace de nos jeunes recrues, quasiment achevée au jour d'aujourd'hui. Un répertoire informatisé est désormais à la disposition des chercheurs. C'est un aboutissement dont nous pouvons être assez fiers et nous regrettons que notre collègue, appelé à de plus hautes responsabilités au sein de l'archéologie préventive (autre espèce en voie d'extinction ?) ne puisse plus guère trouver le temps d'apporter sa contribution au bureau.

Certes, nous avons pu remplacer l'un de nos emplois jeunes démissionnaire en recrutant cet automne Virginie Teilhol, docteur en Préhistoire, et nous avons également réussi à prolonger quelque peu la durée du contrat C.E.C. de Guillaume Epepe, notre dévoué documentaliste. Cela a permis de finir le catalogue de nos quelques 5000 titres d'ouvrages et revues logés dans la bibliothèque associative du dépôt, afin de le diffuser sur l'ensemble des bibliothèques du département et à la bibliothèque informatisée de Lattes. Il sera sans doute possible, grâce à notre nouvelle recrue, de réaliser une bibliographie roussillonnaise des ouvrages concernant l'archéologie dans les Pyrénées-Orientales, travail complétant celui de R. Noell pour les ouvrages parus après 1980 et qui devrait grandement faciliter la tâche des chercheurs.

Certes, Olivier Passarrius et Sabine Nadal, nos autres jeunes employés, ont assumé leurs nombreuses tâches avec brio, entre autres la réalisation de ce bulletin, la correction des communications pour la publication du colloque en hommage à Jean Abélanet - dont la parution quelque peu retardée devrait se faire prochainement - entre autres aussi l'organisation d'une prospection qui devrait alimenter la carte archéologique, base de l'archéologie préventive ou encore les magistrales fouilles de Corbère. À cette occasion, nous avons réuni, lors d'une journée portes ouvertes sur le chantier, près de 500 personnes. On trouvera dans ces pages, dont la présentation améliorée n'aura échappé à personne.

Certes nous avons fait un effort de communication, et en particulier auprès des élus, en publiant une plaquette qui présente l'activité de l'association au service de la collectivité publique. Cette information, dont on ne peut

que louer la présentation réalisée par Olivier, est toujours d'actualité et reste disponible pour ceux qui ne la connaissent déjà.

Certes, nous n'avons pas démerité dans le combat pour la sauvegarde du patrimoine, entrepris bien avant nous par Pierre Ponsich, entre autres. Cette année encore, notre intervention a provoqué un tollé médiatique à l'encontre du Maire de Toulouges qui, de très mauvaise foi, n'a tenu aucun compte d'un sondage préventif réalisé par notre association autour de l'église de cette commune et qui a rasé les derniers vestiges du rempart entourant la *cellera*. Notre action était d'autant plus symbolique que la «Trêve de Dieu», cet ancêtre de l'O.N.U., fut proclamée pour la première fois à Toulouges même, et qu'elle est à l'origine de l'espace sacré autour des églises médiévales où le cimetière, devenu le grenier fortifié du village, constitue le cœur de la trame urbaine des agglomérations roussillonnaises actuelles. Il s'agissait, bien entendu, de prévenir d'autres destructions intempestives de ces centres historiques en éclairant les édiles-aménageurs, volontiers motivés par la manne touristique, mais qui n'ont pas toujours conscience de la valeur de leur patrimoine.

Certes, au total, nous pouvons donc nous montrer raisonnablement satisfaits de la tâche accomplie et tenter un sourire de toutes nos dents, car elles sont encore, à l'évidence, bien ancrées dans notre mandibule. Malgré ce bon état sanitaire, de gros obstacles demeurent, tels des os déjà fortement minéralisés et sur lesquels nous risquons d'user prématurément nos quenottes.

Parlons en premier lieu de l'état déplorable du dépôt archéologique, qui - sous l'emprise des éléments naturels - réunit les conditions sédimentaires d'un faciès géologique en voie de fossilisation. La faune sauvage y est abondante, rats et pigeons disputant leur territoire à une humanité précaire, souvent plongée dans les ténèbres et tenue de fuir un déluge tombant du plafond sous l'orage, lorsque de véritables cataractes provoquent des courts-circuits et endommagent les ordinateurs, les livres ou le mobilier archéologique. En été, l'effet de serre réduit les derniers humains, obstinés à poursuivre leurs recherches, à errer à moitié nus dans l'étouffante chaleur qui y règne, et les oblige à ventiler comme ils le peuvent leurs fronts dégoulinants et leurs fragiles machines. Quant à l'œkoumène - l'espace réellement habité par l'homme - il se réduit ici comme peau de chagrin, après chaque campagne de fouilles ou de prospection, quand il faut stocker les nouvelles collections. Pour peu qu'une crue plus forte y ôte toute vie et que ce lieu reste en l'état, (mais il sera sans doute nécessaire de le fermer avant, deux salles étant déjà condamnées), l'archéologue du futur aura peine à croire que ce site du début du XXI^e siècle était l'édifice communautaire où se conservait la mémoire des civilisations disparues dans le département des Pyrénées-Orientales, cet " accent catalan " d'une République française donnée comme la quatrième puissance économique de la planète !

Parlons ensuite de la fin programmée des emplois contractuels. Cette échéance est pour nous toute proche,

c'est-à-dire au printemps 2003. Il est bien évident que les services que nous rendons à la collectivité grâce à leur présence quotidienne au dépôt départemental et à leur professionnalisme dans les nombreuses tâches qu'ils assument, verront là leur terme. Par exemple, pourra-t-on maintenir la bibliothèque, qui constitue l'un des principaux pôles d'animation du dépôt archéologique et ne devra-t-on pas lui trouver une autre structure d'accueil où elle pourra être gérée convenablement par un professionnel ?

Disons aussi quelques mots de la nouvelle loi sur l'archéologie préventive et de sa mission de service public pour laquelle nous nous sommes battus, mais qui nous empêche pour l'instant de continuer à aider les collectivités locales peu argentées faisant appel à nos services lors de sondages ou de petites fouilles urgentes. Après le tout récent vote du parlement, modifiant le mode de financement des opérations archéologiques menées par l'I.N.R.A.P, le nouvel institut chargé de les conduire (ex-A.F.A.N.), personne ne sait trop vers quelle voie se dirige l'organisation de l'archéologie en France. Qu'il s'agisse de privatisation et de mise en concurrence à l'échelle européenne, et/ou de transférer les compétences de l'État vers les collectivités territoriales, il y a pour nous matière à réfléchir pour savoir comment pouvoir insérer notre activité dans cette mutation.

On le voit, ces simples constatations reviennent à nous interroger sur l'évolution de nos relations avec le Conseil Général. Et je me demande, pour rester dans le ton de cet éditorial, s'il ne serait pas temps de les montrer un peu plus, ces fameuses dents, et plutôt côté canines d'ailleurs ! Depuis la loi sur la décentralisation, en effet, la collectivité départementale a obtenu de fortes prérogatives dans la conservation des archives, en ce qui concerne les bâtiments et les personnels, ce qui reste, bien entendu, également valable pour les archives du sous-sol. Mais la comparaison s'arrête là : il n'est que de constater l'abîme qui sépare la conservation de nos archives départementales écrites de celle des mobiliers archéologiques. C'est pourtant le Conseil Général qui est propriétaire du dépôt archéologique actuel, logé à Perpignan dans les murs d'un ancien entrepôt commercial.

Hélas ! nos efforts pour attirer l'attention de nos élus sur l'urgente nécessité d'agir en vue de la bonne conservation de ces archives archéologiques - et de créer un service départemental de l'archéologie sans lequel ce même dépôt risque de devenir un dépotoir - sont restés vains à ce jour. J'oublie bien sûr quelques bonnes paroles qui représentent, il est vrai, un très net progrès par rapport aux précédents élus, muets comme des carpes sur la question. Qu'il s'agisse de créer une structure toute neuve, à Millas par exemple, ou d'aménager des locaux existants, à Elne, les projets sont, pour l'instant, restés lettre morte : malgré l'aide promise par l'État, le Département ne se décide pas à s'engager. Quant à la création de postes d'archéologues départementaux, elle est toujours en attente dans les mirobolants tiroirs

d'un responsable administratif, où elle côtoie dans les limbes, à la fois les fumées des courts-circuits électriques et le vol des pigeons qui, avec les rats et les archéologues - on l'a vu - sont les commensaux assidus de cet entrepôt, tremblant de peur les jours d'orage, abattus entre juin et octobre par la canicule tropicale qui y règne.

Que restera-t-il de nos activités au service de la collectivité lorsque l'appui qu'offraient les emplois précaires de notre association se sera évanoui ? Qu'aurons-nous à nous mettre sous la dent, pour ce qui est des interventions de terrain, si l'archéologie préventive continue à nous être interdite en attendant qu'un service départemental et/ou intercommunal de l'archéologie puisse être conventionné dans ce domaine ?

Il semble évident qu'à vouloir continuer à œuvrer

dans le sens que nous nous étions fixé il y a 20 ans, il va falloir plus que jamais compter sur les bonnes volontés, pour employer une locution qui a d'ailleurs donné son sens au mot même de bénévole. Cependant, la bonne volonté – dont les jeunes générations comprennent plus difficilement la nécessité si elles n'en ont pas de bons exemples sous les yeux - finit tout de même par s'éémousser à la longue et ne saurait se substituer indéfiniment à la carence des pouvoirs publics, pouvoirs dont il se dessine maintenant qu'ils seront bientôt presque en totalité entre les mains des collectivités territoriales et de leurs élus. En la matière, ces derniers peuvent-ils se dérober plus longtemps à leur devoir ?

Michel Martzluff
Président de l'A.A.P.-O.

Sauvetages, sondages, prospections et fouilles programmées

Commune : Corbère

Nom du site : église et cimetière de Sant-Pere-del-Bosc.

Définition et datation : fortification, cimetière du Moyen Âge et de l'époque moderne

Type d'intervention : fouille

Responsable : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.) avec la collaboration de Sabine Nadal (A.A.P.-O.) et de Richard Donat (doctorant à l'EHESS de Toulouse)

Equipe de fouille : Ophélie Armand, Julien Cédric, Thomas Charpentier, Florian Marquet, Cécile Monier, Hélène Montagné, Dorothée Renaud, Virginie Rigole, Jean-Marc Sanchez, Chantal Vrézik et Audrey Winter

Résultats

L'église Sant-Pere-del-Bosc se trouve à environ 500 m au sud-est du château de Corbère. Ce lieu de culte est cité pour la première fois en 1163, dans une bulle papale confirmant les possessions de l'abbaye Saint-Martin du Canigou. On la retrouve par la suite mentionnée à la fin du XIIIe siècle où elle apparaît comme étant la paroisse du village fortifié de Corbère¹. Elle conserve ce titre jusqu'au XVIIe siècle, date de la construction de l'église Saint-Pierre-del-Castell.

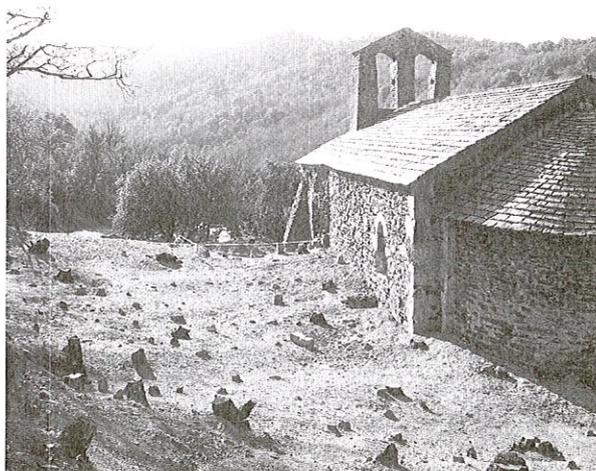
L'église Sant-Pere-del-Bosc possède une nef unique achevée par une abside semi-circulaire. Elle mesure au total 22 m de long pour une nef de 16,20 m de longueur. La nef est couverte par une voûte en plein cintre et est séparée du chœur en cul-de-four par un arc triomphal. Devant l'église subsistent les vestiges d'un bâtiment antérieur à l'édifice et ayant fait office, dans les dernières phases d'occupation du site, de portique ou d'avant-corps. Ce bâti, mal conservé, se présente sous la forme d'un quadrilatère englobé en partie dans le mur occidental de l'église et flanqué, au nord et au sud, de deux enfeus.

Le site de Sant-Pere-del-Bosc se caractérise également par la présence d'un vaste cimetière remarquablement bien conservé et enserré par un mur de clôture d'environ 1 m de hauteur. Plus de 260 stèles (simples dalles de schiste fichées dans le sol) matérialisent encore l'emplacement des sépultures. Au sud, on observe la présence de plusieurs stèles calcaires supportant des croix en fer forgé datées de la seconde moitié du XIXe siècle. Ces dernières correspondent aux dernières inhumations pratiquées sur le site, avant que le cimetière ne soit transféré au pied du village actuel.

Depuis 1999, l'Association du Patrimoine des deux

Corbère a entrepris, en collaboration avec l'Association Catalane du Patrimoine, la restauration de l'église romane de Sant-Pere-del-Bosc. Ces travaux ont consisté au débroussaillage des abords de l'édifice religieux, à la réfection de la toiture par l'entreprise Py et à la restauration du mur occidental de l'église. Durant l'hiver 2001/2002, les bénévoles de l'Association ont commencé à creuser un drain le long du mur gouttereau méridional et ont procédé au décaissement, sur plus d'1,50 m, de la partie du cimetière située aux abords du mur ouest de l'église. Ces travaux ont permis la découverte d'un mur puissant interprété alors comme le soubassement d'un clocher-tour accolé au bâtiment religieux.

Suite à cette découverte, des sondages de reconnaissance archéologique ont été prescrits à l'emplacement de la souche de la tour, le long du mur sud de la nef et devant le porche de l'église. Ces sondages avaient pour objectif d'évaluer le potentiel archéologique avant la construction du drain, de dégager la souche du clocher et



L'église Sant-Pere-del-Bosc et son cimetière
(Cl. O. Passarrius - A.A.P.-O.)

de qualifier les constructions situées devant le porche.

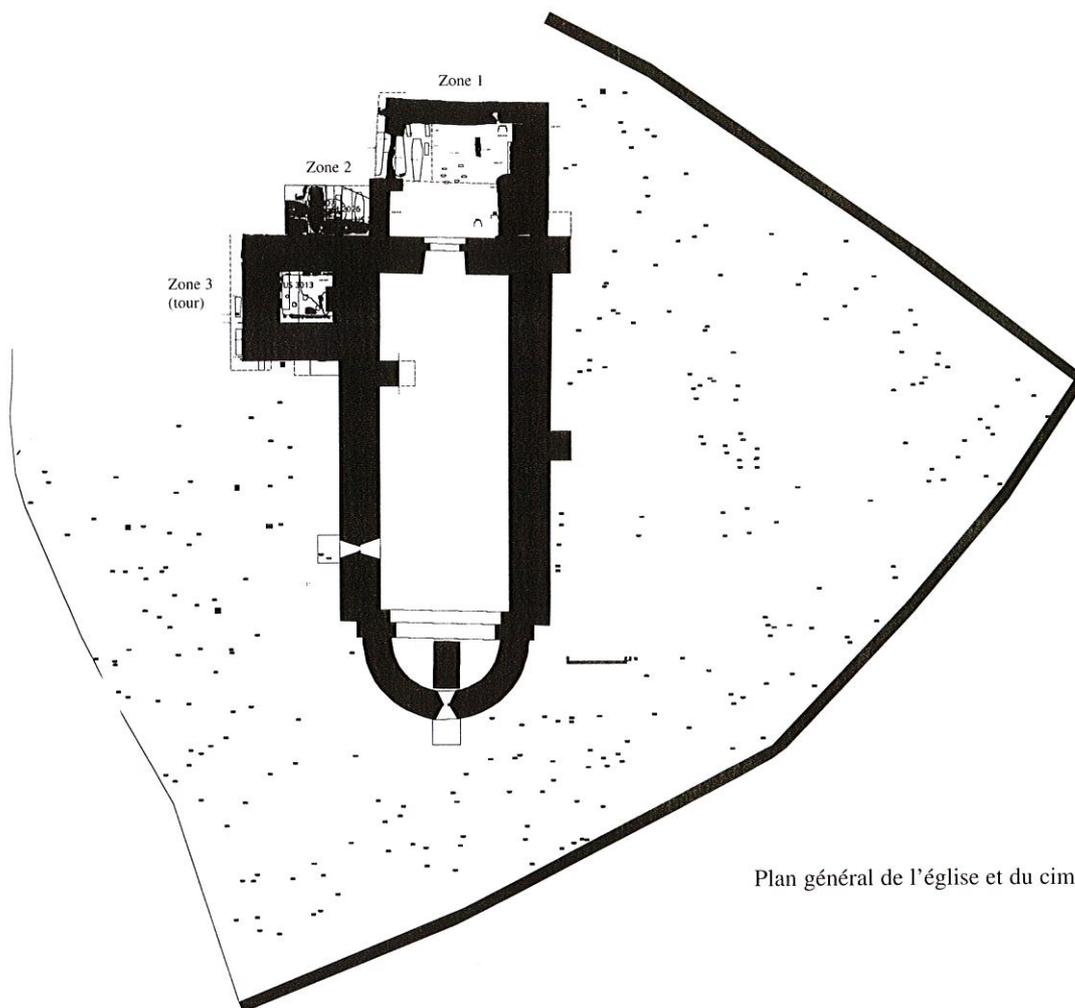
Suite aux résultats issus de cette première opération, il a été décidé de procéder à une fouille exhaustive de la tour et donc des sépultures installées sur celle-ci ainsi qu'à la fouille de la moitié sud du portique. Tous les sondages ouverts ont été réalisés à la main et nous avons entrepris une fouille exhaustive de tous les niveaux archéologiques rencontrés.

Dans les trois sondages ouverts, 27 sépultures ont été fouillées. La plupart correspondent à des inhumations en cercueil datées entre le XVIIe et la première moitié du

¹ Pierre Ponsich (dir.), *Catalunya Romànica*, tome XIV, El Rossello, Enciclopèdia Catalana, Barcelona, 1993, p. 191.

XIXe siècle. Toutefois, dans le sondage ouvert à l'extérieur de la tour (zone 2), cinq tombes en coffre, datées entre le Xe et le XIIe siècle et contemporaines de l'utilisation de la tour, ont été mises au jour.

XVIIIe et la première moitié du XIXe siècle. Cette datation est confirmée par la découverte d'une médaille en argent munie d'un anneau et protégée par un étui en pâte de verre ou en cire portant la date de 1830. Il est fort pro-



Plan général de l'église et du cimetière.

La fouille de ces sépultures répondait à plusieurs objectifs. Le premier, préventif, était de fouiller et d'étudier des niveaux archéologiques menacés à terme par les travaux de restauration et l'implantation d'un drain le long du mur gouttereau sud de la nef. Le second résidait essentiellement dans l'étude de l'organisation et de la gestion de cet espace, mais aussi dans l'étude des pratiques funéraires durant le bas Moyen Âge et l'époque moderne, pratiques encore aujourd'hui peu prises en compte dans l'étude des cimetières en Roussillon. L'étude du site de Corbère visait également à dater, grâce aux tombes sous-jacentes, les stèles en schiste rencontrées régulièrement sur de nombreux cimetières du piedmont pyrénéen², tout en engageant une première réflexion sur l'évolution des profondeurs d'inhumation.

À l'intérieur du portique (zone 1), 8 sépultures ont été mises au jour. Il s'agit pour la plupart d'inhumations en cercueils de bois identifiées par la présence de fibres ligneuses encore bien conservées. La chronologie de ces inhumations reste très tardive, certainement entre le

table que ces sépultures correspondent en fait aux toutes dernières inhumations dans ce secteur, les tombes plus anciennes ayant été détruites par les recoupements successifs.

Le sondage ouvert à l'extérieur de la tour (zone 2) nous a permis de réaliser une coupe, sur plus de 1,80 m, qui montre l'évolution du cimetière et de la morphologie des tombes dans cette zone. Au total, 17 sépultures ont été fouillées, essentiellement des inhumations en cercueil de bois. Cet espace a malheureusement fait l'objet, lors de travaux antérieurs de restauration, d'un profond décaissement (plus de 1,20 m) afin de dégager et de redonner de la hauteur au mur occidental de l'église. Toutes les signalisations et de nombreuses sépultures à inhumation ont été détruites, nous privant de l'étude des couches supérieures du cimetière. Les premières tombes étudiées étaient affleurantes sous quelques centimètres de terre. Il s'agit de sépultures en cercueils généralement de forme anthropomorphe et cloués soit avec des clous filetés (pour les plus récentes), soit avec des clous for-

² Dans la littérature, ces dernières sont généralement données pour être médiévales.

gés. La technique d'agencement des caisses est toujours la même, le fond est cloué aux parois (les clous apparaissent alors verticalement). La plupart des sujets étaient inhumés habillés ou enveloppés dans un linceul. La fouille de certaines tombes a livré des chapelets, le plus souvent entrelacés entre les doigts du défunt. Sous cette première couche de sépultures, chronologiquement et morphologiquement homogène, se trouve un sédiment de texture identique à la couche supérieure mais nettement plus compact et contenant moins d'ossements en position secondaire. Ce dernier, d'environ une dizaine de centimètres de puissance, repose sur une chape de mortier de chaux de 4 à 5 cm d'épaisseur. La datation de cette couche n'est pas aisée compte-tenu de l'absence totale de mobilier. Toutefois, elle est située juste au-dessus d'un niveau limoneux sableux de couleur beige n'ayant livré que de la céramique grise réductrice antérieure à la seconde moitié du XIII^e siècle³.

Trois tombes ont été aménagées dans la chape de mortier. Ces sépultures en cercueil de bois présentent des différences évidentes par rapport aux tombes observées dans les couches supérieures. Ici, le bois n'est plus du tout conservé, mais l'on observe une nette différence entre le comblement de la caisse et celui de la fosse, beaucoup plus clair. De même, la forme des cercueils et leur type d'assemblage semblent varier nettement. De cercueils aux formes anthropomorphes et aux fonds rapportés sur le cadre, on passe à des cercueils de formes rectangulaires ou trapézoïdales dont le cadre est cloué sur le fond (les clous apparaissent alors horizontalement). Cette technique semble nous ramener à des phases beaucoup plus anciennes, certainement le bas Moyen Âge⁴.

Cette seconde phase d'inhumation est intrusive à la chape de mortier de chaux. Cette dernière vient sceller cinq tombes en coffrage de dalles de schiste, toutes intrusives au terrain naturel, et un silo. Les tombes observées sont constituées de dalles de schiste, de taille variable et brutes de débitage. Les dalles verticales sont calées contre les parois de la fosse. Elles possèdent une épaisseur avoisinant 4 à 10 cm en moyenne et n'excèdent que rarement 50 à 60 cm de longueur. La couverture de la tombe est constituée de dalles, souvent de petite taille, reposant sur les parois et se maintenant les unes les autres.

Les orientations de ces sépultures divergent nettement par rapport à celles qui sont observées dans les phases plus récentes. Ici, cette orientation est largement conditionnée par le mur occidental de la tour. Une des sépultures a livré un récipient (eau bénite ?) déposé à la tête du défunt. Ce vase, pichet muni d'un bec-verseur, n'est pas aisé à dater. Toutefois, une datation radiocarbone, réalisée sur les ossements de ce sujet, fournit une fourchette couvrant le XI^e siècle et la première moitié du XII^e siècle de notre ère.



Sépulture en coffre SP 2021
(Cl. O. Passarrius - A.A.P.-O.)

Le recrutement des zones explorées semble concerner tous les âges de la population (étude réalisée par Richard Donat). La légère sureprésentation des immatures devant le mur occidental de l'église semble naturelle mais cet espace, souvent attribué sur d'autres sites à une zone d'inhumation réservée aux enfants, accueille aussi des adultes. Pour les tombes plus anciennes, la fouille n'a livré que des sépultures d'adultes. Toutefois, au vu de la taille des sondages, aucune conclusion ne peut être tirée de cette observation.

Signalisations de surface et profondeurs d'enfouissement

L'intérêt scientifique de ce cimetière réside aussi dans la présence de nombreuses signalisations de surface réparties à l'intérieur de l'enclos funéraire. Les plus nombreuses, qui sont aussi les plus anciennes, correspondent à des dalles de schiste vierges de toute inscription et fichées dans le sol. Dans le cadre de cette fouille,

³ Cette datation s'appuie sur l'absence de céramiques importées qui apparaissent en Roussillon dans la seconde moitié du XIII^e s.

⁴ Véronique Gallien, Jean-Yves Langlois, «Typologie du cercueil à Saint-Denis», *Rencontre autour du cercueil*, Groupe d'anthropologie et d'archéologie funéraire d'Ile-de-France, Bulletin de liaison, numéro spécial 2, 1998, p. 23-25.

nous avons eu la possibilité de dater ces stèles par l'étude des tombes sous-jacentes, mais aussi de recueillir des informations quant à l'évolution des profondeurs d'inhumation, depuis le Moyen Âge jusqu'à la première moitié du XIXe siècle. La zone la plus propice à ce genre d'observations est la zone située au sud du mur gouttereau de la nef. Ce secteur a en effet fait l'objet de nombreux atterrissements provenant de l'érosion du massif forestier, et l'église, bâtie en limite d'une rupture de pente, a fait barrage entraînant, une hausse progressive du niveau du sol situé au sud de l'édifice de culte. Cette hausse atteint près de 3 m et a donc certainement recouvert les différentes strates d'occupation du cimetière. Certaines sépultures observées dans cette zone sont matérialisées par des stèles en surface. La profondeur de ces inhumations, datées entre le XVIIIe siècle et la première moitié du XIXe siècle, varie de 1,10 m à 1,72 m de profondeur. Il est alors intéressant de noter que cette profondeur d'inhumation concerne également les jeunes enfants, dont on aurait pu imaginer la fosse nettement moins profonde. Pour les phases plus anciennes, il est difficile de se prononcer sur la profondeur des fosses d'inhumation. Toutefois, certains indices, certes subjectifs, laissent penser que cette profondeur était nettement moindre. Pour les inhumations les plus anciennes (les tombes en coffrages de lauzes datées des XIe-XIIe siècles), nous pouvons raisonnablement nous appuyer sur la base de l'élévation de la tour. En effet, l'absence de recouvrements et l'organisation des sépultures par rapport à cet édifice, témoignent de leur contemporanéité d'utilisation. Ici la profondeur d'enfouissement est très faible et n'excède pas 20 à 30 cm.

Le portique ou avant-corps

Cette zone se trouve contre le mur occidental de l'édifice de culte. Il s'agit d'un bâtiment de forme rectangulaire qui délimite un espace d'environ 38 m². A l'ouest et au sud, cette construction est totalement arasée et il ne subsiste plus qu'une voire deux assises d'élévation. Le mur nord, par contre, possède encore une élévation importante, qui dépasse par endroits les 3 m. On accédait à cet espace par une porte, dont le montant et le départ de l'arc en plein cintre sont encore partiellement conservés dans l'angle nord-ouest. Ce dernier présente un mode de construction assez archaïque, avec des blocs et dalles de schiste disposés de chant et une amorce de l'arc très en retrait à l'intérieur du mur. La présence de cette porte n'implique pas pour autant que la construction était voûtée. En effet, la faible épaisseur des murs ne permettait pas une couverture en pierre et il faut plutôt y imaginer une toiture charpentée.

Deux sondages, implantés à l'extérieur de cette construction au contact du mur de l'église, montrent que ce bâtiment est antérieur au mur occidental de l'édifice de culte. La fonction de cet espace reste donc problématique. Qu'il ait servi, dans sa dernière phase de fonctionnement, de portique ou d'avant-corps semble certain et

la présence de nombreuses sépultures, surtout sous le passage menant au porche, témoigne d'une zone funéraire d'occupation dense. Pour les périodes plus anciennes, la fouille ne nous apporte que peu d'éléments. Le plus important est celui de l'antériorité de cet espace par rapport au mur gouttereau ouest de l'église dont la construction est toutefois mal datée. En effet, l'église semble avoir été rallongée vers l'ouest lors de la construction de la tribune dont il ne subsiste plus rien, sinon quatre corbeaux qui devaient soutenir un plancher de bois. Au vu de ces données, on ne peut écarter l'hypothèse d'un bâtiment préexistant à l'édifice de culte, soit une église primitive, soit la salle d'un hypothétique château⁵ ou un premier avant-corps amputé en partie lors de l'agrandissement de l'église.

Quatre constructions ont été accolées contre les murs nord et sud de ce bâti. Il s'agit en fait de probables enfes constitués d'arcs brisés supportés par des piliers quadrangulaires et répartis de part et d'autre de cet espa-



Détail de la tour englobée dans le mur méridional de la nef de l'église

(Cl. O. Passarius - A.A.P.-O.)

ce.

Une tour antérieure à l'église ?

Dans le cadre de cette intervention, nous avons également procédé au dégagement d'une tour antérieure à un état de l'édifice de culte, par l'enlèvement manuel d'environ 70 m³.

Le bâtiment se présente sous la forme d'un quadrilatère de 5,20 m de côté, murs compris. La tour est en par-

⁵ Les murs semblent toutefois peu épais pour une salle faisant partie du château.

tie englobée dans le mur gouttereau nord de l'église et est donc antérieure à cette partie de l'édifice religieux. La porte en plein cintre permettant l'accès à la tour s'ouvre sur son côté sud, elle est large de 1,30 m et possède une hauteur sous arc de 1,30 m.

Aujourd'hui, l'élévation des murs de la tour atteint environ 2,50 m et la présence des traces d'arrachement sur le mur de l'église nous permettent d'envisager une hauteur minimale de 10 m.

La fouille de l'intérieur de cette construction a permis de mettre au jour un niveau de sol en partie chaulé fonctionnant avec un foyer posé à même le sol.

Le mobilier collecté lors de la fouille du niveau de sol est exclusivement composé de céramiques communes médiévales, datées entre le Xe et la seconde moitié du XIIIe s.

La tour mise au jour sur le site de Corbère soulève de nombreuses interrogations (datation, statut et rôle au sein du paysage seigneurial, relation avec l'édifice de culte...). Les textes ne nous apportent aucun renseignement concernant la morphogenèse du site de Sant-Pere-del-Bosc ni aucune mention faisant référence à cette tour, excepté peut-être, un document daté de 1006 dans lequel les exécuteurs testamentaires d'un certain Adroarius donnent au monastère de Cuixà une vigne située *in adjacencia de Corbaria vel ad ipso castellare*⁶. Aucune localisation n'est donnée dans ce document et on ne peut exclure qu'il s'agisse d'une fortification précédant le château de Corbère, mentionné pour la première fois dans les textes en 1241⁷.

L'originalité de cette construction réside dans sa faible emprise au sol, tout au plus 4,5 m² de surface hors-d'œuvre. Aveugle, du moins sur son mur nord, on y pénétrait toutefois par une porte en plein cintre située de plain-pied. Ce type de construction est bien connu notamment dans le département de l'Aude où de nombreuses fortifications tout à fait similaires et toujours de faible emprise au sol ont été inventoriées⁸. En l'absence de fouille, elles sont généralement données pour faire partie des fortifications du premier âge seigneurial et correspondent alors à des symboles de cette autorité naissante. Dans la plupart des cas, la porte est placée en hauteur afin de la rendre inaccessible alors qu'à Sant-Pere-del-Bosc on accédait de plain-pied à l'édifice. De même, la position singulière de cette tour soulève de nombreuses questions. Elle est en effet située sur le versant nord-ouest d'un vallon, à mi-pente, alors que généralement ce genre de fortification est toujours implanté

en position sommitale, sur une ligne de crête ou en bordure d'un éperon. Cette position est intéressante et fournit certainement des informations quant à la fonction et au statut de cette construction. Nous avons vu en effet que cette tour était antérieure à la partie occidentale de la nef de l'église. Sa construction est indéniablement antérieure aux sépultures en coffrage de lauzes situées en bordure du mur ouest qui sont contemporaines de l'utilisation de la fortification⁹. La fouille d'une de ces tombes a permis la découverte d'un récipient et la réalisation d'une datation radiocarbone permet de la dater du XIe - première moitié du XIIe siècle. La présence de ces sépultures implique obligatoirement l'existence d'un édifice de culte à cette période¹⁰. Si l'on prend en compte la découverte d'une tombe en coffre d'enfant sous les niveaux d'occupation de la tour, on peut raisonnablement suggérer l'existence d'une église primitive, en tout cas plus ancienne que le bâtiment actuel, daté du XIIe siècle et mentionné pour la première fois dans les textes en 1163¹¹. Nous pourrions alors être confrontés à une tour associée à un édifice religieux primitif, et ce au moins dès le XIe siècle. Cette dernière, dont l'implantation sur le versant nord-ouest d'un vallon ne répond à aucune stratégie militaire, pourrait alors symboliser l'implantation d'une autorité seigneuriale au sein même de l'espace villageois, contre l'église et dans le cimetière.

*
* *

Commune : Ille-sur-Têt

Nom du site : Le Rempart

Définition et datation : rempart et fossé, XIe /XVIIIe siècles

Type d'intervention : diagnostic

Responsable d'opération : Sabine Nadal (A.A.P.-O.)

Technicien : Olivier Passarius (A.A.P.-O.)

Résultats

L'intervention archéologique pratiquée au contact du rempart, rue Louis Boyer, était motivée par un futur aménagement de parking, mais aussi par la volonté de la municipalité d'Ille-sur-Têt de restaurer et de mettre en valeur cette partie de l'enceinte. De même, notre intervention consistait à vérifier la présence d'un fossé au

⁶ Aymat Catafau, *Les celleres et la naissance du village en Roussillon...*, p. 285.

⁷ *Ibidem*.

⁸ Dominique Dieltiens, Les tours seigneuriales dans les Corbières (XIe-XVIIe siècles), *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, tome XCVII, 1997, p. 89-99.

⁹ Cette hypothèse est confirmée par l'absence de recoupements et par l'alignement et l'organisation des sépultures par rapport à la tour.

¹⁰ Le passage de la nécropole, héritière de la tradition antique, au cimetière groupé autour de l'église intervient généralement dans le courant du VIIIe s. de notre ère.

¹¹ Aymat Catafau, *Les celleres et la naissance du village en Roussillon...*, p. 286.

pied du rempart.

Le rempart

L'histoire de l'édification des remparts d'Ille-sur-Têt se déroule en trois étapes : la première enceinte est mentionnée en 1157. Elle englobait alors l'église Saint



Détail de la base du rempart
(Cl. S. Nadal - A.A.P.-O.)

Etienne ; la deuxième correspond à l'extension du village dès 1280 ; la troisième ligne de remparts est celle que l'on peut encore voir aujourd'hui. Elle existe ou est en cours de construction en 1334, puisque les textes mentionnent des maisons et des terrains qui touchent au *muro veteri* de la ville.

La muraille construite au XIV^e siècle à Ille-sur-Têt est conservée sur pratiquement toute sa longueur, mais elle n'est dégagée réellement que dans la partie qui fait face à la Têt.

La morphologie générale de cette enceinte présente une forme oblongue. Les matériaux de construction qui la composent sont d'origine locale : gros galets de rivière liés par un mortier de chaux blanc. Ils sont disposés en assises régulières, avec parfois une alternance en épi. Des tours semi-circulaires viennent renforcer les angles et les points faibles de l'enceinte.

Lors du décapage, une partie de la base du rempart du XIV^e s. nous est apparue dans les deux tranchées ouvertes. Ce sont en tout 3,80 m linéaires et 0,90 m d'élévation qui ont été mis au jour. Le rempart se présente sous la forme d'un mur dont le parement est constitué de galets d'un diamètre hétérogène qui sont liés par un mortier de chaux blanc très sableux, avec toutefois à certains endroits des irrégularités qui sont dues à des réparations ou des consolidations faites à l'aide de fragments de tuiles et de caïroux.

Le glacis de fondation de la muraille a également été dégagé sur une profondeur et une largeur de 1 m. Il forme un fruit par rapport à l'élévation de l'enceinte. Il est construit à l'aide de galets de 20 à 40 cm de diamètre liés par un mortier de chaux beige très sableux et très friable, mêlé à de la terre. La hauteur totale de ce glacis n'a pas été testée, mais on peut supposer qu'il atteint le fond du fossé.

Le fossé

Un sondage mécanique profond a permis d'attester la présence d'un fossé au pied du rempart. Le fond de ce fossé a été reconnu lorsque le niveau géologique dans lequel il a été creusé nous est apparu. L'espace limité pour ce sondage ne nous a pas permis de déterminer sa morphologie générale (largeur totale, profondeur maximale et forme).

Le mobilier céramique récolté dans le comblement du fossé est peu abondant et fournit une fourchette chronologique large. En effet, dans la partie supérieure du fossé, les tessons mis au jour nous donnent une datation allant du XV^e au XIX^e siècle avec le XVII^e siècle bien représenté, alors que dans sa partie inférieure, ce sont surtout des céramiques datables de la première moitié du XIV^e siècle qui ont été récoltées.

Des structures bâties postérieures au fossé

Les fossés, quand ils ne jouent plus leur rôle défensif sont, la plupart du temps, abandonnés et vendus à des particuliers pour y installer des jardins ou y construire des maisons.

À Ille-sur-Têt, ce sont principalement deux structures bâties postérieures à l'abandon et au comblement du fossé qui ont été mises au jour. Toutes deux peuvent s'apparenter à des bâtiments à usage agricole ou artisanal sans toutefois qu'on puisse attester précisément de leur fonction.

Les conclusions que l'on peut tirer de cette évaluation archéologique sont partielles. L'existence d'un fossé est attestée par les sondages, ainsi que la mise en place d'un bâti postérieur à son abandon et à son comblement. Toutefois, il semble évident que c'est à partir du XVII^e voire du XVIII^e siècle que des constructions ont été aménagées «hors les murs» de la cité illoise.

*
* *

Commune : Laroque-des-Albères

Nom du site : Clot de Poux I

Définition et datation : fosse, métallurgie, Antiquité

Type d'intervention : sondage

Responsable : Sabine Nadal (A.A.P.-O.)

Technicien : Olivier Passarrius (A.A.P.-O.)

Etude céramologique : Jérôme Kotarba (I.N.R.A.P.)

Résultats

L'intervention archéologique pratiquée sur le site de Clot de Poux I, à Laroque-des-Albères, était motivée par la plantation d'une oliveraie sur la parcelle AI 76. Le risque d'une destruction de vestiges archéologiques d'époque antique était possible puisqu'en 1990, des prospections menées par Jérôme Kotarba sur les parcelles voisines avaient révélé la présence d'une occupation allant de la deuxième moitié du I^{er} s. av. J.-C. jus-

qu'au changement d'ère (habitat et crassier de métallurgie du fer).

Le site de la parcelle concernée par les sondages se présente sous la forme d'une légère butte arasée au nord du Mas Manyères. L'observation du terrain nous a permis d'entrevoir la présence d'une fosse qui présentait en surface des scories de fer en assez grand nombre.

Les trois sondages ouverts à l'emplacement de la future plantation nous ont permis de récolter des tessons de céramiques, des scories de fer ainsi que des éléments qui peuvent s'apparenter à des fragments de parois de four. Cette opération d'une journée ne nous a pas permis de déterminer avec certitude la présence de structures bien conservées, toutefois, nous sommes retournés sur le terrain après la plantation des oliviers, et le ramassage de surface nous a permis de collecter des fragments d'amphores (italique et tarraconnaise) qui confirment la datation proposée, c'est-à-dire une fourchette chronologique allant du Ier siècle av. J.-C. jusqu'au changement d'ère.

L'interprétation des différents éléments issus des sondages (terre cuite informe, fragments d'amphores, de céramiques, de parois de four et surtout les nombreuses scories de fer et les nombreux charbons de bois) laissent entrevoir la présence dans cette parcelle d'un crassier d'époque romaine. Ce crassier se présenterait sous la forme d'une grande fosse creusée par la main de l'homme et dans laquelle un four à réduction de minerai aurait été installé (les rebuts du travail métallurgique ayant été rejetés tout autour), à moins que la morphologie naturelle du terrain, une dépression, ait été utilisée pour cette installation (le four probable ayant été alors installé au plus bas de cette dépression). Quoi qu'il en soit, il semble important de rappeler que ce site fait partie d'une zone lotissable et donc qu'il est menacé à moyen ou à long terme. Une fouille exhaustive ou des sondages de reconnaissance à la pelle mécanique seront alors nécessaires si les projets de rachat par la municipalité pour installer le nouveau cimetière du village voient le jour.

*
* *

Commune : Perpignan

Nom du site : Maison Siré

Définition et datation : maison d'époque moderne et contemporaine

Type d'intervention : sauvetage urgent

Responsable : Patrice Alessandri (I.N.R.A.P.)

Résultats

Environnement topographique et historique

Quelle que soit la période considérée, l'immeuble nouvellement acquis par la Generalitat de Catalunya, connu aussi à Perpignan sous le nom de «Maison Siré», occupe une position excentrée par rapport au cœur de ville historique situé au contact de l'actuel ensemble cathédral.

La rue de la Fusterie correspond au fossé bordant le rempart bâti en 1225¹² et le petit espace réservé à la fouille s'inscrit donc à l'intérieur du périmètre de l'enceinte qui délimite la zone urbaine de Perpignan au XIIIe s. Il se situe dans l'environnement direct du revers de la courtine, entre deux portes d'accès à la ville, la porte des Moulins¹³ et la porte d'Elne¹⁴ (Fig. 1 et 2).

Diverses interventions renseignent sur la nature des remplissages stratigraphiques rencontrés dans les abords immédiats : place des Poilus, anciennement place des Moulins (Annie Pezin A.F.A.N.), Îlot Dauder-de-Selva (Rémy Marichal, Service Archéologique de Perpignan), Théâtre Municipal, ancien couvent des Jésuites (Patrice Alessandri INRAP)¹⁵. Si les deux premières livraient essentiellement des bâtis et mobiliers d'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècles), la dernière permettait, au-delà de l'époque moderne bien présente, d'atteindre des niveaux d'occupation placés dans le courant du bas Moyen Âge (XIVe-XVe siècles).

Un triple questionnement justifiait la mise en œuvre de recherches archéologiques rue de la Fusterie. En terme d'urbanisme, il s'agissait de repérer et de caractériser les divers aménagements ayant précédé l'état actuel ; en terme d'architecture civile de tenter de rattacher à une période chronologique précise la colonnade ouvrant à l'étage sur la cour intérieure du bâtiment ; en terme d'architecture militaire de repérer les traces au sol du rempart ceinturant la ville au XIIIe siècle.

Principaux résultats

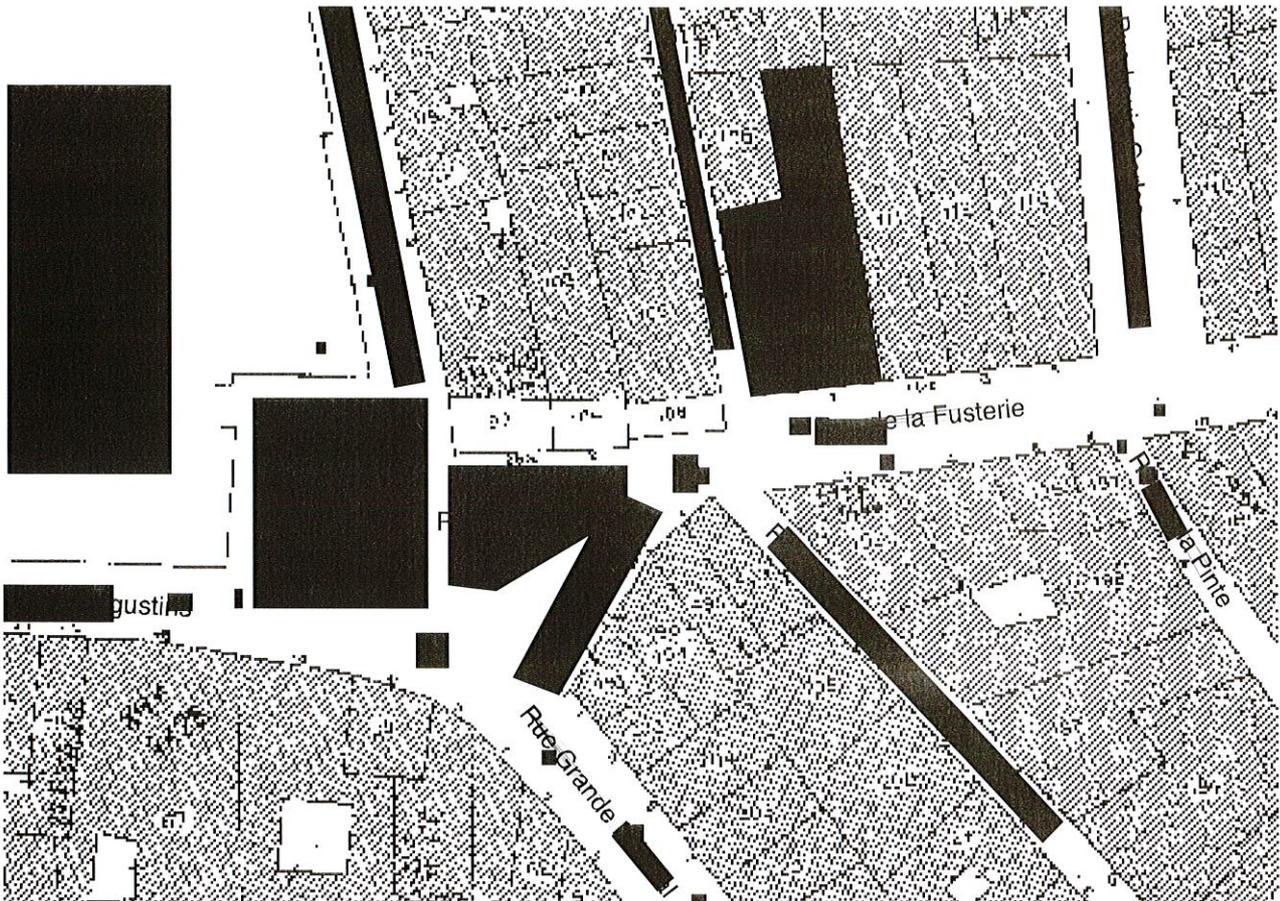
Au rez-de-chaussée, l'unique sondage ouvert est de dimensions réduites puisqu'il correspond à l'emprise exacte d'une future cage d'ascenseur (1,80 x 2,60m). L'évolution générale révèle, dans un ordre chronologique progressif (inverse de celui de la fouille), un premier témoignage de la fréquentation de l'espace directement sur le terrain naturel. Un petit lot de tessons de vaisselle domestique posés à plat et très fragmentés repose sur la surface indurée d'un mince remblai de terre. Cet assemblage de céramiques locales obtenues en post-cuisson réductrice et de céramiques à émail stannifère au décor en vert et brun ou en bleu est très caracté-

¹² D'après P. Ponsich, dans A. de Roux : Perpignan à la fin du XVIIe s., p 19, plan n°2 et p 61.

¹³ La porte des Moulins, au déboucher de l'actuelle rue R. Paratilla, ouvrait sur la place du marché au Poisson, actuelle place des Poilus.

¹⁴ La porte d'Elne, au déboucher de l'actuelle rue de l'Argenterie, ouvrait sur la place au Blé, actuelle place Rigaud.

¹⁵ Toutes ces interventions archéologiques ont fait l'objet d'un Document Final de Synthèse déposé au Service Régional de l'Archéologie, Direction Régionale des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon, rue Salle l'Evêque, Montpellier.

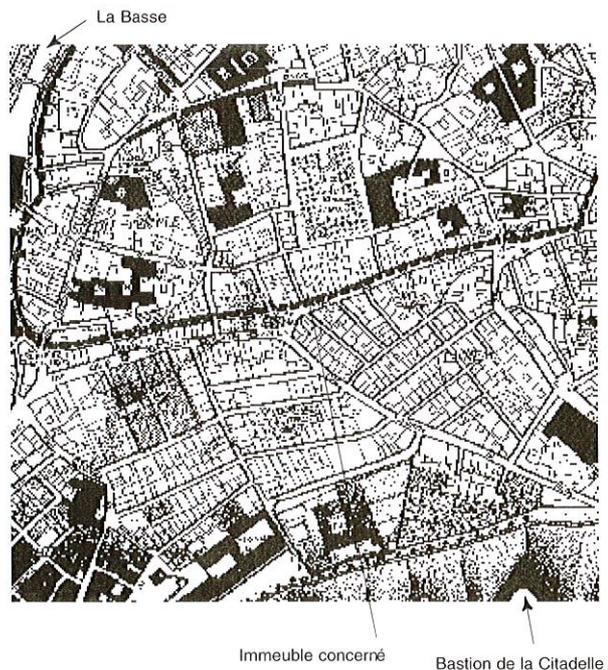


Immeuble concerné sur le fond cadastral (fig. 1).

ristique du premier quart du XIV^e siècle en Roussillon. En recouvrement, un enchaînement de quatre sols en terre battue constitués dans chacun des cas d'un remblai de terre à surface damée correspondent à une poursuite de la fréquentation entre le XIV^e siècle et la première moitié du XVI^e siècle (Fig. 5). Le sol de terre le plus récent contient deux types de mobilier concordants : un fragment d'assiette "*a graffita monocroma*" des ateliers ligures daté de la première moitié du XVI^e siècle et une monnaie associée, un *ardit* de Charles I^{er} frappé entre 1516 et 1556. Les éléments de datation pour les sols intermédiaires sont essentiellement céramiques, notamment les productions stannifères du pays valencien et du barcelonais qui couvrent successivement la fin du XIV^e siècle et la totalité du XV^e siècle.

Les sols de circulation ultérieurs sont en terre cuite. Le premier rencontré met en œuvre des *cayròs* de module carré (24 x 24 x 5 cm) posés sur un lit de mortier de chaux datables, par comparaison avec d'autres découvertes faites sur Perpignan, de la fin du XVII^e siècle. Il est associé à un mur arasé et son retour à l'équerre avec lequel ils constituent une partie d'unité d'habitation. Il est recouvert ensuite par un deuxième sol de *cayròs* plus tardif, conservé de façon lacunaire, mettant en œuvre des modules rectangulaires (20x40x5 cm), format employé au XVIII^e siècle. Le dernier carrelage, très hétérogène, utilise à la fois des modules carrés, des modules rectangulaires et des fragments non calibrés. Il peut également être daté, en chronologie relative, du XVIII^e siècle. Il est lui aussi associé à un mur encore en élévation séparant à

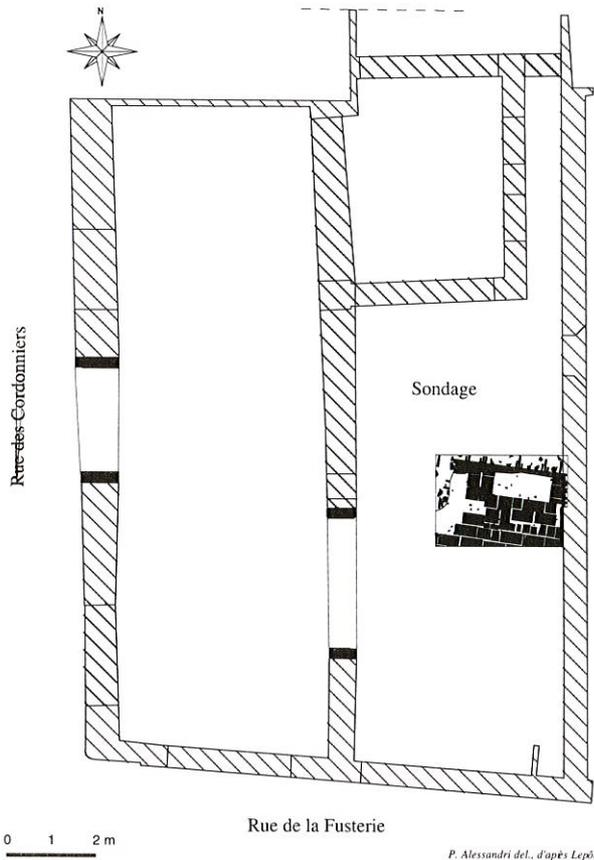
Perpignan : Casa de la Generalitat de Catalunya



----- Tracé présumé du rempart élevé en 1225

Tracé présumé du rempart XIII^e siècle (fig. 2).

l'est le bâtiment concerné de la maison voisine. Enfin, un remblai de destruction occupant l'ensemble du sondage scelle les vestiges d'époque médiévale et moderne



Plan de situation du sondage (fig. 3).

et sert d'assise à un carrelage dont ne subsistent que les traces arrachements sous le dallage actuel. Ce sol disparu est celui mis en place lors des importantes transformations intérieures engagées à la fin du XIXe siècle. (Fig. 4 et 5). Le remblai de gravats de destruction régalez sur place contient des mobiliers anachroniques appartenant à la fois à la période moderne comme les productions céramiques locales et importées ou des monnaies anormalement associées tels un *ternet* de Philippe III frappé en 1611 et un liard de Louis XIV frappé entre 1683 et 1715 et à la période contemporaine comme les faïences fines et les productions tardives des ateliers de l'Uzège (Gard) et de Perpignan du XIXe siècle.

L'association entre des sols et les murs correspondants s'observe dans trois cas, au XVIIe, au XVIIIe et au XIXe siècle. Les structures d'habita-

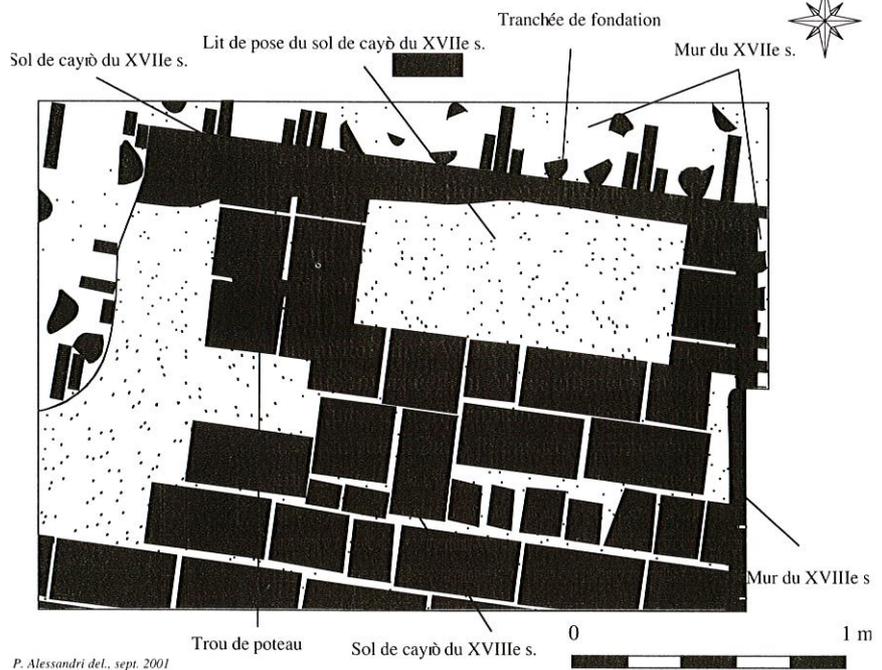
tion d'époque moderne (XVIIe et XVIIIe siècle) présentent des orientations sensiblement différentes, et seul l'état le plus récent s'inscrit dans un système orthogonal commandé par la rue de la Fusterie et la rue des Cordonniers (Fig. 1). Nous enregistrons là très probablement le résultat d'une volonté, mise en place à compter du milieu du XVIIIe s., d'organiser en l'aérant le tissu urbain en procédant à des alignements de façades systématiques qui entraînent de légères modifications des axes de rues. Dans le cas de l'immeuble considéré, l'alignement de la façade est aussi l'occasion d'un changement dans la distribution des pièces. À la fin du XIXe s. intervient une redistribution de l'espace intérieur consistant à créer des unités d'habitation plus vastes en détruisant certains murs de refend sans modifier les axes majeurs du bâtiment.

À l'étage, au niveau R+2 et dans la galerie sud, était pratiqué un sondage par piquetage des maçonneries sur deux des colonnettes octogonales recevant les arcs d'ouverture sur la cour intérieure. Elles sont toutes deux montées à l'aide de fragments de *cayròs* liés au plâtre. Ces maçonneries n'englobent donc pas, comme cela aurait pu être le cas, une âme monolithe correspondant à un état antérieur. Cet aménagement peut être considéré comme contemporain des remaniements affectant l'ensemble de l'édifice à la fin du XIXe s.

Conclusion

Compte tenu de l'exiguïté du sondage, il n'est pas

Perpignan : Casa de la Generalitat de Catalunya



Plan général des vestiges du XVIIe et XVIIIe siècles (fig. 4)

¹⁶ En dépit des potentialités qu'offrait cette zone mitoyenne du rempart il n'a pas été observé de vestiges de la fortification médiévale. Le tracé du rempart élevé au XIIIe s. n'est pas remis en question car il peut s'inscrire dans l'espace non fouillé entre le sondage et la rue de la Fusterie.

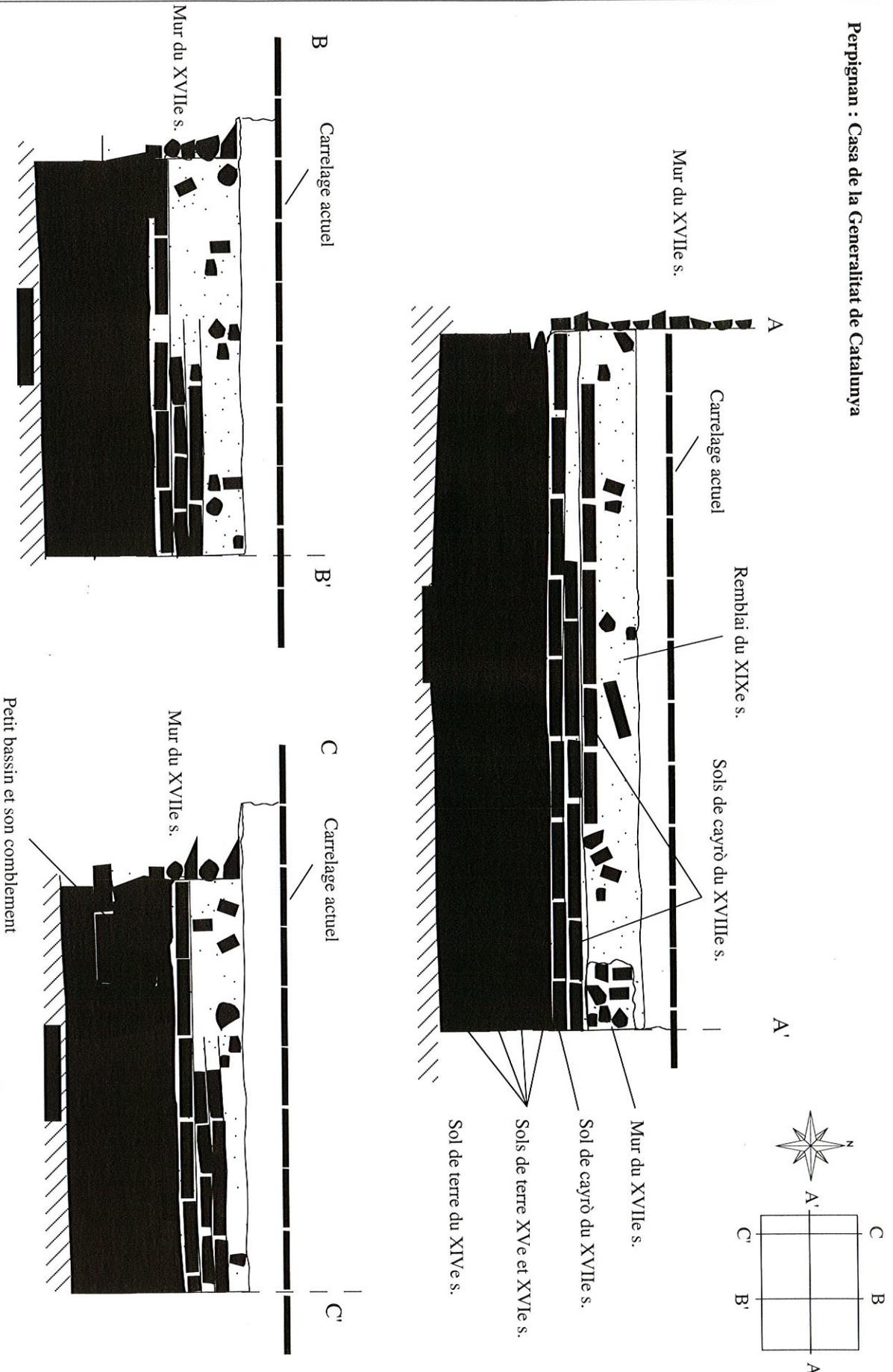


Figure 5 : coupes stratigraphiques

possible de préciser la nature ni l'importance des travaux de restructuration engagés dans le bâtiment au cours des différentes périodes. Toutes les strates rencontrées contiennent cependant un mobilier céramique en suffisance pour les dater précisément. Ce mobilier témoigne d'un enchaînement chronologique idéal entre le XIV^e siècle et le XIX^e siècle, sans hiatus et sans anachronisme. La superposition de sols successifs montre que l'habitat circonscrit dans la zone testée connaît une évolution continue sans accidents notables durant cette longue période. Deux hypothèses peuvent être avancées. L'espace fouillé se développe d'abord en aire ouverte entre le XIV^e et le XVI^e siècle au pied de l'ancien rempart¹⁶. Les sols de terre battue correspondent alors à une voie militaire courant, *intra muros*, au pied du rempart ; l'habitat maçonné d'époque moderne venant postérieurement occuper en la privatisant une zone publique libre d'habitations. L'espace fouillé se développe entièrement en aire close et seules les distributions des pièces à l'intérieur de la maison varient au cours du temps ainsi que le niveau de circulation qui s'exhausse progressivement. Ce cas de figure est celui relevé lors des fouilles menées au Théâtre Municipal de Perpignan : les sols de terre battue font place à des sols de terre cuite et des unités nouvelles apparaissent à l'intérieur de la maison par subdivision de l'habitat initial au moyen de murs de refend (Alessandri 1999). Ici, les limites du bâti ne sont pas connues avant le XVII^e siècle. Il est donc difficile d'argumenter dans le même sens.

Enfin il est utile de souligner que les vestiges étagés entre le XIV^e et le XIX^e siècle sont rassemblés ici dans une puissance stratigraphique relativement faible (0,84 m). L'exhaussement occasionné par cinq siècles d'occupation dans le périmètre urbain de Perpignan est très limité ce qui rend d'autant plus fragile et aléatoire la conservation d'informations indispensables à la compréhension des étapes de l'évolution de la ville.

Bibliographie sommaire

- Alessandri 1999 : ALESSANDRI (P.). — *Le Théâtre Municipal de Perpignan*, DFS de sauvetage urgent, Service Régional de l'Archéologie, Direction des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon, Montpellier 1999.
- Marichal 1991 : MARICHAL (R.). — *L'îlot Dauderde-Selva*, rapport de fouilles, Service Régional de l'Archéologie, Direction des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon, Montpellier 1991.
- Pezin 1995 : PEZIN (A.). — *Place des Poilus*, DFS de sauvetage urgent, Service Régional de l'Archéologie, Direction des Affaires Culturelles du Languedoc-Roussillon, Montpellier 1995.
- Roux (de) 1990 : ROUX (A. de). — *Perpignan à la fin du XVII^e s.*, plan en relief de 1686. Caisse Nationale des Monuments Historique et des Sites, Mission d'Aménagement du Musée des Plans-Reliefs, Preyssac d'Excideuil, 1990, 64 p, ill.

*

* *

Commune : Perpignan

Nom du site : Hôtel de Ville

Définition et datation : habitat médiéval et moderne.

Type d'intervention : fouille de sauvetage urgent

Responsable : Annie Pezin (A.F.A.N.)

Equipe AFAN : Patrice Alessandri, Frédéric Audouit (topographe), Jérôme Kotarba, Michel Piskorz

Autres intervenants : Jérôme Bénézet (A.A.P.-O., numismatique), Jacques Labrot (étude de jetons), Jean-Pierre Lentillon (A.A.P.-O., numismatique). Gestion du lavage et recollage du mobilier par Claire Brieu et Huguette Grésick (A.A.P.-O.)

Résultats

La réfection du patio de l'Hôtel de Ville de Perpignan a entraîné une opération d'archéologie préventive d'une semaine. Les résultats obtenus dans les premiers sondages ont incité la Municipalité à engager une campagne de fouille supplémentaire de deux semaines, pour profiter de cette opportunité exceptionnelle de mieux connaître l'histoire du bâtiment, et du quartier dans lequel il s'installe.

Le chantier archéologique s'est déroulé au cours des mois de novembre et décembre 2001 et a été confié à une équipe de l'A.F.A.N. composée de 3 personnes en moyenne.

Les données recueillies sont présentées par grandes phases chronologiques synthétisant les données recueillies dans les sept sondages ouverts sur l'ensemble patio-vestibule-galeries.

XI^e-XIII^e siècles

Rien d'antérieur à cette période n'a été mis au jour, à l'exception d'un unique fragment de céramique sigillée sud-gauloise très érodé.

Nous avons observé dans cinq sondages la présence de niveaux médiévaux superposés partout au substrat lorsque celui-ci a été atteint.

Ils se présentent sous la forme de sédimentations relativement homogènes, de limon plus ou moins sableux, brun clair verdâtre, contenant des fragments de tuiles courbes et du mobilier (exclusivement de la céramique commune réductrice tournée, en faible quantité). Dans tous ces sondages, à l'exception d'un seul, on note une succession de niveaux de circulation en alternance avec des remblais, et la présence d'esquilles d'os en quantité remarquable.

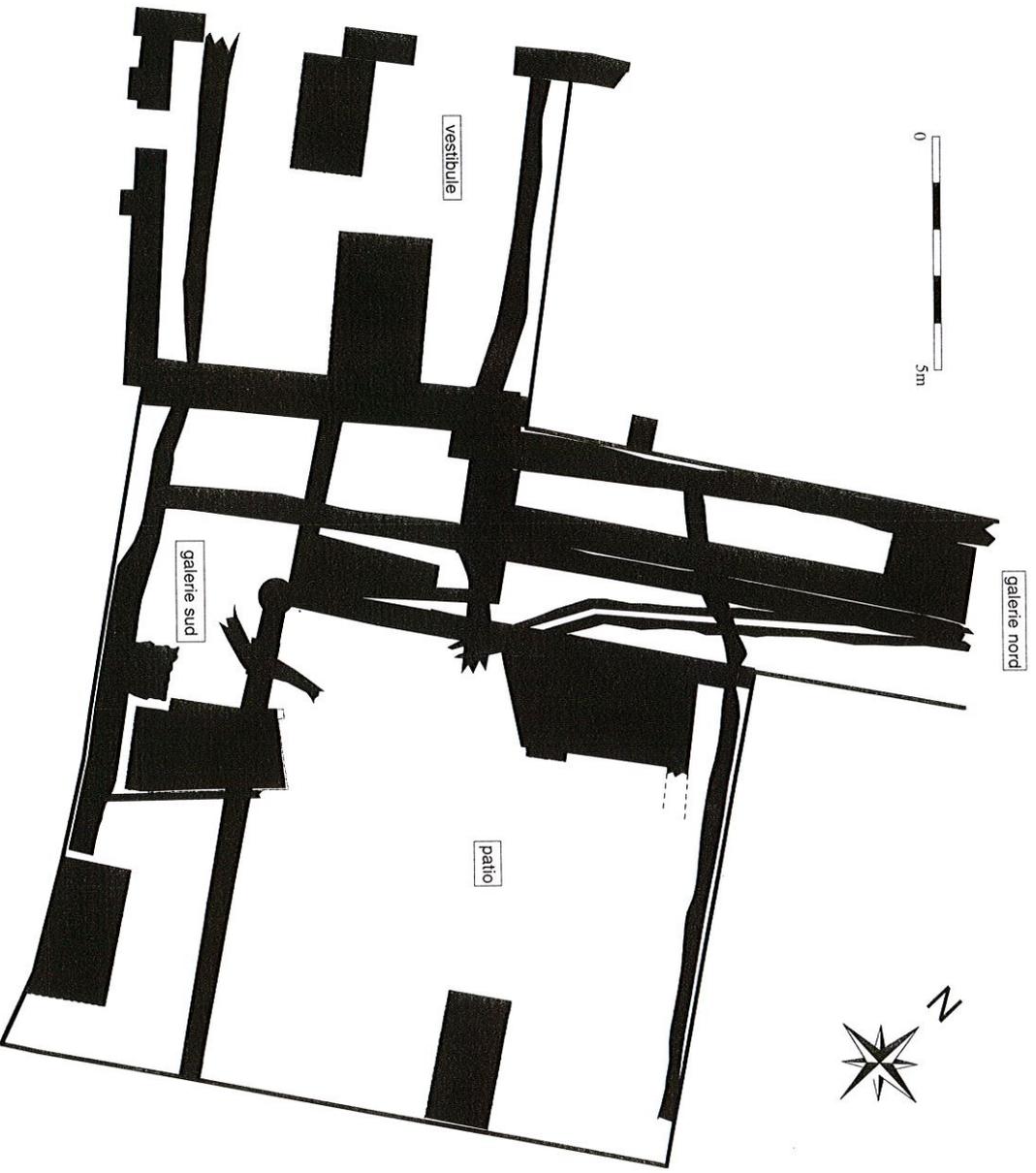
Ces observations nous ont incité à identifier ce quartier comme celui de la confrérie des bouchers, et ces espaces comme des espaces ouverts (rue ? place ?). Les seuls éléments pouvant être liés à une ou des constructions sont isolés : il s'agit d'un mur et de quelques trous de poteau et/ou fosses.

Un seul sondage présente des niveaux différents, avec l'absence d'esquilles, du mobilier en plus gros fragments, et la présence de nombreux charbons de bois. Il est possible que nous soyons là dans un espace autre (habitat ?).

Enfin, dans le vestibule, une grande fosse quadrangulaire, dont l'usage nous est inconnu, perce ces niveaux

PERPIGNAN, Hôtel de Ville
 Grandes Prises chronologiques
 Novembre-Décembre 2001
 Relevé : F. Audouin, A. Pezin
 DAO : Cl. Labarussat, A. Pezin
 AFAN 1661

- XIIe-XIIIe s.
- XIVe s.
- XIVe - XVe s.
- post XVe s.
- réseaux modernes



anciens. Elle est elle-même, après abandon et comblement au cours des XIIe-XIIIe siècles, recoupée par l'installation d'une série de gros poteaux porteurs, implantés sur le même axe que reprendront les piliers du bâtiment ultérieur.

On peut donc penser que lors de l'édification de la Loge que nous connaissons encore aujourd'hui, un bâtiment en matériaux périssable existait déjà sur la même emprise parcellaire. S'agissait-il d'une des boutiques achetées par les consuls en 1315, ou bien s'agissait-il d'une "protologe" qui aurait ensuite été rapidement remplacée par un bâtiment en dur ? Nous ne pouvons malheureusement pas privilégier une hypothèse à une autre.

XIVe et XVe siècles

C'est au tout début du XIVe siècle que la Loge est construite (ou reconstruite, donc) en dur.

Des analyses par dendrochronologie ont daté les poutres du plafond du vestibule (abattage dans les années 1317/1318). Un mur correspond à cette phase. Une citerne s'installe ensuite, peut-être contemporaine d'une maison, dont nous avons probablement repéré le mur de façade.

Deux caves qui seront abandonnées dans la deuxième moitié du XVe siècle appartiennent certainement à cette phase. On constate, au vu de leurs comblements (déchets osseux, outils tels que couteaux, crochets, pierres à aiguiser), que l'activité de boucherie est persistante.

L'abandon de ces espaces, et la destruction de la citerne sont datés de la fin du XVe siècle. Ces décisions et travaux sont de toute évidence liés à un remodelage des abords du palais consulaire, et à son extension.

Époque moderne

C'est sur cette période que les derniers travaux importants sont réalisés, avec la construction de la colonnade qui borde aujourd'hui deux côtés du patio, la création d'un escalier d'accès à l'étage, à la fin du XVIIe siècle.

Trois poteaux dégagés dans la galerie sud correspondent peut-être au remaniement ou à la création, au XVIIIe siècle, de l'étage qui surmonte aujourd'hui cette dernière.

Conclusions

Si les résultats de notre intervention sont multiples et dignes d'intérêt, ils soulèvent cependant de nombreuses questions, dont les réponses sont à rechercher dans des études approfondies des documents issus de ce chantier

d'une part, et des archives municipales et des sources médiévales d'autre part.

Ainsi, nous n'avons par exemple pas eu le temps d'engager d'étude sur les orientations parcellaires (créa-



Le dépotoir en cours de fouille (Cl. Jérôme Vitabile).

tions, modifications...) des différentes constructions mises au jour, en particulier celles qui sont bien datées. La présence dans ce secteur de Perpignan de la confrérie des bouchers, du XIIe au XVe siècle, d'une maison et d'une citerne qui jouxtent le palais consulaire puis sont rasées à la fin du XVe siècle, les remaniements de la fin du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle, constituent autant de pistes de recherche ouvertes par l'archéologie préventive.

Or, il n'existe à notre connaissance aucune synthèse ni même aucun travail engagé sur l'Hôtel de Ville et son histoire. Étonnamment, d'ailleurs, puisqu'il est ici question d'un des bâtiments les plus anciens de Perpignan, auquel est identifié depuis le Moyen Âge le pouvoir économique et politique de la ville.

Il serait donc intéressant que sur la base de ces données nouvelles des historiens se penchent sur la question. Par ailleurs, l'ensemble du mobilier issu de cette campagne de fouilles constitue une base documentaire à peine exploitée dans le cadre de notre étude.

Les objets recueillis dans les dépotoirs du XVe siècle sont particulièrement intéressants ; ils constituent un complément inattendu aux récentes découvertes effectuées sur le toit de l'église Saint Jacques (vases culinaires et de stockage exclusivement), avec des témoignages nombreux, variés et précieux sur la vie quotidienne à Perpignan à cette époque : vaisselle de table, de cuisine, outils et objets divers en fer et bronze, jouets en céramique, pierres à aiguiser, etc...

Du lot de faune conséquent (du XIIe au XVe siècle), on peut attendre non seulement une étude de l'alimentation perpignanaise pour ces périodes, mais aussi de l'élevage et des techniques de boucherie...

Les sédiments prélevés sur les deux dépotoirs du XVe siècle et les colonnes prélevées dans deux des sondages peuvent déboucher sur des analyses diverses (anthracologie, ichtyologie, carpologie, micromorphologie...).

Enfin, les nombreux objets d'intérêt muséographique permettent d'envisager à court terme la tenue d'une exposition : une telle démarche ne manquerait pas d'attirer le nombreux public qui a partagé avec enthousiasme le quotidien d'un chantier qui s'est déroulé sous ses yeux, et valoriserait l'investissement déjà consenti par la Municipalité autour de ce projet.

*

Commune : Perpignan

Nom du site : Vilarnau d'Amont

Définition et datation : village et cimetière médiéval.

Type d'intervention : fouille de sauvetage programmée.

Responsables : Olivier Passarrius (archéologue A.A.P.-O., doctorant Université de Tours, Archéologie et Territoires, UMR 6575 du CNRS), Richard Donat (anthropologue A.A.P.-O., doctorant à l'EHESS de Toulouse, UMR 8155 du CNRS), Carine Coupeau (enseignante), Sabine Nadal (A.A.P.-O.) et avec la participation de Pélagie Legouge.

Responsable du chantier-école et des études documentaires : Aymat Catafau (Maître de conférences, Université de Perpignan).

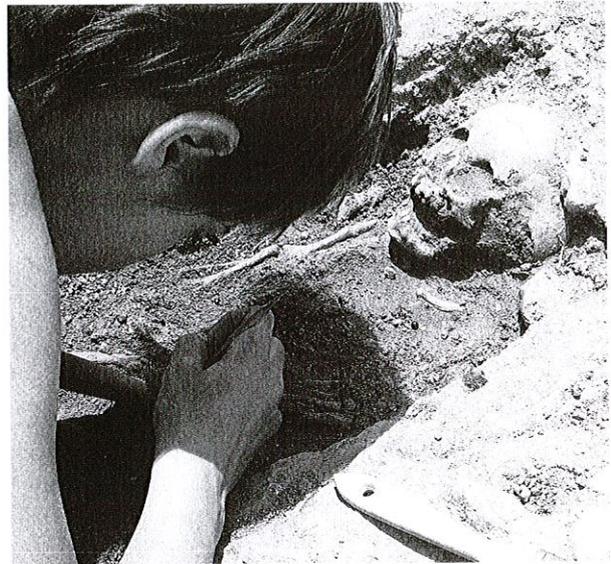
Equipe de fouille

Campagne de Pâques 2002 : Armand Ophélie, Beyt Mélodie, Bofill Mélanie, Delcos Marc, Dérin Mikaël, Fouasse-Conesa Angélique, Garcia Stéphanie, Montagné Hélène, Renaud Dorothee, Rigole Virginie, Tor Anne-Erell, Valade Michaël, Vochre Sophie, Winter Audrey, Wolter Frédérique. Campagne été 2002 : André Laurence, Andrieu Vanessa, Boyer Delphine, Buss Bernard, Conesa Marc, Constant Aurélie, Darras Guillaume, Decoupigny Virginie, Defaux Delphine, Denis Lenaïc, Depres Nelly, Deverly Daphné, Dijkstra Thomas, Dournon Julie, Dozière Alexandra, Ferrer Jeanne, Figueiredo Alexandrine, Grange Gwenaëlle, Guerant Sylvain, Guerin Sylvie, Henck Céline, Kolopp Murielle, Lafaye Amandine, Lesueur Nina, Marquet Florian, Moragrega Lidvine, Neyme Dorothee, Nugier Cécile, Ouillon Christophe, Poirrier Sophie, Pouget Nathalie, Quélays Yann, Reymond Sandra, Rigault Cécile, Romanos Chloé, Sarret Caroline, Tortosa Olivier, Valade Michaël, Vallée Mathieu, Veneau Cécile,

Wan Wijland Jérôme. Campagne septembre 2002 : Angenieux Florence, Barrière Marie-Hélène, Boyer Delphine, Brac De La Perriere Fanny, Cerda Magalie, Chenuet Adeline, Collombet Julien, Debouige Priscillia, Depres Nelly, Dozière Alexandra, Eyot Nastasia, Faily Chloé, Fouriaux François, Garcia Stéphanie, Graff Marine, Illes Pauline, Kuberski Piotr, Lacanaud Marthe, Lentz Caroline, Loth Delphine, Mikaël Derin, Millier Patricia, Montagne Hélène, Montinari Sendra, Nugier Cécile, Raffestin Tiphaine, Rigole Virginie, Thomas Audrey, Trouillot Aurore, Tuil Bulle, Wicherek Clémentine.

Résultats

Le 27 septembre 2002, nous avons clôturé la neuvième et dernière campagne de fouille du site de Vilarnau. Pendant cinq ans (soit 9 mois de fouille), 273 personnes,



étudiants et membres de notre association ont œuvré à la fouille de sauvetage de ce village et de son cimetière. Depuis 1999, cette opération est devenue un chantier-école de l'Université de Perpignan en proposant aux stagiaires une sensibilisation à l'archéologie et une formation à l'anthropologie de terrain. Si aujourd'hui, les résultats sont à la hauteur des moyens investis, la mise en place de ce chantier fut complexe et laborieuse.

Les érudits du siècle dernier ont longtemps spéculé sur l'emplacement probable de Vilarnau. Mais il a fallu attendre la parution d'un article de Georges Claustres, qui mentionnait la présence de vestiges près du Mas Miraflores, pour que le site soit localisé. Toutefois, ces quelques lignes n'eurent pas un écho important dans la communauté scientifique de l'époque. Au début des années 1990, le site fait l'objet d'une prospection partielle, menée par Rémy Marichal et Patrice Alessandri. Cette prospection, réalisée dans le cadre de l'étude d'impact du tracé de la voie sur berge, a permis l'enregistre-

¹⁷ Sondages réalisés sous la direction de Martine Moerman (responsable de fouille, A.F.A.N), assistée pour la phase terrain par Olivier Passarrius (technicien, A.F.A.N)

¹⁸ Le pôle castral de Vilarnau d'Avall se situe à environ 200 mètres du village ecclésial de Vilarnau d'amont.

ment, au sein de la Carte Archéologique Nationale, de la tour ruinée, dernier vestige de l'ancien château. Il faudra attendre l'été 1995 pour que Christian Donès nous signale à nouveau ce gisement ; il sera le premier à entreprendre une étude du site dans sa globalité. Dès le mois de novembre 1995, une première campagne de diagnostics est réalisée sur l'emprise du futur tracé routier¹⁷. Ces sondages ont permis la découverte de fossés qui enserraient un probable habitat castral¹⁸. À la fin du Moyen Âge, les fossés sont partiellement comblés et des maisons villageoises s'y installent. Lors de cette campagne de fouille, des contacts ont été pris avec le propriétaire foncier. Acquéreur récent du domaine



Détail d'un état du cimetière (Cl. O. Passarius).

Miraflores, il nous a fait part de son souhait de défoncer les parcelles DY 245 et DY 247. Or, les prospections qui avaient pu être menées sur ces deux grandes parcelles avaient confirmé l'existence d'un site médiéval et d'un cimetière organisé autour d'une église. En août 1996, avec l'autorisation du propriétaire et du Service Régional de l'Archéologie, une campagne de diagnostics archéologiques a été réalisée sur la parcelle DY 245 (partie sud du site). Les tranchées ouvertes à la pelle mécanique ont permis de mettre au jour les vestiges de l'ancienne église Saint-Christophe, ainsi qu'un important cimetière se déployant au sud et à l'est de l'édifice de culte, cimetière auquel sont associés un habitat, de l'artisanat et des zones d'ensilage.

En parallèle, les recherches menées dans les fonds d'archives se sont avérées fructueuses et ont laissé apparaître l'existence d'un village géminé, constitué d'un pôle castral (Vilarnau d'Avall regroupé autour d'un château tenu en fief pour les seigneurs puis les vicomtes de Canet) et un pôle ecclésial (Vilarnau d'Amont qui s'est constitué autour de l'église paroissiale de Saint-Christophe puis d'un château détenu par l'abbé de Valbone)¹⁹.

En novembre 1996, sur demande du Service

Régional de l'Archéologie, une deuxième campagne de diagnostics a été réalisée sur la parcelle DY 247 (partie nord du site). Ces sondages ont permis la mise au jour d'un îlot de sept tombes à inhumation, une aire d'ensilage et des vestiges d'habitat. Le degré de conservation des vestiges présents sur cette parcelle est médiocre, contrairement à celui observé sur la parcelle DY 245 : les défonçages et les différents travaux agricoles ont largement bouleversé les niveaux archéologiques présents dans le sous-sol.

De décembre à janvier 1998, une fouille de sauvetage²⁰ a été réalisée sur la partie du pôle castral (Vilarnau d'Avall) concernée par la construction de la future voie sur berge. Cette fouille a permis la mise au jour d'une portion du fossé qui enserrait le village castral. À un endroit, cette structure était complétée par un mur à double fonction (soutènement des terres et défense). La fin du Moyen Âge se caractérise par l'installation d'unités d'habitation sur le mur ruiné. La fouille a également permis de mettre au jour de nombreux silos et un puits.

Au début de l'année 1998, M. Alain Cibaud se porte acquéreur du domaine Miraflores. Sensible au patrimoine et désireux de faire avancer un dossier bloqué depuis deux ans, il nous autorise au mois d'août de la même année à réaliser la fouille de sauvetage de la partie nord du village ecclésial (parcelle DY 247), selon le souhait manifesté par le Service Régional de l'Archéologie de libérer une parcelle où les vestiges semblaient peu abondants. En effet, à la suite des diagnostics archéologiques



Sépulture contenant deux vases (Cl. O. Passarius).

¹⁹ Ces travaux ont été réalisés par Aymat Catafau, de l'Université de Perpignan. Georges Castellvi a participé à la rédaction du rapport de diagnostics daté de 1995 en rédigeant une note historique concernant le site.

²⁰ Fouille dirigée par Patrice Alessandri (A.F.A.N.).

menés en août et novembre 1996, le Service Régional de l'Archéologie avait émis un refus conservatoire sur les parcelles DY 245 et DY 247, suspendant ainsi les projets de défonçage, gelant les terrains sans aucune indemnité pour le viticulteur. En effet, le gisement, qui occupe environ 8000 m², gêne l'exploitation de ces deux parcelles, dont la superficie avoisine les 5 ha. Si la fouille complète de la parcelle DY 245 s'annonçait longue et coûteuse, la parcelle DY 247 présentait quant à elle peu de vestiges dans le sous-sol : un décaissement d'environ 15 à 30 cm ayant entraîné la disparition de la plupart des niveaux archéologiques. La fouille complète de la parcelle DY 247 a permis une première restitution au propriétaire, atténuant ainsi les tensions entre les différentes personnes ou organismes concernés dans cette affaire et engendrant un nouveau climat de confiance, bénéfique pour tous.

C'est sur cette nouvelle base que nous avons démarré, le 1^{er} juillet 1999, la fouille exhaustive du cimetière médiéval en vue de libérer les terrains et de les restituer au propriétaire dès la fin de l'année 2001. Cette opération soutenue par l'A.A.P.-O., l'Université de Perpignan et l'équipe du Mas Miraflores (mise à disposition de l'eau, de l'électricité, un local et de vin en suffisance) a permis la mise en place d'une fouille de sauvetage devenue dès 2000 une fouille programmée. Durant cette première campagne, nous avons concentré nos efforts sur la fouille des abords du chevet de l'église Saint-Christophe. Cette première intervention a permis de confirmer la complexité mais aussi la densité de cet ensemble funéraire, estimé entre 1000 et 1500 sépultures. Les délais étant courts, nous avons décidé d'entreprendre, durant le mois de juillet 2000, un décapage exhaustif de tout le site afin de guider au mieux les choix de fouille et de raisonner d'emblée sur la totalité du site. Ce décapage a permis la mise au jour du mur de clôture du cimetière, construit dans le courant du XIII^e siècle et limitant un enclos d'environ 1000 m². Dans le courant de la première moitié du XIV^e siècle, des maisons sont adossées contre ce mur. La fouille de ce quartier d'habitation, scellé par l'effondrement des toitures en tuile, a livré une foule d'objets domestiques nous renseignant sur la vie quotidienne des derniers habitants de Vilarnau. Le plancher en bois d'une de ces maisons, construites en mur de terre sur solin de pierre, reposait sur une cave aménagée dans le terrain naturel et profonde de près de deux mètres.

L'année 2001 devait marquer la fin des fouilles à Vilarnau. L'église, point centralisateur de l'habitat, manquait à la réflexion globale et il fut décidé, en concertation avec M. Alain Cibaud, de tenter de la dégager. Si nous y parvenions, M. Cibaud était prêt à nous accorder une année de fouille supplémentaire sur le site. Au mois de mai 2001, les travaux de construction d'une déviation ont été menés par l'entreprise Colas sur financement de la Ville de Perpignan. À la fin du mois de juin 2001, pelle-mécanique et camions ont commencé à arracher la route goudronnée, découvrant progressivement les vestiges de l'édifice de culte. C'est un bâtiment en partie épieronné au XVIII^e siècle qui s'est dévoilé, constitué

d'une nef longue et étroite achevée par une abside semi-circulaire. Sa fouille a permis la découverte de nombreux niveaux de sols, dont le plus récent en *cairoux*, scellait un moule à cloche. Rapidement, nous nous sommes aperçus que cet édifice avait été fortifié par la construction, englobant le chevet, d'une puissante tour circulaire et d'un mur-glacis tout le long du mur septentrional : l'absence d'éléments défensifs au sud s'expliquant par le puissant mur de clôture du cimetière qui complétait le système.

Durant les campagnes de juillet et septembre 2002, les dernières, nous avons consacré nos efforts à la fouille du cimetière paroissial. Le retour de nombreux "anciens" revenus pour la "der" et la présence d'une équipe solide et motivée a permis la fouille de près de 400 sépultures, portant le nombre de tombes fouillées et désormais étudiées à près d'un millier. En huit mois, à raison d'une équipe avoisinant en permanence 30 personnes, c'est la quasi-totalité du cimetière paroissial de Vilarnau qui a été dégagé devenant ainsi le seul ensemble paroissial fouillé de façon exhaustive au sud de la Loire. Aujourd'hui, le site est rebouché et restitué au propriétaire foncier. Reste alors, au-delà des résultats scientifiques à venir, une amitié solide entre une équipe de jeunes archéologues et un viticulteur devenu au fil des ans un vrai mécène et sans qui rien de tout cela n'aurait pu être accompli. De la fouille de ce vaste cimetière, il reste une foule de souvenirs et d'instant magiques partagés et conservés par nous tous.



Dernier coup de pelle à Vilarnau... pour le rebouchage

Lieu : **Plaine du Roussillon**

Type d'intervention : prospection à l'aide de détecteurs de métaux

Responsable : Jean-Pierre Lentillon (bénévole)

Equipe : Jérôme Bénézet (doctorant à l'Université de Provence), Christian Donès (gardien du Prieuré de Santa Maria du Vilar), Jordi Mach (étudiant en maîtrise d'archéologie à l'Université de Provence), Laure Lagarrigue, (étudiante à l'Université de Paris I) et Stéphanie Ragaru (étudiante en archéologie à l'Université de Perpignan).

Résultats

Depuis longtemps, les archéologues ont constaté que des fouilles clandestines avec des détecteurs de métaux étaient pratiquées dans le département, de nombreuses informations étant alors définitivement perdues. Dans l'optique d'essayer de réduire cette dispersion des données et pour essayer de rationaliser et valoriser l'utilisation du détecteur de métaux dans le cadre de prospections, une autorisation m'a été confiée à titre expérimental.

Dans ce cadre nouvellement créé, la méthode de pointage au réel (Pierre-Yves Genty, S.R.A. Languedoc-Roussillon) s'avère essentielle puisqu'elle permet d'avoir une meilleure vue spatiale des objets découverts et ainsi de bien délimiter un site ou même diverses concentrations d'époques différentes sur un même site. Nous l'avons adaptée à la prospection avec des détecteurs de métaux en y ajoutant une démarche supplémentaire que nous appellerons la " méthode par régression de découvertes ". Celle-ci, à la différence de la méthode traditionnelle, impose de faire plusieurs passages. Elle permet ainsi d'appréhender toutes les catégories d'objets, gros ou petits. Des éléments importants pour la chronologie du site peuvent échapper à la détection si l'on ne réalise pas un nombre suffisant de passages. Les passages, se réalisant en longueur et en largeur du site, prennent beaucoup de temps et leur espacement peut considérablement varier en fonction des cultures développées sur le terrain prospecté.

Deux sites de la plaine roussillonnaise ont été choisis, en fonction de leur potentiel et/ou de la problématique qu'ils présentent.

Le premier site a été découvert par Jérôme Kotarba et Olivier Passarrius en 1991. Nos récentes prospections avec des détecteurs de métaux ont permis de mettre au jour du mobilier métallique de toutes époques, mais essentiellement antiques. Les monnaies antiques, en petit nombre, confirment toutefois la datation de ce site dans la deuxième moitié du III^e siècle et la première moitié du IV^e siècle. Ce site doit prochainement faire l'objet de prospections supplémentaires puisque le nombre de passages est encore trop peu élevé pour que la majeure partie du mobilier métallique ait pu être découverte.

Le second site a été récemment découvert par J. Bénézet. Huit passages y ont pour l'instant été réalisés. Les résultats sont très satisfaisants : un grand nombre d'objets en fer, plomb ou alliage cuivreux ainsi que des

monnaies de toutes époques mais en grande majorité antiques (35), ont été découverts. Tous ces objets viennent ainsi en complément du mobilier céramique et permettent d'en préciser la chronologie, certainement de la première moitié du III^e siècle au courant du troisième quart du IV^e siècle de notre ère. D'autres passages sont programmés pour essayer de définir plus précisément le début et la fin de son occupation.

La découverte de plus de trois cent objets sur ces deux sites montre tout l'intérêt de ce programme de prospections à l'aide de détecteurs de métaux. Certaines lacunes de la prospection classique sont ainsi comblées et l'interprétation d'un site comme sa chronologie d'occupation peuvent être précisées. Il serait, sous autorisation du S.R.A., donc souhaitable que se développe cette pratique, mais dans un cadre exclusivement officiel et en employant les méthodes de pointage les plus rigoureuses.

*

* *

Commune : **Port-Vendres**

Nom du site : **Redoute Béar**

Définition et datation : **site d'épaves et de rejets (Antiquité, Moyen Age)**

Type d'intervention : fouille programmée

Responsables : G. Castellvi, chargé d'enseignement, Université de Perpignan ; UMR 154, Lattes), C. Descamps (maître de conférences, Université de Perpignan ; président de l'ARESMAR), M. Salvat (technicien au Dépôt-Musée de Port-Vendres).

Participants : archéologues-plongeurs de l'ARESMAR ; stagiaires universitaires.

Chercheurs associés à l'étude du site : J.-P. Barusseau et P. Giresse (géologie, sédimentologie marine, Université de Perpignan) ; J.-C. Bessac (matériaux, techniques de construction, UMR 154) ; J. M. Gassend (architecture, IRAA, Aix-en-Provence) ; S. Got Castellvi et G. Lebrat (numismatique) ; F. Amigues, M. Bonifay, D. Foy, J. Kotarba (mobilier).

Premier bilan de la campagne d'été
(24 juin - 10 août 2002)

Une campagne de fouilles particulièrement fructueuse

Des températures guère élevées pour la saison, une mer parfois houleuse, une visibilité passable à bonne, mais de bonnes conditions de travail grâce au prêt, par la ville de Port-Vendres, d'un ponton-radeau. Cette structure de 18 m, installée à poste sur site, a permis de réduire les manutentions de matériels de plongée et de fouille (trois motopompes), d'améliorer le confort et de renforcer la sécurité (liaison VHF facilitée avec la base à terre).

Trois secteurs ont été fouillés systématiquement en parallèle par trois équipes de plongeurs œuvrant par palanquées de 1h30 (deux le matin, deux l'après-midi),

soit 18h de travail cumulées par jour sous l'eau. Entre le 24 juin et le 10 août 2002, hormis les opérations de mise en place et de relèvement du chantier, 32 journées ont été consacrées à la fouille archéologique, dégagement des niveaux et des objets et positionnement des objets par prise de coordonnées en trois dimensions.

Avec 1511 nouveaux objets (céramiques, os, métal, pierres de lest, ...) inventoriés pour 576 heures de travail, le site a livré à ce jour près de 7000 objets ou fragments inventoriés pour 3000 heures de plongées cumulées.

Sur le plan logistique, l'ARESMAR a utilisé deux Zodiacs MIII, ses propres équipements de plongée et a bénéficié des locaux de la caserne de l'Obélisque. Les locaux ont servi de base de fouilles et de laboratoire de campagne pour le premier traitement du mobilier archéologique. Ils ont également permis l'accueil, lors d'une journée "Portes Ouvertes" organisée le 26 juillet, de plus de 600 visiteurs.

Sur le plan humain, 31 plongeurs se sont succédés, venus pour une, deux ou trois semaines, les responsables du chantier (Georges Castellvi, Cyr Descamps, Michel Salvat) assurant le suivi et le bon fonctionnement de l'opération. À ces plongeurs «grenouilles» se sont ajoutés quelques techniciens à terre ou "crabes" assurant les liaisons terre-mer, les opérations de maintenance des matériels et le premier traitement des mobiliers arché-

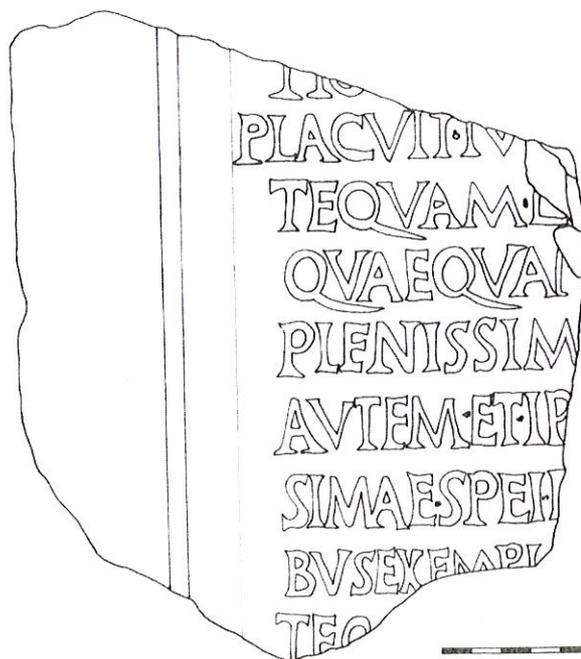
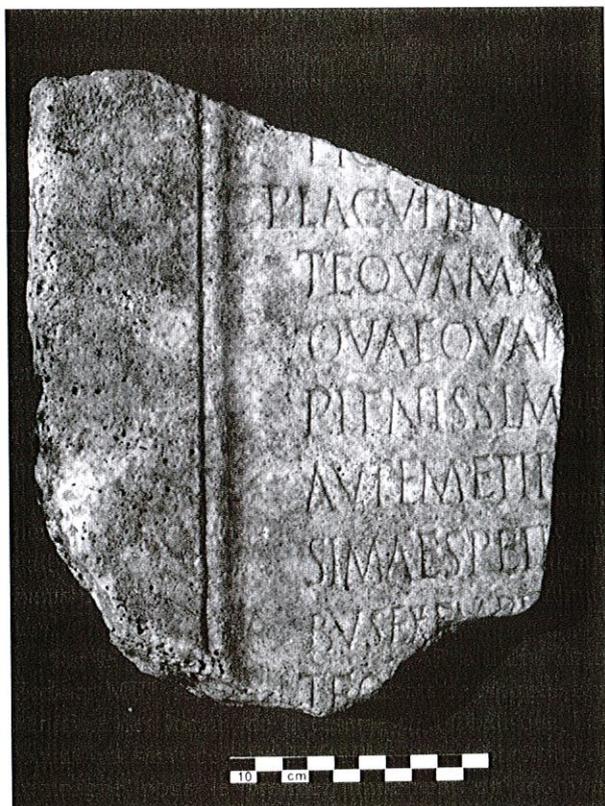
de plaque épigraphiée (66 caractères latins disposés sur 9 lignes). Le dégagement et la remontée de cette pièce exceptionnelle ont fait l'objet de prises de vue (40 minutes de rush) par Cyril Tricot.

Des données nouvelles qui complètent l'histoire du site

Tout d'abord, la découverte d'un col de cruche en céramique grise fine de la côte catalane atteste une présence humaine dans le secteur vers 200 av. J.-C., sa datation basse (- 225 / - 175) ne permettant pas de la raccorder à l'épave "républicaine" précédemment identifiée.

Cette épave (nommée phase I) compte à ce jour 191 clous de charpenterie marine en cuivre presque pur (99 %) et une douzaine d'amphores vinaires Dressel 1 (aucune entière). La présence à la fois d'individus du type 1c (2/3 supérieur d'une pièce, lèvre "bd 4"), du type 1b (d'après la carène à angle vif) et peut-être du type 1a (fragments de lèvres bd 1) donne une datation large entre les années 100 et 25 av. J.-C., fourchette chronologique dans laquelle peuvent être rassemblées quelques formes de céramiques campaniennes à vernis noir et deux autres céramiques de la côte catalane, probables vaisselles de bord.

Le bois ne s'est pas conservé à l'exception de quelques fragments retrouvés concrétionnés autour des clous, qui feront l'objet d'une analyse en laboratoire en vue de déterminer la ou les essences utilisées pour la construction navale.



Fragment de plaque épigraphiée (Ier-IIe siècles après J.-C.) - dessin Sabine Got-Castellvi.

logiques.

Le bilan scientifique est substantiel comme on le lira ci-après. Sur le plan muséographique, aux 70 pièces architecturales décorées inventoriées depuis 1997, sont venues s'ajouter 27 nouvelles pièces dont un fragment

Compte tenu de la répartition des clous au fond, nous avons établi en 2001 que le bateau atteignait environ 15 à 17 m de long pour 6 m de large environ ; de ce fait il devait contenir une cargaison de plusieurs centaines d'amphores. Le faible pourcentage d'individus - tou-

jours incomplets - remontés permet d'envisager une récupération par urinatoires, d'autant que la côte n'était qu'à dix mètres et le fond à 5 m.

Entre cette première épave et le niveau à blocs architecturaux, une interphase I-II identifiée par des débris de céramiques et quelques rares monnaies démontre une série d'occupations ponctuelles du site entre l'époque augustéenne (bords d'amphores Dressel 2/4, Pascual 1) et le début du Ve siècle ap. J.-C. (amphores africaines, de Bétique et de Lusitanie) : rejets de bord probables mais aussi échouages possibles plus loin dans la zone, encore que les clous sont, cette fois-ci, aussi absents que le bois.

La phase II, déclarée " complexe " jusqu'ici, devient plus compréhensible. D'ores et déjà, il semble que les différentes nappes lithiques, environ 15 tonnes de pierres, toutes allogènes (a : débris d'architectures des Ier-IIe siècles ap. J.-C. ; b : calcaires siliceux en plaque ou galets ; c : calcaires diaclasés de type marbre ; d : galets de calcaire ou de dolomie) appartiennent à un même ensemble, probablement le lest d'un navire échoué. Nous supposons que la nappe d'amphores, essentiellement originaires de Méditerranée orientale (Late Roman Amphora 1, 2, 3a, 3b, 4, Robinson 273, 344) constitue la cargaison principale du dit navire dont seuls une douzaine de clous en fer, qui feront l'objet d'une analyse, attesterait l'existence de la coque disparue.

Les débris d'architecture constituent la particularité la plus remarquable de cet ensemble, et du site Redoute-Béar. Ce sont des morceaux de plusieurs monuments qui diffèrent par les matériaux utilisés (marbres blancs et colorés du monde méditerranéen, grès gris vert, calcaire oolithique de la région de Nîmes) et les modules. J.-M. Gassend, directeur de recherches à l'Institut d'Architecture Antique d'Aix-en-Provence, y voit notamment les vestiges d'un temple et d'un mausolée. La découverte d'un fragment d'épithaphe métrique (Ier-IIe siècles ap. J.-C.) – ou d'une dédicace ? - concourt à l'idée d'une récupération de certains blocs auprès d'un mausolée ou d'une nécropole – ou d'un autre monument ? - . D'où l'hypothèse que nous formulons : les marins du Ve siècle auraient collecté une partie du lest de leur navire, du moins les gros éléments compris entre 10 et 70 kg, sur un champ de ruines situé à proximité de l'embarcadère. Compte tenu de la présence de décors taillés dans le calcaire oolithique de la région de Nîmes, deux cités portuaires de Narbonnaise peuvent prétendre à cette localisation : Narbonne ou Arles, grands ports de redistribution de marchandises venues de tous les horizons de la Méditerranée.

Nous levons donc l'hypothèse sur l'attribution des blocs au temple de " Vénus pyrénéenne " (l'Aphrodision du géographe Strabon) qui a laissé son nom au port. L'Histoire soulignera pourtant la coïncidence de proximité entre ces blocs partis du Languedoc actuel et venus s'échouer au bas de la Redoute-Béar et la découverte d'autres " marbres " en 1886 au pied du Fort-Fanal, possibles candidats à des vestiges de temple. Des deux côtés de la rade, deux séries de blocs sculptés, deux histoires peut-être différentes : la piste du temple de Vénus est

loin d'être refermée...

Appartenant à la phase III, post antique, trois nouveaux tessons de cuerda seca, dont l'un de toute beauté, confortent le contact de Port-Vendres avec l'Andalousie califale des XIe-XIIe siècles. Une petite cruche émaillée retrouvée intacte, encore bouchée par une bille de plomb, est probablement contemporaine de cet ensemble selon François Amigues.

Les apports de la campagne d'automne (3 au 19 octobre 2002)

Quelques jours avant la fin de la campagne d'été, un nouvel amas de blocs sculptés, plus riche que celui précédemment circonscrit sur une aire ellipsoïdale de 15 x 3 m, était mis au jour. Cet amas, certainement plus restreint - une vingtaine de mètres au maximum - ne se situe qu'à deux mètres de la précédente nappe, dans le périmètre carroyé de la fouille. Pour des raisons tant scientifiques que patrimoniales, il était impératif de le fouiller.

Comme l'autorisation de fouilles s'achevait au 31 décembre – sans espoir de reconduction pour le moment –, l'équipe a décidé d'investir ses propres moyens humains, techniques et financiers dans une dernière campagne 2002 afin de «sauver» le maximum de données concernant ce secteur encore plus riche que ceux fouillés jusqu'à ce jour.

En effet, la construction d'un quai étant prévue dans l'anse des Tamarins, la loi du 17 janvier 2001 sur l'archéologie préventive et ses décrets d'application donnent à un organisme nouvellement créé, l'I.N.R.A.P. (Institut National de Recherches en Archéologie Préventive, ex-A.F.A.N.), le monopole des interventions dues à l'urgence. Nous nous trouvons devant un cas que le législateur n'a manifestement pas prévu : une fouille effectuée pour des raisons scientifiques (fouille programmée) devenant une fouille de sauvetage. La déontologie voudrait que l'équipe qui travaille sur les lieux depuis huit ans, qui connaît donc le terrain et n'a pas démérité, puisse achever son travail. L'administration voit les choses autrement puisqu'il a été précisé, sur l'autorisation de fouille, que l'opération devait " *impérativement* " se terminer en 2002...

Après avoir espéré un financement par les collectivités publiques en alertant les autorités tant locales que centrales, nous n'avons pu travailler que grâce à nos fonds propres et à l'aide généreuse d'une demi-douzaine de membres de l'ARESMAR qui ont joué, pour l'occasion, le rôle de mécènes. Nous les remercions chaleureusement. Sur les six semaines prévues, nos ressources nous ont permis de monter, avec une équipe de quatre plongeurs, une campagne du 3 au 19 octobre, soit deux semaines et deux jours... Le bilan est conséquent. Sur les 10 m² fouillés lors de 78 plongées, nous avons recueilli avec leurs coordonnées 340 objets ou collections, dont huit nouveaux blocs sculptés : quatre moules différentes et trois fragments de placage en marbre blanc, ainsi qu'un élément de corniche modillonnaire en calcaire oolithique. De nouveaux fragments de la plaque épigraphiée étaient espérés mais, à ce jour, ne sont pas

apparus. La fouille n'est pas réellement terminée, comme l'atteste la coupe de 4 m linéaires relevée en fin d'opération, où tessons et blocs taillés marquent la continuation de la couche archéologique.

L'avenir du site

L'ARESMAR aura conduit avec succès 42 semaines de fouilles entre le 1er juillet 1998 et le 19 octobre 2002, en remontant environ 7000 objets ou informations en 3000 heures cumulées de plongées. Ce sont aujourd'hui 105 fragments de sculptures, d'architecture de marbre ou de décoration qui ont été découverts sur ce site (dont 35 pour la seule année 2002, soit 1/3 du lot). Le Ministère de la Culture, le Département des Pyrénées-Orientales et les deux équipes municipales qui se sont succédées à Port-Vendres, ainsi que la FFESSM (Fédération Française d'Etudes et Sports Sous-Marins) ont assuré le financement des campagnes passées. L'ARESMAR les remercie, ainsi que toutes les bonnes volontés, physiques ou morales, qui l'ont aidé à un titre ou à un autre depuis le début des fouilles.

En raison du changement préjudiciable de la loi du 17 janvier 2001 qui oublie les équipes de fouilles en cours, l'ARESMAR a dans un premier temps un recours auprès du ministère de la Culture, par l'intermédiaire des élus départementaux. Nous souhaiterions en effet pouvoir mener à bon terme la fouille de ce site sans être mis au placard.

En outre, conscients des lenteurs et des freins administratifs, nous allons engager dans les semaines à venir des pourparlers avec la Direction Interrégionale de l'INRAP et le DRASSM pour arriver à une convention ou protocole d'accord qui permette de laisser l'ARESMAR achever un travail scientifique si bien commencé...

*
* *

Commune : Villelongue-dels-Monts

Lieu dit : Le Pla

Nom donné au site : Le Pla II

Définition et datation : habitats du Néolithique final

Nature de l'opération : fouille de sauvetage archéologique

Responsable : Alain Vignaud (I.N.R.A.P.)

Équipe I.N.R.A.P. : Jean-Jacques Grizeaud (responsable de secteur), Cécile Jung (géomorphologue), Philippe Écard, Véronique Tripeau, Stéphane Laisné (techniciens), Frédéric Audouit (topographe), Julia Wattez (micromorphologue)

Collaborateurs : Martine Regert (musée du Louvre), Archéolabs (datations radiocarbone)

Cadres de l'intervention

Le tracé de la R.D. 618, dans la portion qui nous intéresse, se situe dans la moyenne et basse vallée du Tech,

en rive droite du cours d'eau. Il est limité, au sud, par le massif des Albères.

Cet axe orienté est-ouest, que l'on peut considérer comme voie de communication naturelle unissant la côte à l'arrière-pays, témoigne en outre de sols fertiles, qu'ils soient constitués d'alluvions provenant du cours d'eau, mais surtout de limons ou de colluvions plus sablonneuses transportées par les ruisseaux et les cônes de déjection descendant du relief.

Cette situation, favorable, est à l'origine de la forte densité de vestiges de différentes périodes mis au jour dans le cadre des travaux liés à la déviation de la RD 618 (Service des routes du Conseil Général), lors de prospections pédestres, de diagnostics mécaniques ou de fouilles préventives. Ces différentes opérations se sont échelonnées depuis 1990.

Résultats

L'intervention archéologique sur le gisement du Pla à Villelongue-dels-Monts (fin 2001), a confirmé l'intérêt du site déjà suspecté lors de précédents sondages en 1998 : sur une aire de 165 m de long pour 28 m de large et à une profondeur moyenne de 0,60 m, 42 structures bien conservées étaient mises au jour.

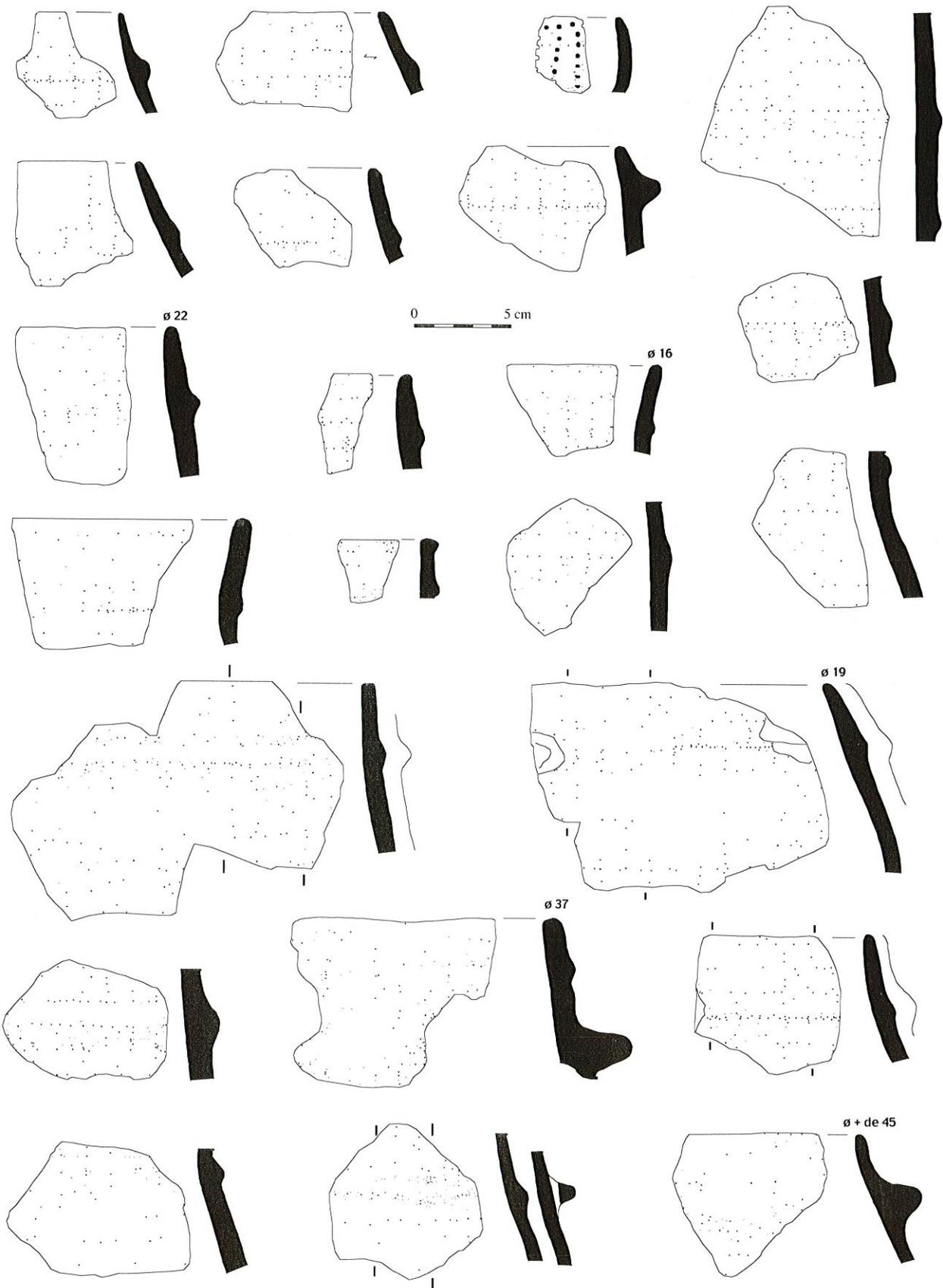
Si le site est limité latéralement, à l'Ouest et à l'Est, en contrepartie, il est probable qu'il se poursuive au nord et au sud, secteurs hors emprise.

Indépendamment d'une fosse de plantation rectangulaire contenant plusieurs cailloux et un tesson d'amphore républicaine, le solde des vestiges intéresse le Néolithique final de culture véraziennne.

L'ensemble, qui comprend 38 fosses et 4 "unités domestiques", se partage en 3 groupes, plus ou moins séparés par un ancien chenal descendant des Albères, colmaté et probablement inactif lors de l'occupation.

Le premier groupe, à l'Ouest, couvrant près de 1250 m², est composé par différentes structures "isolées". Il s'agit de 13 structures de combustion à pierres chauffées, circulaires, de différentes tailles, de 4 fosses en cuvette, peu profondes et atypiques (possibles foyers réutilisés en dépotoirs), et de 21 trous ou bases de trous de poteaux proposant des axes grossièrement orientés nord-ouest sud-est, et orthogonalement. Ces derniers pourraient éventuellement fonctionner avec les foyers (potences, coupe-vent, support de clayonnages pour séchage...). S'il est convenu que ces structures appartiennent à l'une ou l'autre des 2 phases chronologiques distinguées sur le site, il n'a pas été possible de dater plus précisément ces vestiges qui pourraient distinguer une zone légèrement à l'écart de l'habitat, dévolue peut-être à l'économie, vivrière ou artisanale.

Le second groupe (phase 1, ancienne), est constitué par un trou de poteau et surtout par l'unité domestique voisine 1005. Cette dernière occupe une aire sub-rectangulaire d'environ 11 m², sur laquelle reposent, sur moins de 4 cm d'épaisseur, des pierres (dont des meules) ainsi que des éléments de la culture matérielle, à plat. La dépose de ce sol a permis d'enregistrer, à sa base, plu-



Le Pla - Villelongue-dels-Monts, 66 - UND 1005, Phase 1 ancienne (sélection) - Dessin A. Vignaud, INRAP.

sieurs dépressions de type trou ou base de poteau, ainsi qu'un silo ampoulaire de grande taille (1,50 m de profondeur et de diamètre à la base). L'ensemble est caractérisé par quelques outils en silex " local ", et par une série céramique assez conséquente de laquelle se dégagent de nombreux cordons, quelquefois associés. Une datation radiocarbone donne une fourchette réduite, à cheval sur le quatrième et le troisième millénaire.

Le troisième groupe (phase 2, récente), est composé essentiellement par 4 unités domestiques qui, bien que différentes dans la forme, s'insèrent dans une même phase chrono culturelle distinguée par un mobilier autre (grande dominante de tétons et de languettes superposées, absence d'outils en silex). L'écart est confirmé par une datation radiocarbone, attribuant ces vestiges à la première moitié du troisième millénaire.

La première unité est uniquement attestée par 5 trous de poteaux qui pourraient signaler un bâti en élévation, possible " grenier ". Les 3 autres, légèrement excavées et globalement similaires sur le fond, ont livré pour l'une un foyer à pierres chauffées encadré par 2 trous de poteaux ; pour les deux autres différents creusements, dont 2 gros trous de poteaux.

Hors bâti en élévation (UND 1055), les 3 autres unités domestiques correspondent à de modestes constructions légèrement excavées (une douzaine de m²), probablement couvertes et limitées latéralement, interprétées comme cabanes. L'étude micromorphologique (J. Wattez) confirme cette proposition par la mise en évidence de " surfaces d'activité " bien marquées et de " sols aménagés compactés qui se superposent " ; également par la présence de quelques vestiges de matériaux de construction. L'une de ces UND (1037) est fortement impliquée dans le traitement ou le travail de l'argile (possible atelier de potier).

S'il ne fait aucun doute que ces unités distinguent un habitat, par contre il est impossible de savoir si ce dernier est pérenne ou épisodique, peut-être saisonnier, lié à

une ou plusieurs activités éventuellement en relation avec les foyers.

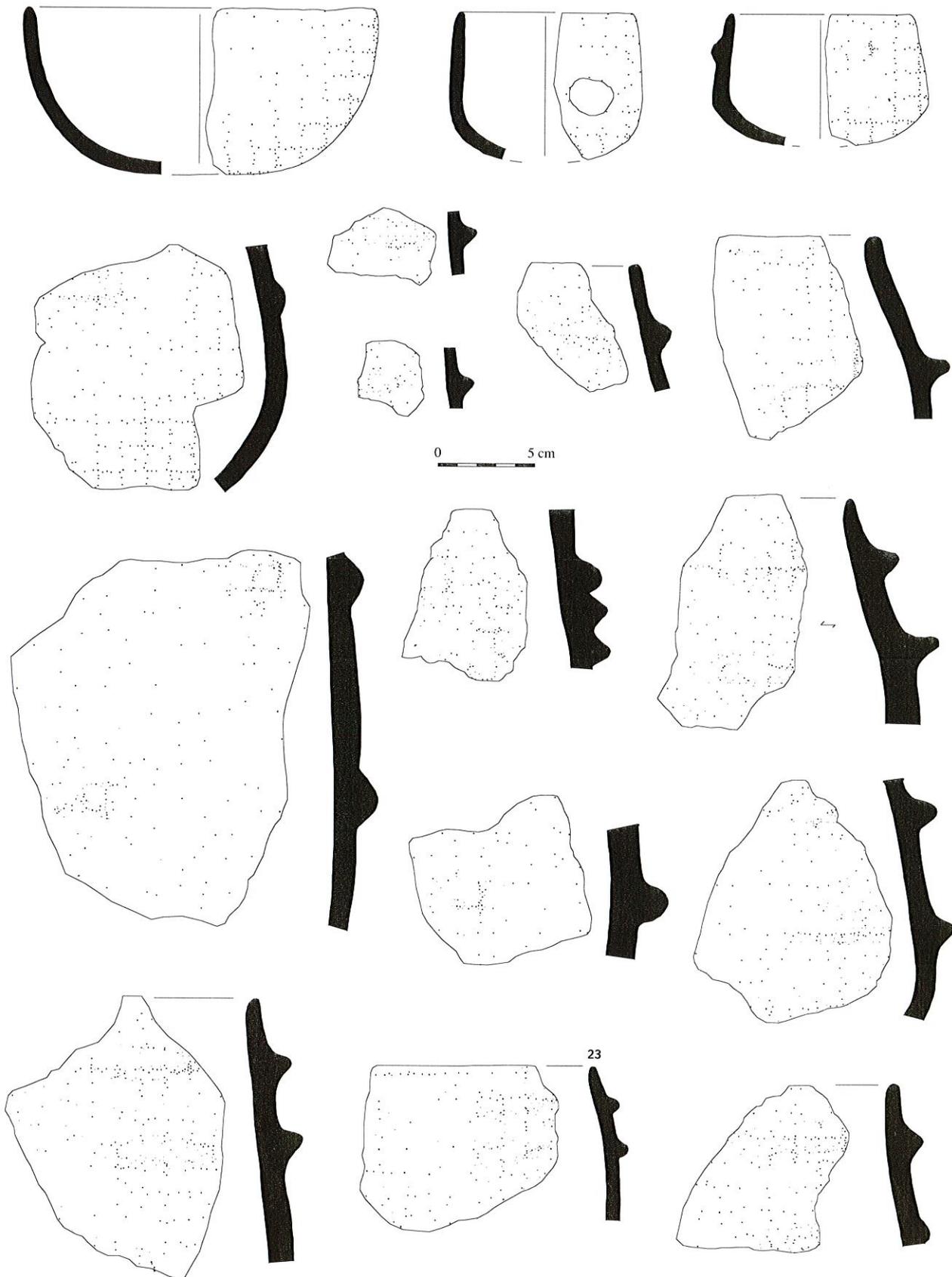
Il semblerait que l'hypothèse d'un habitat groupé soit à privilégier, au moins en référence au silo pour la phase ancienne, et au " grenier " (autre type de conservation pour la phase récente ?) suggérant une occupation durable, et au fait que l'ensemble de ces aménagements constituant un groupe spatialement cohérent est varié dans ses structures.

L'intérêt du site du Pla à Villelongue-dels-Monts est d'avoir permis, en premier lieu, la découverte d'un ensemble d'unités domestiques quasiment inédites, et en second lieu d'avoir mis en évidence, à partir de ces dernières, 2 faciès du Néolithique final bien individualisés par des séries de mobilier notables, couplées à des datations radiocarbone.

Si en Languedoc occidental et en particulier dans l'Aude cette " périodisation " est plus ou moins acquise, par contre en Languedoc méridional la rareté des sites et la faiblesse des mobiliers ne permettaient pas d'aller au-delà d'une attribution chrono culturelle large, fédérant l'ensemble sous une même appellation " Néolithique final de culture vérazienne " ou " Néolithique final – Chalcolithique ".

La difficulté était accrue du fait que notre région, déjà distinguée au Néolithique moyen par le groupe de Montbolo, n'était pas obligatoirement dans la stricte mouvance du grand groupe Languedocien, ce qui d'ailleurs n'est pas acquis.

Il semble qu'à présent ces nouveaux éléments permettront de jeter les bases d'une périodisation fiable qui aura le mérite de pouvoir mieux caler les sites de cette période déjà fouillés dans le département, et probablement, dans un second temps, de mettre en évidence certains faciès, de transition ou autres, restant entendu, ici comme ailleurs, que cette période ne se résume sûrement pas à ces 2 grandes phases, " Vérazien ancien " et " Vérazien récent ".



Le Pla - Villelongue-dels-Monts, 66 - UND 1037, Phase 2 récente (sélection) - Dessin A. Vignaud, INRAP.

Compte-rendus des conférences de l'année 2002

Evolution des fortifications au Moyen Âge

Par Daniel Campergue

(conférence du 19 janvier 2002)

Sans porter un quelconque jugement, mais en examinant froidement le travail demandé, parler de cinq siècles d'architecture, de l'an 1000 à 1500, en une heure, relève de l'exploit. Il faut connaître parfaitement son sujet pour synthétiser à ce point, rester clair et pédagogique sans trop déformer par omission. Il est évident, et le conférencier l'a bien précisé, que l'on ne peut donner que des règles générales de datation. Dans ce type d'exposé, il est hors de question de traiter les cas limites et à plus forte raison les exceptions.

Aller au-delà, vouloir faire un résumé de cette synthèse, en une page, n'est pas raisonnable. Le résultat serait beaucoup trop schématique pour être explicite, avec un texte sans dessins explicatifs.

Toutefois, je dois préciser deux points essentiels, intimement liés, qui ont structuré ma conférence :

- le but : donner très succinctement quelques critères simples de datation par observation d'éléments architecturaux caractéristiques : longueur et forme des archères, plan des tours, existence d'assommoir, genre d'appareil, dessin des arcs, trous de hourds, type d'escalier, coussièges, cheminées, ...

- l'esprit : éviter les grosses fautes de chronologie encore mentionnées dans certains dépliants touristiques ou au cours de certaines visites. À l'aide de nombreuses diapositives, j'ai essayé de démontrer que les fameux châteaux des Corbières ne pouvaient avoir été construits que par la monarchie française ou les seigneurs du Nord ; tous les critères de datation convergeant vers la fin du XIIIe siècle.

Le département de l'Aude a bien réussi son examen de conscience avec les châteaux dits " cathares ". Les guides touristiques ne parlent plus que de sites où se sont déroulés des événements de la croisade contre les Albigeois.

Le département des Pyrénées-Orientales devrait pouvoir corriger certains excès de passéisme. Certes, pour un meilleur impact médiatique et touristique, on a toujours tendance à vieillir un monument. Mais il ne faut pas exagérer :

- ici, une chapelle que l'on baptise " préromane " parce que " romane " cela fait trop commun. Je ne serais pas surpris d'apprendre un jour qu'elle est wisigothique avec presbytère carolingien.

- là, un château, détruit à plusieurs reprises, restauré à l'américaine, et présenté du Xe siècle. Je cherche depuis des années un architecte-historien, si possible spécialiste en fortifications médiévales, capable de me montrer

des murs, des voûtes, des archères ou tout autre élément architectural datant de l'an Mil.

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, connue et reconnue pour son travail de formation théorique et pratique, devrait pouvoir jouer un rôle de conseil et de guide afin d'éviter ce genre de désinformation frisant la tromperie. De tels exemples desservent la culture en général et le tourisme local en particulier.

Compte-rendu de Daniel CAMPERGUE

*
* *

Un habitat perché de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge dans la garrigue nord-montpelliéraine : le Roc de Pampelune à Argeliers (34).

Par Laurent Schneider

(conférence du 23 février 2002)

Les fouilles du Roc de Pampelune se déroulent depuis l'année 2000 dans le cadre d'un programme du CNRS consacré aux établissements perchés et fortifiés de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Âge en France méridionale. Cette opération qui s'entend d'abord comme un projet de production de nouvelles données archéologiques repose sur la fouille et l'exécution de sondages sur plusieurs établissements compris entre Pyrénées et Alpes méridionales. Celle du Roc de Pampelune, site situé dans les chânaies de l'arrière-pays montpelliérain est à ce jour l'une des plus avancées. Grâce au soutien du Ministère de la Culture, du Service Régional de l'Archéologie de Montpellier et du département de l'Hérault, la fouille a pu concerner près de 0,5 ha de superficie au terme du premier programme triennal engagé (2000-2002).

Un établissement fortifié

Le Roc de Pampelune, vaste éperon délimité par de hautes falaises ou de brutales ruptures de niveau possède un plateau sommital de plusieurs hectares sensiblement incliné d'ouest en est. L'établissement humain s'est développé à l'extrémité occidentale de ce plateau et s'inscrit dans une enceinte qui affecte grossièrement la forme d'un triangle-rectangle, enveloppant une superficie d'environ 2,25 ha. L'ouvrage, perceptible sous la forme d'amas de pierres ou de rares sections construites, épouse fidèlement le dessin du rebord des falaises au

nord et présente un tracé plus rectiligne au sud et à l'ouest où de premiers indices signalent l'existence probable d'une porte. Construction modeste mais néanmoins maçonnée, l'ouvrage bâti à l'aide de blocs de calcaire local non équarris atteint seulement 0,80 à 1 m d'épaisseur et comportait sans doute des flanquements.

Une petite tour rectangulaire associée à un probable bastion qui en commandait l'accès a du moins été mise au jour dans l'angle nord oriental de la forteresse. Plusieurs sondages réalisés dans ce quartier permettent de dater ce tronçon d'enceinte et cette tour du dernier tiers du Ve s. ou du début du VIe s. L'absence de remploi, l'homogénéité des techniques de mise en œuvre et du type de mortier utilisé, caractérisé par l'emploi d'un sable jaune, indiqueraient plus généralement que l'ouvrage relève dans son ensemble de la même chronologie.

Topographie générale

Les trois campagnes de fouilles conduites depuis l'année 2000, conjuguées à d'importants travaux de déboisement et d'épierrement, portent actuellement les surfaces explorées à près de 0,5 ha de superficie soit à plus de 10% de la surface totale du site. C'est encore bien peu pour apprécier la physionomie générale de ce qui semble bien être une agglomération, mais déjà quelques pistes semblent pouvoir être dégagées. Si le repérage de nombreux espaces ouverts, cours et enclos, nous éloignent à priori d'un contexte véritablement urbain, l'orientation des constructions semble néanmoins montrer la réalité d'au moins deux grandes trames organisatrices. Dans la partie basse du plateau, soit dans le tiers nord oriental de l'enceinte, trois bâtiments distincts séparés les uns des autres par 80 à 100 m de distance sont parfaitement isoclines, ce qui suggère à cette échelle l'existence d'un schéma directeur d'aménagement. Dans la zone occidentale du site, partie haute de l'éperon culminant à 188 m où a été nichée une église, une autre trame organisatrice, commandée cette fois-ci par l'orientation du sanctuaire, est également perceptible. La jonction entre les deux systèmes repérés s'effectue au centre de l'agglomération à partir d'un espace dégagé, qui dans la topographie actuelle du site, prend l'aspect d'une vaste cour quadrangulaire d'environ 30 m de côté.

Si les recherches ne sont pas encore avancées de la même manière dans ces deux principaux quartiers, l'impression qui ressort des premières campagnes de fouille est celle d'un habitat peu hiérarchisé, car aussi bien dans la partie basse que dans la partie haute, ce sont d'abord de grands bâtiments rectangulaires, d'un module moyen d'environ 5,50 de large pour 15 à 16 m de long qui ont été mis au jour. Dans les deux quartiers, certains d'entre eux sont par ailleurs dotés d'un étage distribué par des escaliers extérieurs de façade. Mais cette impression doit aussitôt être corrigée car la distribution de ces bâtiments pourrait obéir à deux logiques différentes. Dans la partie basse du site, contre et à proximité du rempart oriental notamment, les constructions paraissent se développer sous la forme d'îlots tandis que dans le tiers occidental de l'agglomération, en revanche les bâtiments se

déploient autour d'espaces ouverts qui évoquent des cours. À ce jour, l'exploration la plus avancée concerne le quartier haut et le secteur de l'église.

Le sanctuaire sommital : une église des Ve-VIIe siècles associée à un baptistère

Implanté à l'extrémité occidentale et au point le plus haut de l'agglomération mais confiné dans un espace exigü délimité sur ses côtés nord, sud et ouest par de hautes falaises et de brutales ruptures de niveaux, le sanctuaire avait déjà fait l'objet d'un dégagement partiel et d'une fouille sommaire à la fin des années 1960 (Durliat 1968). La reprise des fouilles dans ce secteur avait pour objectif de vérifier l'exactitude du plan publié et d'en associer si possible la chronologie sur des données stratigraphiques. Bien que l'édifice soit passablement arasé et que la plupart des sols aient disparu, une nouvelle lecture peut néanmoins être proposée. L'attribution de la construction du chevet tripartite à une phase tardive, imputable aux moines de Benoît, doit d'abord être rejetée. Dans le sanctuaire, à ses abords ou au sein même de l'agglomération du Roc de Pampelune, aucun mobilier ne peut être attribué pour l'heure à une phase postérieure au milieu du VIIe siècle. Les mobiliers contenus dans les radiers de construction ou dans les rares lambeaux de sols conservés indiqueraient qu'il s'agit plutôt d'un édifice homogène de la fin du Ve siècle ou du début du VIe siècle. Celui-ci peut être désormais décrit comme un vaisseau à nef unique terminée par un chevet plat quadrangulaire plus étroit, doté de deux annexes latérales dissymétriques. Mais l'un des principaux apports des dernières fouilles entreprises est d'avoir montré que l'édifice était également doté à l'ouest d'une pièce supplémentaire, édifiée en rebord de falaise, dans le prolongement de la nef. La découverte au centre de cette pièce d'un fond de cuve circulaire (diamètre : 0,85 m), constitué d'un béton de tuileau coulé sur un hérisson soigné de petits cailloux, peut être interprétée comme une piscine baptismale dans un type de configuration maintenant bien attesté en Gaule du sud-est, notamment en Provence. L'église de Pampelune semble en effet appartenir à cette famille méridionale de sanctuaires où le baptistère placé dans le prolongement du lieu de culte évoque selon le mot de J. Guyon " une sorte de standardisation avant la lettre " qui marquerait la prégnance du modèle urbain (Guyon 2001, 583-584).

D'une interprétation qui avait d'abord associé ce sanctuaire à une *cella* monastique carolingienne, on passe donc à une église officielle, à une paroisse tard-antique édifiée au point le plus haut d'une agglomération nouvelle perchée et fortifiée qui est aussi établie dans un secteur de colonisation.

Nouvelles recherches aux abords de l'église

La découverte du baptistère et la reconsidération de la chronologie générale de l'édifice apportent donc de nouvelles informations sur le statut de l'église mais peut-être aussi plus généralement sur l'agglomération dans laquelle elle s'intègre. Avant d'en discuter, il nous faut encore évoquer sa situation topographique au sein

du quartier sommital, secteur où les fouilles sont à ce jour les plus étendues.

Si le sanctuaire est implanté au point le plus haut du site, à la proue occidentale de l'éperon, à un point tel que le baptistère lui-même a été bâti sur le rebord des falaises, la topographie du relief s'adoucit devant le chevet et s'ouvre progressivement sur le reste du plateau où l'agglomération a été déployée.

Dans l'alignement du mur nord de l'annexe septentrionale et dans l'axe exact de symétrie de l'église, à moins d'un mètre du chevet se trouve d'abord le plus grand bâtiment (3A) à ce jour repéré sur le site. Orienté est-ouest, celui-ci atteint hors œuvre 20 m de long sur 6,40 m de large. Il comprend côté ouest une pièce carrée (5,10 x 5,08 m dans œuvre) une grande salle centrale (5,10 x 9,50 m dans œuvre) et une petite pièce rectangulaire dotée d'un sol en béton de tuileau à l'extrémité ouest (5,10 x 1,60 m dans œuvre). Occupé dans le dernier tiers du Ve et pendant le premier tiers du VIe siècle, ce bâtiment dont on discutera plus tard de sa possible fonction n'a conservé aucun aménagement particulier. On note seulement le faible taux d'amphores retrouvées dans ses décombres mais aussi la présence d'un petit chapiteau feuillagé en marbre, d'une base de colonne, et de quelques dalles de *suspensura* dont certaines sont d'ailleurs réutilisées dans les maçonneries. Celles-ci utilisent un abondant mortier de chaux dont les excédents ont été beurrés tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Enfin, on peut encore signaler la présence d'un contrefort axial disposé contre le petit côté occidental du bâtiment. Des constructions annexes détruites en grande partie par l'érosion avaient également été accolées contre la façade septentrionale. Par ses dimensions et son implantation qui déterminent une composition architecturale avec l'église mais aussi par certains aspects de sa mise en œuvre (sol en béton de tuileau, contrefort axial sur le petit côté oriental) on pourrait avoir affaire à un édifice privilégié qui n'est pas sans rappeler ce bâtiment contemporain extraordinairement bien conservé découvert récemment dans les gorges de l'Hérault à proximité du bourg d'Aniane à propos duquel l'interprétation est encore hésitante : vaste *horreum*, *aula* ou *xenodochium* établi en limite de *pagus* à proximité d'un point de franchissement du fleuve (Schneider 2000) ?

La construction de Pampelune est en tout cas édiflée sur la même arête rocheuse que l'église et domine sensiblement du côté est une petite place délimitée à son tour par d'autres bâtiments. À l'orient, une nouvelle construction rectangulaire (3C), désormais orientée selon un axe Nord-Sud, rappelle dans sa physionomie générale certains aspects du bâtiment sommital 3A. De plus petite dimension, ce dernier atteint toutefois 18 m de long pour une largeur moyenne hors œuvre de 6 m et comprend une grande pièce en partie excavée côté nord et une plus petite salle au sud. Un escalier extérieur construit côté place contre la façade occidentale indique qu'au moins la plus petite des deux pièces était dotée d'un étage. Un grand four culinaire de type collectif est également aménagé, côté place toujours, dans le redan formé par la maçonnerie de l'escalier et le prolongement

de la façade du bâtiment. L'incendie du bâtiment, vraisemblablement à la fin du premier tiers du VIe siècle, a favorisé la conservation d'un mobilier varié et peut aider à l'interprétation de sa fonction. La découverte d'une grande quantité de graines carbonisées dans la grande salle excavée, blé dur et orge vêtus, aux côtés de plantes rudérales et adventices qui signalent la présence de fourrage, montre l'existence de stocks et suggère d'identifier la pièce comme un cellier peut-être surmonté d'un fenil. La présence d'outils agricoles (faucille), d'une concentration d'amphores et de probables fonds de cuve en béton de tuileau renforce cette perspective. La partie proprement résidentielle pouvait se trouver à l'étage de la plus petite des deux pièces dont le rez-de-chaussée a comporté dans un premier temps une véritable cave creusée dans le rocher.

Enfin, la place est fermée au sud par une série de petites constructions accolées les unes aux autres en formant un modeste îlot d'orientation est-ouest. Ces petits édifices désignent plutôt des bâtiments de fonction. L'un d'eux au moins est associé à une activité de métallurgie du fer, artisanat par ailleurs bien attesté sur l'ensemble du site. Ainsi à l'autre extrémité de l'agglomération, dans l'angle nord-oriental du rempart, une forge du VIe s. a été mise en évidence.

Il est encore trop tôt pour livrer des interprétations définitives de ce quartier sommital. Pour l'heure la première impression qui se dégage est d'abord liée à l'implantation topographique de l'église. Bâtie au point le plus haut du relief, sur l'aiguille de l'éperon, celle-ci occupe de fait une position privilégiée et symbolique, résultat d'une incontestable mise en scène d'un monument qui pouvait signaler à lui seul dans le paysage environnant la présence de l'agglomération. Quel qu'en soit le commanditaire, évêque ou notable, l'association du sanctuaire à un baptistère évoque une possible paroisse ou du moins un sanctuaire officiel dont la création relativement tardive, dans le dernier tiers du Ve s., ou au début du VIe siècle, se place aussi à une époque marquée par de nombreuses dispositions disciplinaires en matière de gestion des patrimoines et surtout en ce qui concerne la légitimité des compétences de l'évêque sur son *territorium ecclesie*. Dans ce sens, l'édification d'un sanctuaire officiel qui, en l'état actuel de l'avancement des fouilles, semble être concomitante de la mise en place de l'agglomération dans laquelle il s'insère, pourrait être comprise comme une sorte de positionnement territorial à une époque marquée localement par des remaniements administratifs considérables. C'est le problème des étapes du démembrement du territoire de la *civitas* antique de Nîmes au profit de nouvelles *sedes* qui est ici posé.

À Pampelune, l'édification d'une enceinte maçonnée dotée d'ouvrages de flanquement représente malgré son caractère rural un certain investissement et fait allusion à une autorité, à un pouvoir dont on ne perçoit jusqu'à présent que le seul volet religieux. Dans les architectures civiles étudiées à ce jour, on ne distingue guère de bâtiments dominants. Aux côtés des petites cellules infé-

rieures à 10 m de long, ne sont représentés que des bâtiments rectangulaires un peu plus longs (16 à 18 m) qui évoquent, à l'image du bâtiment 3C, des fonctions multiples (résidence, bastion, cellier/grenier et exploitation agricole). Chacun de ces bâtiments, qu'il faut associer à des annexes, pourrait finalement accueillir des groupes familiaux distincts. L'homogénéité des modules mis en œuvre et l'existence probable d'un schéma urbain peu ou prou commandé par l'orientation de l'église dans le tiers occidental de l'agglomération suggèrent par ailleurs un certain degré de planification. Faut-il en déduire l'existence d'une population dépendant directement du pouvoir de l'Église, colons, intendants, forgerons et ministériaux divers ? Il est encore trop tôt pour répondre, mais cette perspective d'interprétation peut paraître séduisante car l'agglomération de Pampelune pourrait finalement fonctionner comme un centre domanial dans un secteur de colonisation nouvelle. Le quartier haut de l'église occupe de fait une position topographique privilégiée au sein de l'agglomération et semble désigner une sorte de *curtis*, dotée au sommet de l'éperon d'un sanctuaire officiel dominant une petite cour où s'agencent un grand bâtiment (résidence du desservant doublée d'une fonction d'accueil ou de réunion, *xenodochium* ?), une construction résidentielle associée à des fonctions de stockage et à un four domestique collectif (grenier de l'église et maison d'un intendant ?) et un modeste îlot constitué de plus petites cellules qui évoquent cette fois-ci des bâtiments de fonction, dont un possible atelier de métallurgie du fer.

Voilà du moins, après les deux premières campagnes de fouille, une grille de lecture encore provisoire que le programme en cours devra affiner ou invalider, mais d'ores et déjà le schéma de sites-refuges construits à la hâte et caractérisés par des occupations brèves de nature quasi-autarcique se révèle inopérant, d'autant plus que les mobiliers actuellement mis au jour montrent également la bonne intégration du site dans les grands réseaux du commerce méditerranéen, qu'il s'agisse de l'Afrique du nord ou de l'Orient, et ce malgré sa position, à priori retirée, dans le secteur des premiers reliefs qui délimitent la plaine littorale.

Certes, on ne sait pas encore dans quelle mesure le cas du Roc de Pampelune peut être ou non généralisé et l'on comprend mieux la nécessité de multiplier ce type de fouilles difficiles, mais un point important au moins semble désormais acquis. Dans la diversité des établissements perchés de la fin de l'Antiquité et du premier Moyen Âge, une part d'entre eux relève d'une perspective générale qui nous semble être celle de la transformation des réseaux urbains au cours des V-VIIe siècles et de la construction de nouveaux territoires politiques. En définitive, le Roc de Pampelune apparaîtrait pour l'heure comme le chef-lieu de l'une de ces nouvelles circonscriptions administratives de la fin de l'Antiquité, dans cette phase encore méconnue qui consacre localement le démembrement de l'ancien territoire antique de la *civitas* de Nîmes au profit de nouveaux centres. Entre le rejet des interprétations de nature événementielle héritées de l'historiographie du XIXe siècle, et des positions

plus actuelles considérant le perchement de l'habitat tardo-antique comme un épiphénomène, sinon comme un tropisme archéologique né de sites à priori mieux conservés que dans les zones de plaine, il est encore des voies intermédiaires à explorer. En définitive, l'une des difficultés principales tient à ce curieux paradoxe que ces établissements devenus emblématiques par leur aspect perché ont nourri depuis longtemps en Gaule du Sud une littérature spéculative alors même qu'à l'exception récente de Larina dans l'Isère, aucun d'entre eux n'a jamais été exploré méthodiquement.

C'est une nouvelle strate d'habitats groupés qui commence aujourd'hui à être révélée, nouveau maillon entre les « agglomérations secondaires » antiques et les villages castraux du Moyen Âge, dont il reste toujours à évaluer les formes exactes, les équipements et les fonctions. À l'instar de Pampelune ou de *Mormellicum* en Languedoc ou encore de Saint-Blaise et de Constantine en Provence, on ne peut plus en tout cas se satisfaire aujourd'hui de l'idée générale qu'il ne s'agirait là que de sites occupés temporairement et d'établissements qui seraient de surcroît dépourvus d'importance politique et administrative propre.

Compte-rendu de Laurent SCHNEIDER

Bibliographie

- Durliat 1968 : DURLIAT (M.). - Une construction de l'époque de saint Benoît d'Aniane à Argelliers (Hérault). *Revue archéologique de Narbonnaise*, t.1, 1968, p. 233-247.
- Guyon 2001 : GUYON (J.). - De la villa à la campagne : In : Ouzoulias (P.), Pellecuer (Chr.), Raynaud (Cl.), Van Ossel (P.) et Garmy (P.) Dir. - *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité, Actes du colloque AGER IV*, Montpellier, 11-14 mars 1998, Editions APDCA, Antibes 2001, p.569-586.
- Schneider 2000 : SCHNEIDER (L.). - Sites sacrés, sites profanes. Recherches récentes sur les établissements ruraux du haut Moyen Âge dans les périphéries monastiques de Saint-Sauveur d'Aniane et Saint-Sauveur de Gellone (Ve-XIe s.), In : AMADO (C.) et BARRAL I ALTET (X.) dir., *Saint-Guilhem-le-Désert dans l'Europe du haut Moyen âge*, Actes de la 2eme table ronde de Gellone, Août 1998, Amis de Saint-Guilhem-le-Désert, Montpellier 2000, p47-64
- Schneider 2001 : SCHNEIDER (L.)., - Oppida et castra tardo-antiques. À propos des établissements de hauteur de Gaule méditerranéenne, In : Ouzoulias (P.), Pellecuer (Chr.), Raynaud (Cl.), Van Ossel (P.) et Garmy (P.) Dir. - *Les campagnes de la Gaule à la fin de l'Antiquité, Actes du colloque AGER IV*, Montpellier, 11-14 mars 1998, Editions APDCA, Antibes 2001, p.433-448

*

* *

La géologie du Déroit de Gibraltar et le mythe de l'Atlantide

Par Jacques Collina-Girard

(conférence du 16 mars 2002)

La possibilité de relations Afrique-Europe au Paléolithique supérieur devient une certitude si l'on prend en compte la bathymétrie à l'ouest de Gibraltar (Carte SHOM au 1/100 000° n°7550) et les courbes de remontées eustatiques. Le soulèvement du Déroit, négligeable au cours des derniers 20 000 ans autorise à placer le rivage de 19 ka BP. à -135 m. Le paléo-Déroit, plus long et plus resserré que l'actuel, s'élargissait à l'ouest devant une île de 14 km de long et un archipel, centre d'une mer intérieure qui précédait le véritable océan. Ces îles visibles et accessibles depuis la côte étaient certainement occupées par les populations préhistoriques du Maroc et du continent ibérique (une origine ibérique plutôt qu'orientale pour l'Ibéromaurusien marocain ?). Ce monde insulaire disparaît vers 9 ka BC quand la mer atteint la côte -56 m (sommet de l'île du Cap Spartel). Les vitesses de remontées, sensibles à l'échelle d'une vie humaine (jusqu'à 4 mètres par siècle) sont peut-être sous estimées comme le suggèrent des observations en plongée en Méditerranée occidentale, dans les Caraïbes et aux Maldives. Elles ont montré une succession de replats d'érosion et d'encoches). Ces stades de rémissions de la transgression, plus nombreux qu'il n'est généralement admis, ont été datés en Nouvelle-Zélande avec pour conséquence des vitesses de remontées quasiment "diluviennes". Curieusement, la tradition d'une île engloutie devant les «Colonnes d'Hercule» rapportée par Platon dans le «Timée» rend compte, pour l'essentiel, de cette histoire géologique. L'efficace transmission orale des chasseurs-cueilleurs (prouvée par la constance à long terme des principaux thèmes de l'art paléolithique), aurait donc transmis le souvenir de ces événements. Le récit de l'Atlantide ne représenterait qu'une variante des universels mythes du Déluge. Cette universalité prouve l'enracinement de toutes ces traditions dans un phénomène géologique planétaire.

Source : COLLINA-GIRARD, J (2001).-L'Atlantide devant le Déroit de Gibraltar ? mythe et géologie. Comptes Rendus de l'Académie des Sciences de Paris, Sciences de la Terre et des Planètes. 333 (2001) 233-240. Article disponible auprès du conférencier en format pdf sur demande à l'adresse mail suivante : collina@mmsh.univ-aix.fr

Compte-rendu de Jacques COLLINA-GIRARD

Navigation et commerce dans l'Antiquité : l'exemple de l'Empordà

Par Xavier Nieto

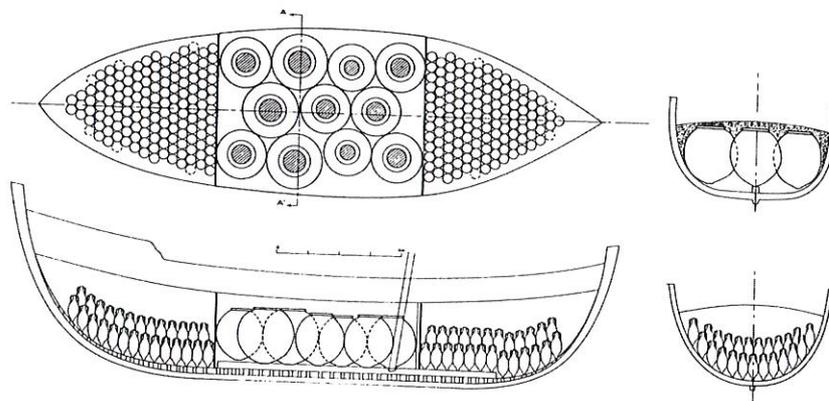
(conférence du 27 avril 2002)

Quels sont les liens existant entre les ports d'Empuries et de Narbonne ? C'est l'objet de la conférence.

Voyons d'abord le cas d'Empuries.

C'est très étonnant de constater que dans le golfe de Rosas, deux ports se font face dès l'époque grecque : Roses et Empuries. Roses est un port naturel remarquable, protégé des vents d'est et de la Tramontane. C'est donc un lieu privilégié pour attendre le moment favorable pour doubler le cap Creus ou pour se remettre après l'avoir doublé, car le cap Creus est, avec le déroit de Bonifacio, le point le plus dangereux des routes maritimes de Méditerranée occidentale. Il faut savoir aussi qu'au cap Creus se croisaient plusieurs routes maritimes. Il y a d'abord un courant qui depuis le Rhône conduit tout naturellement les bateaux vers le cap Creus et de là ils pouvaient se diriger vers les Baléares et éventuellement vers l'Afrique du nord. Du cap Creus, une route maritime permettait de gagner l'Italie par le déroit de Bonifacio. Cette route existait aussi dans l'autre sens, en venant d'Italie.

Et Empuries ? Dans l'Antiquité, la mer avançait à l'intérieur des terres, formant comme deux ports naturels, de nos jours comblés par les alluvions : entre Empuries et Saint-Martin d'Empuries où était la *Palaiapolis*, c'était le port grec ; et au sud d'Empuries, là où est bâti aujourd'hui La Escala, c'est là que Caton a débarqué en 195 avant notre ère, avec son armée, pour



Disposition du chargement dans l'épave du Grand Ribaud (d'après A. Hesnard).

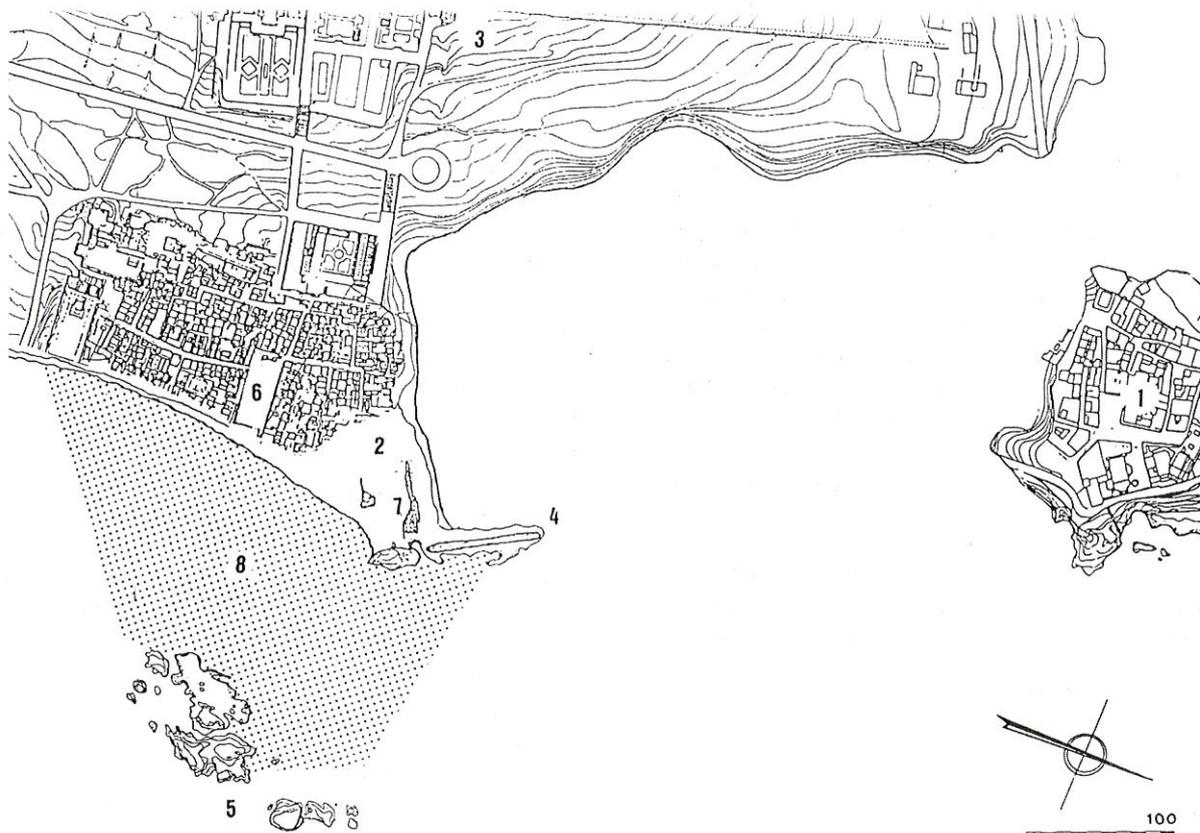
mater les Hispaniques révoltés. Le port grec existait déjà à l'époque du bronze final, les Romains l'ont abandonné car il était mal protégé de l'est et de la Tramontane. Le port de Caton existait dès la seconde moitié du IIIe siècle avant notre ère. Caton l'a utilisé en le fortifiant, construisant un fort sur l'extrémité de la barre rocheuse qui divisait le port en deux.

Mais les Romains ont construit un autre port, un port artificiel, face à Empuries, cette fois. On remarquait à cet

endroit une ligne de taches sombres, la fouille a montré qu'il s'agissait d'une énorme accumulation de pierres, provenant d'une digue qui fermait ce port du côté de la mer.

Pourquoi cette infrastructure disproportionnée avec la taille de la ville ? En fait le port a une activité pratiquement indépendante de la ville, c'est un port de redistribution. En 218 avant notre ère, quand Scipion

activités ailleurs : à Narbonne. À partir de César et surtout d'Auguste, ce qui est à l'ordre du jour, c'est l'organisation de la Gaule et pour cela Narbonne est tout à fait bien placée au contraire d'Empuries derrière le cap Creus. Elle dispose d'un port naturel magnifique en un point charnière entre la Méditerranée et l'Atlantique. Il n'est pas étonnant que l'épigraphie à Narbonne retrouve un certain nombre de noms recensés auparavant à



Proposta sobre la paleocosta emporitana en època romana. 1- Pal-liàpolis. 2- Istme que uniria la Neàpolis amb les roques sobre les quals s'assenta el moll del port. 3- Ciutat romana. 4- Moll. 5- Les roques conegudes com les Muscleres Grosses. 6- Àgora. 7- Murs, actualment semienterrats sota la duna. 8- Hipotesi sobre l'àrea màxima que podrien ocupar les estructures portuàries romanes.

débarque à Empuries pour couper Hannibal de l'Hispanie, il prend une décision stratégique qui place tout le pouvoir de Rome à Empuries, Caton ne fait que suivre. Empuries devient la base où débarquent les troupes, c'est une des bases de la conquête et de l'organisation de la Péninsule ibérique. Du point de vue chronologique, il est logique de penser que l'installation de ce port artificiel a suivi le débarquement de Caton mais on n'a pas de preuve archéologique pour l'instant.

On a attribué le déclin d'Empuries à un ensablement du port ou encore à un raid dévastateur des Francs dans la seconde moitié du IIIe siècle de notre ère. En fait, il s'agit de tout autre chose : dès le règne d'Auguste, le forum qui s'est en partie écroulé n'est pas réparé. A cette époque également les deux plus grandes maisons de la ville sont abandonnées. Quant au port, jusqu'au VIIe siècle, il conservait 5 à 6 m de profondeur. Et plus tard, les Carolingiens l'ont utilisé. Le déclin d'Empuries, et non sa disparition, a la même cause que sa croissance quelques siècles plus tôt, il résulte d'un transfert des

Empuries, les grands négociants ont déménagé. L'épave de Culip IV au cap Creus en est la preuve archéologique. Le bateau était de petite taille, 10,50 m de long sur 3 m de large pour une charge utile de 8 tonnes. Sa cargaison : 79 amphores Dr. 20 de Bétique (environ 5000 l d'huile), plus de 2000 vases de la Graufesenque (1200 lisses et 900 décorés) empilés, 1500 gobelets à paroi fine de Bétique, 40 lampes à huile de Rome (potier OPPI dont le four a été retrouvé sur le Janicule). Il faut y ajouter dans l'équipement du bateau quelques vases marseillais, quelques objets venant de Grèce et d'autres venant d'Afrique du nord. D'après la sigillée sud-gauloise (timbres de potiers) on sait que le naufrage a eu lieu entre 78 et 82 de notre ère. Il est impossible que ce bateau soit allé charger ces diverses marchandises à tous les coins de la Méditerranée. En outre c'est un petit bateau, un caboteur. On est donc en présence d'un bateau qui assure la redistribution à partir d'un port principal, qui, en l'occurrence, ne peut être que Narbonne. Seul problème : les amphores et les parois

fines de Bétique. Comment expliquer qu'il ait fallu aller les récupérer à Narbonne ? Il faut ici rappeler une contrainte du transport maritime. Il faut que la cargaison soit stable, sinon elle se brise et de plus déstabilise le navire, qui coule. Ce sont les amphores qui assurent cette stabilité. L'amphore, à première vue, est un très mauvais contenant : elle est très lourde, elle est fragile, elle ne peut se poser dans la maison. Mais elle a le mérite, grâce à sa forme, de pouvoir s'empiler dans la cale, la rangée supérieure venant se fixer dans les creux laissés dans la rangée inférieure, le tout formant un bloc solidaire. Un bateau ne peut se permettre de débarquer 10 amphores là et 10 autres dans un autre endroit, sous peine de détruire l'ensemble de l'équilibre de la cale. Voilà pourquoi il est nécessaire qu'il y ait des ports principaux et des ports secondaires, de même qu'il faut de gros bateaux pour approvisionner les premiers et de petits caboteurs pour assurer la redistribution dans les seconds. A la fin du premier siècle de notre ère, le premier rôle est tenu par Narbonne et le second par Empories par exemple. Mais la roue tourne et bientôt Narbonne elle-même sera détrônée par les ports d'Afrique proconsulaire.

Compte-rendu de J.-P. COMPS

Illustrations tirées de l'ouvrage suivant : NIETO Xavier ; " El transport naval com a condicionant del comerç marítim : l'exemple empordanès ", in *Comerç i vies de comunicacio - 1000 aC. - 700 dC.*, XI Col.loqui Internacional d'Arqueologia de Puigcerdà, 1997. Puigcerdà, 1998. Pages 151 - 163.

*
* *

Histoire des populations : l'apport de la paléoparasitologie

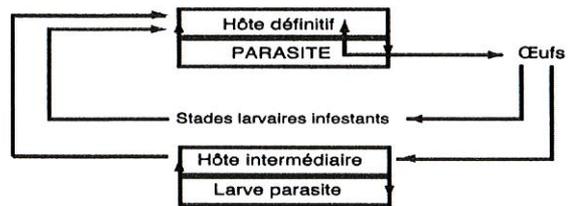
Par Françoise Jouy-Avantin

(Conférence du 25 mai 2002)

La paléoparasitologie est la recherche et l'identification de restes de parasites anciens dans du matériel archéologique fossile d'origine organique.

Les parasites sont des organismes vivants qui ont besoin, pendant une partie ou la totalité de leur existence, d'un ou de plusieurs autres organismes vivants appelés hôtes pour se développer. Il existe toutes sortes de parasites, mais nous ne nous intéresserons qu'aux helminthes ou vers, le plus souvent parasites du tube digestif. Les adultes vivent et se reproduisent sexuellement chez l'hôte définitif. Les femelles pondent des œufs qui sont disséminés dans le milieu extérieur avec les excréments de l'hôte. Certains parasites ont besoin d'un, ou de plusieurs autres hôtes, appelés hôtes intermédiaires appartenant à une espèce animale différente de celle de l'hôte définitif, hôte intermédiaire chez lequel ils vivent à l'état de larves et où ils peuvent se multiplier de manière

re asexuée (voir ci-dessous).



La recherche de parasites anciens n'est possible que grâce à la conservation des restes parasitaires et de l'hôte. Les œufs sont les restes parasitaires qui se conservent le mieux car ils sont protégés par une coque qui leur assure une excellente conservation dans le temps (un peu comme les grains de pollen). Les hôtes peuvent se conserver de plusieurs manières. Le cas idéal est la conservation totale de l'hôte sous forme de momie naturelle (dans les tourbières ou les glaces) ou artificielle (momies égyptiennes). Dans ce cas, on pourra retrouver tous les stades parasitaires (adulte entier, œufs, larves...). Lorsque l'hôte est inhumé, la décomposition de la matière organique laisse place à un sédiment qui renferme les restes de parasites présents à l'origine dans le système digestif. Les excréments des carnivores et des omnivores peuvent se conserver par dessiccation (coprolithes) ou se dissoudre et se mélanger au sédiment sur lequel ils ont été émis. Les coprolithes et les sédiments souillés sont, de loin, le matériel le plus abondant. On y recherchera essentiellement des œufs de parasite.

La recherche se fait au microscope. Le coprolithe est d'abord réhydraté pendant 24 à 72 heures. La suspension homogène qui en résulte est tamisée sur des tamis de différents maillages (120, 100, 45 et 25 microns) destinés à arrêter les œufs. Chaque dessus de tamis est ensuite concentré par sédimentation : les œufs, plus lourds que le liquide, sont alors recherchés dans le culot, ou par flottation dans un liquide dense : les œufs, plus légers, sont alors recherchés en surface.

Les apports de la paléoparasitologie se situent à différents niveaux : à l'échelle d'un individu, elle permet d'établir le diagnostic d'une maladie, la parasitose et de retracer certains comportements de l'homme ayant entraîné l'apparition de cette parasitose. À l'échelle d'un petit groupe d'individus, elle permet d'apporter des compléments d'information sur leurs comportements sociaux et leurs modes de vie et d'améliorer la connaissance des paléoenvironnements. À plus grande échelle, elle permet d'élaborer des hypothèses sur les mouvements migratoires des populations humaines.

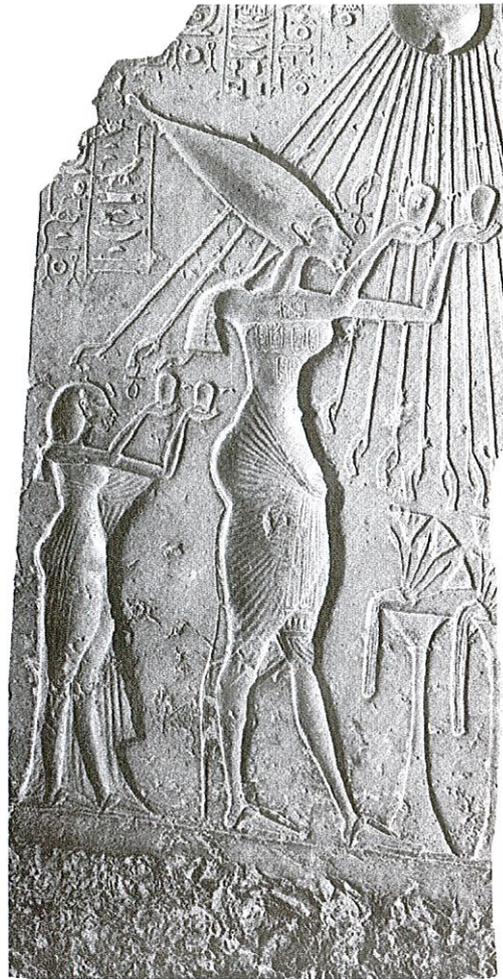
Les maladies dont souffraient les populations anciennes nous sont mal connues. Pour les maladies parasitaires, les seules sources dont nous disposons sont l'iconographie et les traités médicaux. L'étude de ces documents permet de soupçonner l'existence de certaines parasitoses chez l'homme alors que la paléoparasitologie permet d'établir un diagnostic " à posteriori ". Les traités médicaux existent dans les civilisations les plus anciennes : ils fournissent peu de renseignements

sur les maladies parasitaires digestives car ils sont souvent limités à la description de symptômes qui sont en général peu spécifiques. L'iconographie est, dans certains cas, plus parlante. Ainsi, dans l'art égyptien, de nombreuses représentations comme celles du pharaon Akhenaton (Stèle d'Amarna, ci-contre) montrent des hommes avec des attributs féminins, seins et hanches élargies. Ces signes sont les symptômes de complications endocriniennes de la bilharziose. Cette maladie qui affecte de nos jours 200 millions d'individus dans le monde existe en Égypte depuis au moins 5000 ans, comme l'atteste la découverte d'œufs de Schistosome (agent de la bilharziose) dans les reins et l'intestin de plusieurs momies.

À l'inverse, l'absence de parasites peut être l'indicateur des comportements sanitaires de l'homme. Dans les codex et les pharmacopées, l'homme a écrit sur les moyens, les plus souvent empiriques, de combattre les maladies. Une explication possible à l'absence de parasites dans la centaine de coprolithes humains provenant de Dust Devil Cave, site de l'Utah (6 800 à 4 800 BP) est la présence, dans ces mêmes coprolithes, de grandes quantités de graines de chénopode. Cette plante herbacée possède en effet des propriétés anthelminthiques reconnues.

Les parasites et leurs hôtes sont des êtres vivants ; ils sont donc mortels. La perpétuation de l'espèce parasitaire passe donc par la nécessité de contaminer d'autres hôtes. L'ingestion d'aliments souillés par des déjections contaminées ou celle d'un hôte intermédiaire parasité est un des modes de contamination les plus fréquents. La présence de parasites qui se transmettent de cette manière permet de mieux connaître les comportements alimentaires des populations anciennes. Ainsi, la présence d'œufs de ténia dans le contenu intestinal de la momie d'un jeune tisserand appelé Nacht (Égypte, première moitié du XII^e siècle av. J.-C.), et de larves de Trichine dans ses muscles est liée à la consommation de viande mal cuite. Les anciens Égyptiens n'étaient donc pas strictement végétariens ; de plus, ils consommaient de la viande de porc, animal qui, bien que considéré depuis 2000 ans comme impur en Égypte, était vraisemblablement une des rares sources de protéines animales pour les classes laborieuses.

L'émergence des maladies se fait généralement à l'occasion d'un changement d'habitat ou d'écologie de l'hôte infecté. En ce sens, l'homme est certainement l'espèce qui, au cours de son évolution, a, par la diversification de ses comportements, le plus contribué à l'évolution du parasitisme. Le plus grand changement culturel observable par la paléoparasitologie est le passage du mode de vie chasseur-cueilleur au mode de vie néolithique. Le nombre important de parasitoses observées à partir du néolithique s'explique par la sédentarisation et l'accroissement de la population qui ont entraîné une promiscuité plus grande entre les individus, favorisant



les parasitoses transmises par contact. Les pratiques agricoles ont eu sur l'homme des conséquences semblables. L'élevage et la domestication ont mis l'homme au contact d'animaux qui hébergeaient leurs propres parasites comme la douve et le ténia transmis à l'homme par les bovidés et le cochon. Le stockage des céréales a provoqué autour de l'habitat la prolifération d'insectes et de rongeurs vecteurs de parasites et le développement de nouvelles pratiques, comme la fertilisation des sols par les excréments et l'irrigation ont contribué à augmenter les risques de contamination par les parasites dits "liés au péril fécal" comme *Ascaris* et les Ankylostomes.

La paléoparasitologie joue un rôle important dans la connaissance des paléoenvironnements. En effet, chaque parasite a un cycle de vie²¹ qui lui est propre et qui ne peut se dérouler que dans un cadre écologique défini, c'est-à-dire avec des hôtes définis et dans un climat défini. Ainsi, de la présence d'œufs de *Dicrocoelium* (petite douve) dans les coprolithes et dans les sédiments prélevés dans le bassin d'un ours de Deninger mort en hibernation dans la Caune de l'Arago (Tautavel), on peut déduire la présence des 2 autres hôtes nécessaires au bon déroulement du cycle de ce parasite, c'est-à-dire la fourmi et un escargot terrestre (hôtes intermédiaires), non retrouvés à la fouille de la grotte.

²¹ Cycle de vie (ou cycle évolutif) : ensemble des étapes qui jalonnent la vie du parasite depuis l'adulte géniteur jusqu'à l'adulte de la génération suivante.

Lorsque les conditions climatiques nécessaires au bon déroulement du cycle évolutif d'un parasite sont modifiées, ce parasite peut disparaître. Entre 10 000 et 8 000 ans BP, le nord-est du Brésil est passé d'un environnement très humide à un environnement semi-aride. Le rongeur *Kerodon rupestris* a survécu à ce changement mais son parasite *Trichuris*, qui a besoin d'une humidité suffisante du sol pour se développer, a disparu.

La présence de restes parasitaires permet parfois de définir le rôle attribué à certaines structures archéologiques mal définies ou absentes. Ainsi, l'analyse de sédiments d'origine organique prélevés dans deux US de la zone 123 de Lattara (Hérault), a montré la présence de nombreux parasites ayant pour hôtes des oiseaux de basse-cour et le cochon. Aucun parasite du chien, qui par ailleurs est bien présent sur le site, et de bovidés n'ont été retrouvés. L'ensemble de ces résultats semble indiquer la concentration à cet endroit de ces petits animaux de ferme vivant sur leurs propres déjections et permet d'avancer l'hypothèse d'un enclos en matériau périssable, bois et/ou cordages, non retrouvé à l'archéologie, qui aurait servi à protéger et à parquer les animaux dont l'usage devait être réservé aux habitations voisines.

De la présence de parasites en certains points du globe, on peut déduire leurs mouvements migratoires et donc ceux de leurs hôtes. Après le franchissement du détroit de Béring gelé au cours du pléistocène, la migration des populations, du nord vers le sud, n'est certainement pas la seule explication au peuplement de l'Amérique du sud comme en témoigne la découverte dans des momies (Pérou) et des coprolithes (Brésil) de paléoparasites comme *Trichuris* et les Ankylostomes. En effet, ces parasites qui ont besoin pour se développer d'un passage dans le sol à une température de 22° n'auraient pas pu survivre à ces conditions climatiques extrêmes. D'ailleurs, ces parasites sont absents des sites d'Amérique du nord avant la colonisation. Si l'on exclut la route terrestre, l'autre voie possible d'introduction de ces parasites en Amérique du sud est la voie maritime. Or, les plus anciens œufs d'Ankylostomes ont été découverts à Pedra Furada (Brésil) dans des coprolithes humains âgés de 7 230±80 ans. Cette découverte apporte un nouvel éclairage sur l'ancienneté des contacts maritimes et pose le problème de la connaissance des techniques de navigation à cette époque.

Compte-rendu de Françoise JOUY-AVANTIN

Sorties et excursions

Expositions

“ La mort des notables en Gaule romaine ”

«La religion romaine»

La sortie de l'A.A.P.-O. du 3 février 2002 avait le double objectif de la visite de l'exposition “ La mort des notables en Gaule romaine ” mise sur pied par le musée de site de Lattes et de celle de la «religion romaine» du musée archéologique de Nîmes, ce qui avec le trajet Perpignan-Lattes-Nîmes et retour en bus affichant «complet», imposait des contraintes d'horaires.

Celles-ci furent respectées tout en permettant des visites détaillées et commentées des deux expositions ainsi que la découverte ou redécouverte des musées correspondants, l'intervalle entre celles-ci étant consacré au déplacement Lattes-Nîmes, faisant suite au repas pris, compte tenu des conditions météo médiocres, dans une cafétéria de Lattes, repas soit tiré du sac, soit fourni par celle-ci, suivant les préférences des participants.

La visite de l'exposition “ La mort des notables en Gaule romaine ” du musée de Lattes était organisée, compte tenu de l'effectif, en deux groupes, pour permettre une bonne vision des pièces exposées et une bonne appréhension des explications fournies par la direction du musée. Elle était pour chaque groupe, précédée ou suivie d'une projection et d'une visite du musée lui-même.

L'impression la plus marquante fut celle de la monumentalité des pièces exposées, originaires de parties de la Gaule parfois assez éloignées (Orange, mais aussi l'actuelle Allemagne et l'actuel Luxembourg), comportant d'importants éléments de mausolées tel celui récemment découvert à côté de l'arc de Triomphe d'Orange (ville objet du déplacement de l'association en juin 2001), qui n'a pu être conservé sur place et dont étaient particulièrement présentées les magnifiques acrotères, ou de colonnes votives (Allemagne, Luxembourg). Une telle monumentalité laissait place aussi à des pièces plus réduites tels de petits autels mortuaires, souvent reproductions miniature de tels mausolées, portant des inscriptions émouvantes. Le côté ostentatoire des mausolées était bien explicité, ceux-ci étant érigés par et pour des parvenus recherchant les emplacements les plus visibles le long des voies et le plus près possible de l'entrée des villes, ce qui donna lieu à l'instauration d'une taxe sur les achats de terrain à ces fins...

Etaient évoquées, parfois sur pierre, les dispositions des défunts pour contraindre leurs héritiers à célébrer des repas funèbres (avec parfois mention d'exclusion de certains participants) et à assurer l'entretien du mausolée. Après l'intermède repas-trajet, la visite de l'exposition du musée archéologique de Nîmes sur “ La religion romaine ” était elle aussi organisée en deux groupes suc-

cessifs, l'un visitant d'abord l'exposition elle-même sous la direction d'une très compétente archéologue italienne en stage au musée, l'autre visitant le musée lui-même qui mériterait une modernisation et une bonne mise en valeur de ses richesses. On trouvera ci-dessous une présentation détaillée de cette exposition.

Compte-rendu de Jacques ROIG

*

* *

«La religion romaine»

Exposition au Musée Archéologique de Nîmes

Du 3 juillet 2001 au 23 février 2002

À l'occasion de la 82^{ème} session d'été de l'Ecole Antique de Nîmes, qui avait pour thème la spiritualité dans l'Antiquité, le Musée Archéologique a conçu et réalisé une exposition traitant de la religion romaine.

Sous l'Empire romain, il serait presque plus exact de parler de religions au pluriel, puisque la diversité en la matière est assez considérable. En effet, le polythéisme des grandes civilisations de la Méditerranée coexiste alors avec les cultes à mystères, les divinités “ orientales ” tandis que le christianisme s'impose dans certaines sphères de la société.

Après une introduction présentant les caractères essentiels de l'univers religieux des Romains qui sont avant tout son aspect rituel très développé et son étroite imbrication avec la vie politique et sociale, où l'on évoque la juxtaposition des cultes publics ou officiels et des cultes privés, un premier volet est consacré à la divinité qui a donné son nom à Nîmes : NEMAUSUS. Cet esprit de la Source de la fontaine, dieu indigène, déjà objet d'un culte à l'époque pré romaine, a continué d'être vénéré aux côtés des nouvelles divinités importées par le conquérant latin durant les siècles de l'Empire. Deux petites dédicaces à ce dieu cher aux Nîmois sont exposées dans la première vitrine. L'une d'elles, gravée sur un dé de marbre, a été offerte par un questeur de la colonie, *Q. Crassius Secundimus*.

Le culte impérial, culte officiel par excellence, le seul qui soit véritablement imposé par Rome aux citoyens des provinces conquises, est bien illustré à Nîmes par deux sites fondés à l'époque d'Auguste :
- le sanctuaire de la Fontaine, que le visiteur contemporain doit s'efforcer d'imaginer au travers des aménage-

ments hydrauliques et paysagers réalisés au XVIII^e siècle sur le site de l'actuel jardin de la Fontaine Celui-ci fondé en 25 avant notre ère, comprenait, outre une interprétation architecturale de la source par la construction de deux escaliers en hémicycle, un nymphée au centre duquel on restitue l'autel du culte impérial, un théâtre et un édifice cultuel, dont les seuls vestiges sont aujourd'hui conservés, le " Temple de Diane ". Ce complexe monumental érigé pour rendre un culte aux empereurs divinisés (le culte impérial consiste à honorer les princes et les princesses de la famille impériale, lorsqu'ils ont été divinisés, après leur mort) était entouré par un triple portique. On y accédait par des propylées (entrée monumentale) situés au sud. Ce sanctuaire dynastique englobait et assimilait complètement le lieu de culte primitif de la cité, la source de Nemausus. Nous avons là un bel exemple d'intégration de cultes indigènes pratiquée par la religion romaine, qui demeurait relativement " ouverte ", dans la mesure où l'Etat et le pouvoir impérial ne se trouvaient pas menacés.

- la Maison Carrée, modèle du temple romain, dédiée à Caius et à Lucius Caesar, petits-fils d'Auguste, implantée dans le secteur méridional du forum de la colonie de l'époque augustéenne. Le musée possède des portraits présumés des deux jeunes princes Julio-Claudiens disparus prématurément. Ceux-ci sont exposés dans une vitrine, à proximité des maquettes du temple de Diane (en liège) et de la Maison Carrée (en bois), exécutées par Auguste Pelet au XIX^e siècle.

- Pour compléter l'évocation du culte impérial, nous présentons un portrait colossal de l'empereur Tibère, découvert à Nîmes en 1848 entre la rue du Mail et la rue du Cirque Romain, ainsi qu'un autel provenant de Nages, gravé sur deux faces de la même inscription, " au numen des Augustes " (c'est-à-dire des princes), le numen signifiant en latin " la volonté, la puissance agissante de la divinité ".

Pour brosser un tableau complet de la religion romaine, il fallait avant tout présenter le panthéon gréco-romain classique vénéré à Rome et dans tout l'Empire. Ne soyons pas surpris que Jupiter, Junon, Minerve, Diane, Mercure, Mars, Vénus, Cérès, Dionysos, Silvain... occupent la majeure partie de la salle d'exposition. Ces dieux et déesses sont représentés dans les collections du musée par des statues en calcaire ou en marbre, des statuettes en bronze, des inscriptions gravées sur un support en pierre, des lampes à huile. Parfois, seul l'attribut de la divinité est figuré, comme la roue sur les petits autels dédiés à Jupiter, le caducée ou des animaux (bouc, tortue) pour Mercure, ou le maillet sur les " ex-voto " à *Sucellus-Silvanus*, divinité liée à la nature et à la végétation, bien représentée dans notre région par une abondante série de petits autels.

Un autre aspect important de la religion à l'époque romaine en Gaule méridionale et dans la vallée du Rhône est illustré par la présence des cultes venus de l'Orient méditerranéen où d'Égypte, introduits par des militaires ou par des négociants. Les documents mentionnant la déesse Isis sont assez nombreux à Nîmes. Ils nous font connaître à l'occasion le nom d'un prêtre ou d'une prêtresse

de la déesse égyptienne. Beaucoup plus rare en Gaule, cette mention " d'anubiaques " (desservant du culte d'Anubis) dans un texte gravé sur un petit autel, à l'initiative d'une affranchie, *Domestica*.

Trois petites têtes d'Attis, coiffées du bonnet phrygien en marbre, nous rappellent que les cultes à mystère, tels que ceux de Cybèle et de Mithra, s'étaient infiltrés dans la société gallo-romaine dès les premiers siècles de notre ère.

Plus isolées mais néanmoins bien présentes sont les mentions de divinités indigènes, parmi lesquels le dieu *Nemausus*, déjà évoqué. Dans cette catégorie, la difficulté réside dans le fait que, bien souvent, ces noms de dieux ou de déesses ne sont connus qu'en un seul exemplaire. C'est donc uniquement par le formulaire de la dédicace que l'on peut les identifier comme des divinités. Le nom est exprimé au datif (pour...); le texte se termine par la formule **V.S.L.M.** (*Votum Solvit Libens Merito* «offert bien volontiers en accomplissement de son vœu» ou comporte une expression votive (*ex voto, sacrum...*). Nous avons recensé des dédicaces à *Lettino* (sans doute divinité du territoire de Lédénon, village gardois voisin de Nîmes); à *Segommana*, à *Perta*, peut-être aux divinités de la source, *Urnia*, *Avicantus*, *Diiona*... Nous avons classé dans le même registre les mentions de cultes liés aux forces de la nature, comme les " Junons des montagnes " ou ce bel autel à Auguste et aux Lares offert par les " prêtres de la Fontaine d'Eure " (située à Uzès, source de captage de l'aqueduc de Nîmes).

Une série de petits autels " aux Proxumes ", qui semble propre à la région nîmoise, témoigne certainement de cultes domestiques populaires. Ces petites dédicaces sont presque toujours le fait de femmes, ce qui a incité les historiens à interpréter les Proxumes comme des aïeules ou des sortes de génies féminins protecteurs de la famille.

Nous terminons ce panorama par l'évocation, très rare dans le sud de la Gaule, du dieu *Télesphore*, figuré dans son vêtement gaulois à capuche, sous la forme d'une statuette en calcaire découverte à Moulézan (Gard). Cette divinité celtique a un parcours assez singulier. Il semble bien que son culte ait été diffusé en Asie Mineure par les Galates, où elle était souvent associée à *Asclépios* et à *Hygie*, protecteurs de la santé et liés à la médecine, et qu'elle fut ultérieurement introduite en Gaule par les Romains. La petite statuette de Moulézan n'est certes pas l'œuvre d'un grand artiste, mais elle nous touche par l'humilité de sa tenue et l'expression naïve de son visage.

Il faut enfin préciser que nous n'avons pas pu montrer tous les documents qui se rapportent à la religion romaine conservés dans les collections du musée. Parfois, nous avons inséré dans les panneaux de texte la photographie d'inscriptions qu'il nous était impossible de présenter, surtout du fait de leur poids. Les originaux sont visibles, pour la plupart, dans la section d'épigraphie latine, au rez-de-chaussée du musée, abritées dans une galerie du cloître des Jésuites.

Tiré du prospectus fait par Dominique DARDE, Conservateur

Sortie dans les Albères du 9 juin 2002

La sortie « locale » de l'A.A.P.-O. pour l'année 2002 (celle de l'année précédente ayant eu lieu à Amélie-les-Bains et Arles-sur-Tech) avait pour thème l'Albère, versant Sud et Nord et sa conception fut celle de Jean-Pierre Lacombe, auteur d'un ouvrage sous ce titre.

Compte tenu de la distance relativement faible, le déplacement s'effectuait en voitures particulières, les participants étant, au départ, pourvus d'un plan qui aida sans doute à l'absence de "dispersions" en cours de route.

Le versant Sud était "représenté" par l'abbaye de Sant Pere de Rodés, atteinte par une route pittoresque et pentue au départ de Villajuiga. La route débouche en surplomb et à une centaine de mètres de l'abbaye qui se détache sur la mer.

L'histoire et la légende de la fondation de l'abbaye, celle d'un ermitage sur une grotte où furent cachées les reliques de saint Pierre lors de l'invasion de Rome, furent évoquées ainsi que les dégradations qu'elle eut à subir avec la dispersion d'éléments architectoniques et d'objets d'art dans divers musées (Figueres, Girona, Paris) ainsi que les difficultés de l'œuvre de restauration par une des archéologues ayant participé à celle-ci.

Lors des fouilles ont été trouvés les restes d'un édifice antique ainsi que ceux du monastère précédent (du VIe-Xe siècles) l'emplacement de la grotte se situant sous la crypte de l'église actuelle.

Une des particularités du monument, découverte récemment, est l'existence de deux cloîtres superposés, disposition des plus rares, un cloître primitif, uniquement maçonné, sans disposition de colonnes, n'ayant pas été détruit pour permettre la construction d'un cloître fin XIe siècle. Pour des raisons de manque de place (sommets d'un piton) le cloître de la fin du XIe siècle a été construit sur le précédent qui, enterré sous les déblais, n'a été découvert qu'il y a quelques années.

La visite se poursuivait par le clocher dont l'intérieur, restauré et entièrement dégagé, donne une impression à la fois de puissance et de légèreté.

Près de l'abbaye se trouvent les restes du village de Santa Creu particulièrement l'enceinte fortifiée avec la tour d'entrée ainsi que son église dédiée à Santa Helena. Il n'y a pas eu de fouilles archéologiques effectuées sur cet emplacement, cela pourrait être l'objet de futures recherches.

Quittant l'abbaye et Santa Creu, pour aller sur le lieu du repas, il fut possible de changer de période archéologique en inspectant un demi-dolmen (dolmen adossé à une paroi rocheuse).

Le lieu du repas en plein air, avec une très belle vue sur la baie de Roses, était au Mas Ventos et il fut facilement possible de découvrir l'origine de ce nom...

La deuxième partie du programme, consacrée au versant Nord, consistait en la visite du prieuré d'El Vilar, près de Villelongue-dels-Monts, qui a été l'objet de récentes restaurations ; la visite guidée l'était de façon très évocatrice, parfois trop puisqu'on prétendit nous

faire croire que des trous dans la porte de l'église servaient à jeter de l'huile bouillante sur d'éventuels attaquants ou que ce qui paraissait avoir été un vivier alimenté par le torrent voisin était constitué des restes d'un nymphéum du Bas-Empire...

Après la visite du petit musée consacré aux objets trouvés en cours de restauration, y compris une rare monnaie des comtes de Roussillon (obole de Girard Ier), le retour s'effectua en ordre dispersé.

Compte-rendu de Jacques ROIG

*
* *

Sortie des 22 et 23 juin 2002 en Ariège

Le voyage annuel de l'A.A.P.-O. était pour 2002 consacré à la période préhistorique et se déroulait en Ariège en bus grande capacité.

Pour permettre un recul graduel dans le temps et en cours de route, était organisée une visite de la bastide de Mirepoix «où la poutre grimace et brave les autans», sous la direction de José Toral, féru d'histoire et d'archéologie de la ville et qui l'a habitée de nombreuses années.

José Torral expliqua les divers changements de position de la ville jusqu'au site actuel choisi suite à la destruction causée par la rupture du barrage de Puivert le 12 juin 1279. Sur la place centrale avec ses grands couverts, à hauteurs variables suivant la richesse des propriétaires, plus ou moins hauts placés, José Torral explicita le plan de la bastide et détailla la décoration de la Maison des Consuls dont les extrémités des poutres de couvert portent des représentations de visages humains, dont la «Joconde de Mirepoix» d'où la citation portée plus haut. Auparavant avait été visitée la cathédrale avec sa très large nef gothique (la deuxième d'Europe après celle de Girona), son labyrinthe peu visible et son clocher du XVe siècle qui n'est autre que celui qui aurait dû être construit à l'abbaye de Lagrasse dans l'Aude, dont l'abbé était aussi évêque de Mirepoix.

Un peu plus loin, sous la même direction et dans la même tranche historique, était visitée l'église rupestre de Vals constituée de deux niveaux. Celui d'entrée consiste en une faille aménagée en escalier menant à une crypte carolingienne taillée dans le roc et donnant sur une vaste abside commune à la nef du niveau supérieur. Celle-ci est pourvue d'une tribune, au niveau du sol extérieur qui forme le sommet du monticule et la base du clocher, sommet sur lequel ont été retrouvés les restes d'un temple gallo-romain.

La Préhistoire était abordée par la visite de la grotte monumentale du Mas d'Azil, géologiquement constituée par le tunnel naturel formé par la rivière l'Arize traversant un chaînon calcaire, le tunnel étant traversé par la route et comportant de nombreux diverticules.

Les participants divisés en deux groupes visitant la grotte puis s'initiant au tir au propulseur préhistorique et visitant le musée des fouilles, purent voir dans la cavité les gravures pariétales découvertes par l'abbé Breuil, au thème cheval-bison-cervidé de la période dénommée Azilien de transition entre le Magdalénien et le Néolithique. La visite du musée, peu étendu mais renfermant des pièces uniques, permis de voir les propulseurs trouvés sur le site ainsi que des galets gravés et peints, exemples uniques.

Le séjour était initialement organisé à Pamiers, mais, suite à la désinvolture d'un hôtelier, dut être transféré à Toulouse, ce qu'apprécièrent les participants, qui purent effectuer une promenade nocturne en ville, certains reprenant la tradition d'un repas dans un restaurant libanais initiée lors du voyage Toulouse-Saint Bertrand de Comminges de l'année 1998.

Le lendemain, la matinée était consacrée à la visite soit de la Grotte de Niaux, soit à celle de Bedeilhac. La visite de la Grotte de Niaux, très complète et guidée par une préhistorienne ayant de bonnes connaissances permit une présentation approfondie des panneaux du célèbre Salon Noir. La visite de Bedeilhac commençant par son majestueux porche eut pour préambule un exposé d'archéologie aéronautique, non pas que les hommes préhistoriques magdaléniens y aient exercé une activité de construction d'avions, dont il n'a été trouvé aucune trace, ni suivant une légende tenace qu'une piste d'aviation y ait été aménagée (quoique pour les besoins d'une émission de télévision, un avion STOL ait pu s'y poser et en décoller), mais du fait qu'en 1943-44 un atelier de réparation d'avions Junkers 88 de la Luftwaffe y avait été installé, installations dont sont encore visibles les sols en béton. L'aéronautique actuelle était également représentée sous le même porche par l'installation d'un ballon stratosphérique pour des études de vieillissement à l'abri des radiations ionisantes.

Avec les explications passionnées et passionnantes de l'exploitant des emplacements parfois d'accès délicat, non prévus au programme habituel, purent être visités, parmi lesquels des moulages en argile tel un bison aux cupules, et des peintures pariétales représentant des points rouges, des bâtonnets et des bovidés.

Contrairement à la règle de ce type de voyage, aucune visite de chantier archéologique ne put être effectuée, la raison étant qu'aucune fouille archéologique, à notre grande surprise, n'était en cours dans la région. Après un repas pris soit en pique-nique compte tenu du très beau temps, au parc de la préhistoire de Tarascon, ou au restaurant de celui-ci, les divers ateliers du parc furent visités. Plus particulièrement le Grand Atelier permettant d'étudier les reproductions du Salon Noir de Niaux dans de meilleures conditions, particulièrement d'éclairage et où chaque pièce exposée faisait l'objet d'explications enregistrées. Ne furent pas oubliés l'atelier d'archéologie et l'atelier d'art pariétal jusqu'à ce que la fin de l'après-midi compose le retour.

Compte-rendu de Jacques ROIG

«Mirepoix, où la poutre grimace et brave les autans»

Aux premiers jours de la croisade, Mirepoix tomba aux mains des croisés. Simon de Montfort offrit à son fidèle lieutenant Guy de Lévis, obscur cadet de l'Île de France, la cité de Mirepoix et sa zone de juridiction tenue jusqu'alors par plus de trente-six chevaliers pour la plupart impliqués dans le catharisme. Le plus célèbre était Roger Pierre de Mirepoix. Ils furent déposés et devinrent par cela des *fyddits*.

Guy de Lévis I prit possession du fief et fut le premier d'une longue et brillante lignée non éteinte à ce jour. Sous les Lévis, la cité prospéra et maintint son influence dans la région.

L'Hers (Hers vif, ne pas confondre avec l'Hers mort qui coule dans l'Aude) est une rivière fantasque, qui de loin en loin s'enfle, sort de son lit, détruit et renverse tout, se ménage dans la foulée un autre passage. Pour cette raison, Mirepoix a déménagé plusieurs fois. Au temps des Romains et jusqu'aux Wisigoths elle se trouvait près de son actuel emplacement. Au Moyen Âge, la cité se situait sur la rive opposée, entre la colline du château et l'Hers, trop près. Le 16 juin 1279, suite à la rupture du barrage de Puivert, une inondation de grande amplitude détruisit, semble-t-il, une bonne partie de la ville, causant de nombreux morts.

Après cette catastrophe naturelle, un nouvel emplacement – hors inondations – fut défini par le seigneur et les «*caps de casa*» du moment dans la forêt de Pleinefage. Le bois de défrichement solide et très abondant devint l'élément essentiel utilisé pour la construction des nouveaux bâtiments, exceptés les soubassements et quelques riches demeures bâties en pierre de taille. Le tracé adopté pour cette nouvelle bastide obéissait aux canons urbanistiques occitans du XIV^e siècle dans la lignée de Vitruve.

Autour d'une place centrale entourant l'église les maisons se serrent les unes contre les autres, les rues se croisent à angle droit formant des "moulons" rectangulaires. Une muraille percée de trois portes clôt l'ensemble ainsi qu'un fossé rempli d'eau alimenté par le Riquet, ruisseau affluent de l'Hers. Il constitue aujourd'hui le boulevard périphérique de la vieille cité. Cet ensemble architectural n'a pas beaucoup varié depuis le XIII^e siècle excepté la destruction par incendie de plusieurs pâtés de maisons dans la périphérie de l'église.

Voici pèle-mêle quelques curiosités à observer pendant la visite :

La maison des consuls au milieu du «Grand couvert»

Une multitude de sculptures d'excellente facture égayent les extrémités des poutres et des chevrons noircis par les ans. Les sujets sont généralement de type burlesque très en vogue aux XIII^e et XIV^e siècles. La symbolique de ces œuvres reste à déchiffrer. Elles sont en tous points remarquables tant par la qualité du travail artistique que par la fantaisie des sujets. A noter "la Joconde de Mirepoix" tête de femme revêtue d'un épais foulard dont le visage tourné vers la gauche évoque un

sourire tendre et moqueur à la fois. Exceptionnel.

Les couverts

Cette rue couverte faisait le tour de la grande place centrale autrefois. Les vicissitudes du temps conjuguées avec celle du feu en ont dévoré une bonne partie. À remarquer : la longueur des piliers de soutènement en bois qui ne sont pas uniformes. La hauteur des plafonds s'en trouve modifiée. Cela est dû à la vanité de certains habitants plus riches que d'autres, plus haut placés dans la société...

La cathédrale

Elle est dédiée à Saint Maurice, jour de la prise de la cité par les croisés de Simon de Montfort. Une exposition de maquettes reproduisant avec une grande précision les phases de la construction de ce monument est à visiter à l'intérieur de la cathédrale. Le clocher date du XVe siècle.

La prison

Des barreaux aux fenêtres et sur le montant droit de la porte d'entrée on remarque un écusson sur lequel on peut lire *VERITAS ODIUM PARIT – 1607*. C'est tout ce que l'on peut visiter de ce bâtiment mais l'exergue donne à penser.

Les judas

Levez la tête et observez les plafonds. Devant certaines portes d'entrée, un trou permettait aux occupants d'observer ou d'identifier les personnes désirant pénétrer dans les maisons. Il était généralement obstrué par un carreau de grès ou par une planchette.

Personnages remarquables de Mirepoix avant la croisade

Pierre Roger I, dit Le Vieux, seigneur de Mirepoix, vassal du comte de Foix. Fut troubadour dans sa jeunesse. En 1206 il accueillit à Mirepoix un important concile cathare qui rassembla plus de six cents dignitaires de cette foi. Ils statuèrent sur la conduite à tenir face à la menace de croisade fomentée par le pape. La décision fut prise de bâtir sur le pog de Montségur un château-temple, visible de très loin, dressé tel un phare de leur foi élevé près du ciel. Il fut blessé et mourut "consolé" par un parfait cathare pendant le siège de Fangeaux.

Pierre Roger II, fils cadet du précédent, il fut un grand soldat. Son nom évoquera pour toujours l'énergique défenseur de Montségur. Comme beaucoup d'autres seigneurs de la région compromis dans le catharisme (les faydits) il fut chassé de son fief par les croisés. Il se réfugia à Montségur chez son beau-père et devint le bras armé de l'église cathare. Depuis son nid d'aigle, il mena la vie dure aux croisés. Il participa à plusieurs batailles et à de nombreux coups de main. Sa tête fut mise à prix par l'Inquisition après le massacre des onze inquisiteurs d'Avignonnet près de Castelnaudary. En raison de cette sanglante expédition, l'Eglise et le roi levèrent une armée de dix mille hommes pour assiéger Montségur, «la tête du dragon». Pierre Roger soutint brillamment le siège pendant neuf mois éprouvants, jalonnés de nombreuses péripéties. Mais à la demande expresse des dignitaires cathares, il livra la forteresse au sénéchal de

Carcassonne. Il partit un beau matin vers le château d'Aguilar, aux portes de Perpignan (d'après A. de Pous) avec les honneurs des armes... et le fameux trésor des parfaits (*infinita pecuniam*), pendant que s'élevait vers le ciel la fumée du bûcher de Montségur.

Compte-rendu de José TORAL

*

* *

Le Mas d'Azil (Ariège)

Grotte monumentale traversée par l'Arize où, dès la seconde moitié du XIXe siècle, des ramassages furent effectués par des préhistoriens locaux. À partir de 1887, des niveaux successifs d'habitats magdaléniens livrèrent des milliers d'outils en silex et des centaines d'objets d'art. Au début du vingtième siècle, les fouilles de la rive gauche mirent au jour des couches de l'azilien, permettant ainsi de faire la transition entre le magdalénien et le néolithique. Les restes incomplets de deux squelettes ocrés furent découverts dans des fosses. Peu après, H. Breuil découvrit les premières figures pariétales. La décoration peinte et gravée correspond au thème cheval/bison+cervidé. Notons la présence de trois poissons plats, dont la présence est assez inattendue à 250 km de la mer ; deux masques humains, un oiseau et un félin. Les œuvres d'art mobilier sont particulières au site. Tout d'abord des galets gravés et peints (exemples uniques) ensuite un abondant matériel de chasse : harpons plats et fourchus, pointes de sagaies, propulseurs et bâtons percés. Les fouilles successives ont révélé les différentes espèces chassées et consommées par les hommes préhistoriques : chevaux, rennes, bovinés, bouquetins, chamois et sangliers principalement. Le Mas d'Azil est exceptionnel par plusieurs aspects. Il est extrêmement rare qu'un site livre à la fois une impressionnante collection d'outils, d'objets d'art, de restes faunistiques et un panel significatif de représentations pariétales ; le tout dans une grotte à la configuration unique. En effet, la richesse artistique est rarement associée à la richesse stratigraphique.

Niaux

Ses célèbres peintures furent découvertes en 1906. Longue de plus de 2 km, elle fait partie d'un vaste réseau d'une quinzaine de kilomètres de développement. La majorité des parois est recouverte de peintures et gravures organisées en panneaux. Les animaux représentés forment un bestiaire classique : bison, cheval, bouquetin, cervidé, poisson, rhinocéros ; associé à un ensemble de traits et points variés. Certaines représentations sont le témoignage de techniques particulières : des animaux sont modelés, gravés dans l'argile, comme le célèbre bison aux cupules. Niaux recèle également des traces de pas dans l'argile. Ces œuvres artistiques majeures font

de ce site un de nos sanctuaires les plus cohérents et les plus magistraux, elles le situent en plein cœur du magdalénien de style IV.

Bedeilhac

Il s'agit d'une grotte-couloir d'environ 750 m de long, connue depuis très longtemps. La décoration, gravée et peinte, commence à 50 m de l'entrée dans une galerie latérale avec bisons, chevaux et signes. Plus loin, à l'opposé, un diverticule, avec des bisons et des bâtonnets est relié à un second comportant 4 bisons et une vulve modelés en argile, très dégradé, accompagnés d'un

cheval et d'un bouquetin. Plus loin, des points rouges, des bâtonnets et un bovidé ornent la galerie principale où, vers le fond, sont situés deux mains positives, bisons, chevaux, bouquetins et cervidés et des signes. Les fouilles effectuées et le style artistiques situent ce site dans le magdalénien IV.

Ces petites présentations des sites sont largement inspirées du Dictionnaire de la Préhistoire d'André Leroi-Gourhan.

Compte-rendu de Marina HUE

Fenêtre sur le Sud

Andrée Basso a sélectionné et traduit des articles de presse catalane sur les découvertes archéologiques faites dans le Principat de Catalunya.

La Bible du Vatican et celle de la Bibliothèque de Paris sont issues de Ripoll

Une étude technique des deux Bibles qui se trouvent l'une à la Bibliothèque Nationale de Paris, l'autre à celle du Vatican, a démontré que ces livres sacrés proviennent du scriptorium du monastère de Ripoll. L'enquête a été faite par l'ancien curé de la paroisse, Ramon Tumen, et a été continuée par l'actuel, Mossen Carles Riera. Le docteur Mundo a été chargé de l'étude et cela fait 50 ans qu'il y travaille.

Cette étude, soutenue par la Municipalité de Ripoll et l'évêché de Vic, a obtenu une convention avec la Bibliothèque du Vatican pour reproduire les planches format normal (56 x 37 cm) de la Bible dans laquelle il y a des illustrations. Ce volume sera publié en Octobre en même temps qu'une étude du docteur Mundo qui authentifie que cette œuvre provient du scriptorium du monastère de Ripoll à l'époque de l'abbé Oliva.

Le docteur Mundo a expliqué qu'il a mené à bon terme cette étude en analysant tous les aspects des planches, dessins, copistes, ou éventuels auteurs. Il a expliqué qu'il a aussi comparé les originaux à d'autres manuscrits connus.

Une longue histoire : des moines français, vers 1172, ont emporté une de ces Bibles vers Marseille et au XVI^e siècle un évêque d'Avignon s'en est emparé. C'est le Pape Urbain VIII qui l'a emportée au Vatican. L'autre Bible est sortie du scriptorium de Ripoll pour aller au monastère de Sant Pere de Rodes à la fin du XVI^e siècle. Un siècle après, lors de la «guerre du français» (guerre de l'époque révolutionnaire et napoléonienne), des maréchaux ont emporté cet original à Paris où plus tard il trouvera sa place définitive à la Bibliothèque Nationale.

Des sources de l'évêché de Vic ont expliqué que si la reproduction des planches de la Bible du Vatican et l'étude " sont bien accueillies ", on fera également une copie de celle de Paris.

Diari de Girona, 19 Août 2002

*
* *

Agullana montre la plus grande nécropole de l'Âge du Bronze et du Fer

Le gisement funéraire le plus important de l'époque, transition entre l'Âge du Bronze et du Fer, conjointement à la salle d'exposition construite expressément pour accueillir les découvertes et qu'on inaugure demain, peut transformer Agullana, selon certains experts, en un lieu d'attraction scientifique et culturel de premier ordre à l'échelle européenne. On a découvert, en deux étapes différentes, un millier d'urnes funéraires à la nécropole de Can Bech de Baix. Aussi bien Marie-Thérèse Genis, responsable des fouilles, que Pere de Palol, alma mater du projet depuis le début (il y a déjà travaillé au début des années 40), reconnu expert mondial en la matière, maître de Chaire de l'Université de Barcelone, docteur honoris causa de l'Université pontificale du Vatican, considèrent que le gisement d'Agullana " est le plus grand de cette époque, en extension et densité, découvert en Europe ".

Pere de Palol, dont le père en 1922 a fait les premières découvertes dans le secteur, a expliqué qu'on a trouvé des urnes du Xe au VII^e siècle avant J.- C. Cet expert notoire a indiqué que ces enterrements " montrent parfaitement le passage du bronze au fer tant par les urnes que par le matériel trouvé à l'intérieur ". Malgré l'importance des sépultures, l'on n'a pas découvert, tout au moins pour le moment, le village aux alentours.

Palol n'écarter pas l'idée qu'on en trouve un à l'avenir, mais il n'exclut pas l'hypothèse que différents villages, plus ou moins éloignés, n'aient regroupé leurs morts à cet endroit, qui est un lieu de passage.

Dans les urnes de 30 à 60 cm de hauteur, on a trouvé des cendres et des objets du défunt, dont certains très bien conservés. D'après Pere de Palol, la nécropole d'Agullana reflète parfaitement les changements idéologiques et religieux qui se sont produits à l'époque, et il est sûr qu'Agullana deviendra un des plus grands centres d'intérêt culturel d'Europe.

Alfons Quera, maire d'Agullana, est doublement orgueilleux : d'avoir signé un accord avec le Musée Archéologique de Catalogne qui permet que les découvertes restent au village, et l'inauguration, demain, de la salle permanente d'exposition entièrement dédiée à la nécropole. Cette salle est sise à l'ancien Casal d'Avis. Pour l'instant y sont exposées 70 urnes et des objets accompagnés d'explications très complètes découverts lors de la première campagne de fouilles. Mais d'ici un an, il est prévu d'exposer les découvertes de la seconde phase.

Ce Musée, inauguré par Jordi Cabezas, président du Consell Comarcal, Aurora Martin, Directrice du Musée d'Archéologie de Girona, outre Alfons Quera et Pere de Palol, sera ouvert tous les matins en période estivale, et

le reste de l'année en fin de semaine.

Diari de Girona, 22 Août 2002.

*
* *

Découverte à la Draga d'un arc entier de cabane néolithique

Les archéologues pourront reconstruire les maisons d'il y a 7000 ans.

Les fouilles qui sont menées au gisement néolithique de la Draga de Banyoles ont mis au jour un arc en bois presque intact d'une des cabanes de ce village.

Au cours de l'actuelle campagne de fouilles à laquelle ont participé des étudiants en archéologie et sept plongeurs qui ont sondé le lac de Banyoles, on a également découvert des vestiges de poutres qui permettront de reconstruire la forme originale des cabanes, d'après ce que dit le directeur des travaux, Joseph Tarrus.

Les poutres découvertes, qui mesurent 15 à 20 mètres de longueur, permettront aux experts de dessiner complètement les cabanes néolithiques grâce à l'étude des arcs qui soutiennent la structure.

Après l'été, les participants aux fouilles commenceront à travailler à la reconstruction d'une cabane du village néolithique qui a été détruite en juin dernier, au cours d'un incendie allumé par des vandales.

Le gisement néolithique de la Draga est le plus important de ce genre dans la Péninsule ibérique, et le second du sud de l'Europe. Les fouilles qui y sont menées sont le fruit d'une convention de collaboration signée en 2001 par la municipalité de Banyoles et le musée d'Archéologie de Catalogne. Ce dernier, par le biais du centre d'archéologie sous marine, s'est engagé à apporter les moyens techniques pour continuer les travaux.

Diari de Girona, 23 Août 2002.

*
* *

Découverte à Capellades d'un arbre fossile de 48000 ans

L'équipe d'archéologues qui travaille depuis 20 ans sur les gisements néandertaliens de Capellades et qui est dirigée par Eudald Carbonell, a découvert un arbre fossile datant de 48000 ans. En outre, elle a pu découvrir que les hommes de Néandertal étaient intellectuellement aussi complexes que les *Homo sapiens*, contrairement à ce que certains soutenaient. Sur le gisement de l'Abric Romani (Anoia) datant de 58000 ans, on fouille actuellement le foyer n°200 des hommes de Néandertal de la région. L'Abric Romani est le gisement archéologique du monde où l'on a trouvé le plus de foyers construits par l'homme de Néandertal. Il rassemble 30000 ans

d'histoire de la vie de cet hominidé, lequel avait une intelligence à la hauteur de celle des *Homo sapiens* comme le prouve sa maîtrise de la technologie du feu.

Carbonell a signalé qu'en juin 2003, ce village de la Catalogne centrale disposera d'un parc d'un kilomètre de parcours, qui apportera une vision scientifique et didactique aux visiteurs. Le parc préhistorique de Capellades situé au Barrancal del Capello, apportera quelque chose au tourisme culturel et un équipement scientifique qui garantira la continuité des fouilles des nombreux gisements.

Parmi les nouveautés présentées, hier, par Carbonell au cours d'une journée d'inventaire des découvertes les plus importantes de ces deux dernières décennies, ressort celle d'un arbre fossile de 48000 ans qui " sûrement était utilisé comme banc ou élément de mobilier ". Cet arbre fossile fait partie d'un ensemble de planches fabriquées par l'homme de Néandertal, entre 40000 et 55000 ans. Elles sont uniques au monde.

Toutefois, les découvertes les plus importantes réalisées jusqu'à présent à Capellades concernent " une grande variété d'instruments en bois ". En outre, au cours de ces 20 ans de fouilles, on a trouvé des dizaines de milliers d'outils en silex et des dizaines de milliers de restes d'animaux. Ce qui corroborerait des travaux systématiques d'écorchage, y compris d'éléphants, comme l'a signalé Carbonell.

De plus, sur ces fouilles, on utilise une nouvelle technologie d'IBM, qui permet de travailler sans fil.

Diari de Girona, 28 Août 2002.

*
* *

Le gisement de Sant Julia cache un des villages ibères les plus importants

La nouvelle phase de fouilles menée à bon port cet été aux Sants Metges, à Sant Julia de Ramis, permet déjà d'affirmer aux archéologues qu'ils se trouvent devant le village ibère le plus important de la province de Girona après celui d'Ullastret. Les archéologues de l'Université de Gironne qui y travaillent comme les représentants de la Municipalité, présents hier à la conférence de presse au cours de laquelle ont été présentés les résultats, ont été d'accord pour signaler que les découvertes de Sant Julia de Ramis ne seront pas uniquement réservées à la communauté scientifique, mais qu'elles pourront être visitées.

La campagne de cet été a permis de localiser les deux angles de la muraille, et de délimiter enfin le village. Cette délimitation facilite les fouilles car elle permet de savoir exactement où chercher, sans avoir besoin de faire des sondages. Une grande partie de cette muraille est bien conservée.

Diari de Girona, 30 Août 2002.

Girona carolingienne. La ville, il y a 1000 ans.

Au mois de septembre s'est tenue, au Musée d'Histoire de Girona, une exposition intitulée " Girona carolingienne. La ville il y a 1000 ans ". En annonçant cette dernière, le " Diari de Girona " du 18 Août 2002 consacre un long article à Charlemagne et à l'Empire carolingien.

L'exposition a présenté les dernières découvertes des historiens et des archéologues de la UdG et insisté plus spécialement sur l'ensemble de la muraille carolingienne considérée comme étant " une des plus spectaculaires de toute l'Europe ". Les experts de l'UdG ont découvert récemment que presque toute la muraille que conserve la ville à la Força Vella est une œuvre carolingienne de la fin du VIIIe siècle et du début du IXe siècle pour mettre un frein aux incursions musulmanes.

Ce n'est pas uniquement la muraille qui atteste de l'influence carolingienne à Girona mais la ville elle-même a évolué bien qu'elle ne s'écarte pas trop du quadrillage romain. L'archéologie et quelques documents écrits ont permis de faire la lumière sur des réformes ponctuelles de l'urbanisme de la ville qui se trouvait dans un processus d'expansion. La croissance à l'époque se fait vers le nord, à l'endroit où se trouve actuellement le cloître de la cathédrale. Les dernières fouilles effectuées au sous-sol de cette dernière ont permis de découvrir les vestiges d'un ancien quartier de la ville carolingienne connu sous le nom de *Palestrina*.

L'article se termine par un paragraphe sur la cathédrale. La communauté chrétienne de Girona avait une église hors les murs sur la tombe du martyr Feliu. L'arrivée de l'Empire carolingien a signifié plusieurs changements pour l'Eglise à Girona parmi lesquels

l'adoption de la règle canonique du concile d'Aquisgra (Aix-la-Chapelle), la consolidation des privilèges anciens et l'obtention de nouveaux. Ainsi après l'extinction de l'Empire, elle continuerait à exercer une influence puissante sur les comtés du diocèse. Outre ces changements, la cathédrale s'est installée *intra muros* mettant à profit les vestiges de l'ancien temple romain de Gerunda. Les dernières études faites confirment cette hypothèse et l'on a découvert une cinquantaine d'éléments d'architecture qui faisaient partie de ce dernier. Ils ont été incorporés à la Cathédrale romane.

L'exposition a montré pour la première fois une reconstitution (échelle 1/50) d'une partie de l'ancien temple romain qui avait une hauteur de 12 m et a été retouché pour être transformé en cathédrale chrétienne.

Avec la disparition de l'Empire carolingien, le pouvoir a été réparti entre les seigneurs féodaux. En outre, l'Eglise avait obtenu beaucoup de prérogatives et à cette époque elle est devenue un pouvoir de premier ordre. C'est pourquoi au début du XIe siècle, on a impulsé la construction d'une nouvelle cathédrale. Ainsi allait disparaître tout à fait le souvenir de l'ancien siège épiscopal *extra muros* ainsi que du temple romain qui avait dominé la cité depuis sa fondation mille ans auparavant. L'exposition au Musée d'Histoire en a rappelé le souvenir avec vues aériennes de la ville, reconstitutions de différents coins, matériaux archéologiques des dernières fouilles, matériaux d'architecture, audiovisuels, ...

Diari de Girona, 18 Août 2002.

Andrée BASSO

Nous ne sommes pas des homo-sapiens... ou du bon usage de la taxonomie

Il est courant de lire dans les journaux, les livres, et même malheureusement les revues scientifiques (sans parler des copies d'étudiants...) des expressions comme " Les *Sapiens* sont arrivés en Europe par le Proche-Orient " ou " Les représentants les plus anciens du genre *homo* ont été trouvés en Afrique "... Si dans le fond ces propositions sont acceptables, elles ne le sont pas dans la forme : l'orthographe n'est pas correcte ! Il n'est pourtant pas difficile de mémoriser quelques règles simples de dénomination, valables non seulement pour les Primates évolués que nous sommes mais pour toute la biosphère. Nous allons les rappeler ici.

Tous les êtres vivants ou ayant vécu (fossiles), qu'ils soient végétaux, animaux ou humains sont, depuis les travaux de Linné (XVIIIe s.) désignés par un nom de **genre** et un nom d'**espèce**. C'est la nomenclature **binominale** ou **linnéenne**, à valeur universelle. Un genre peut comporter plusieurs espèces et une espèce plusieurs sous-espèces (ou races). La science des lois de la classification constitue la **systématique**, encore appelée **taxinomie** ou **taxonomie** (de **taxon** : terme désignant une unité quelconque de la classification : famille, genre, espèce etc.)

Les règles d'écriture sont les suivantes :

- Le nom de genre précède le nom d'espèce.
- Les noms de genre et d'espèce (et éventuellement de sous-espèce) s'écrivent en latin et l'on doit donc, sur un texte manuscrit, les souligner, ce qui indique au typographe de les transcrire en *italiques* dans le texte imprimé.
- On doit normalement faire suivre l'expression latine du nom du descripteur (abrégé en L. quand il s'agit de Linné) et de la date de création. Si le nom de l'auteur est entre parenthèses, cela indique que l'auteur a attribué l'espèce à un autre genre.
- La prise en compte d'une sous-espèce (souvent d'origine géographique par le phénomène de *spéciation allopatrique*) conduit à la nomenclature **trinominale**.

Quatre remarques orthographiques :

- Le nom de genre prend toujours une majuscule, le nom d'espèce (ou sous-espèce) jamais.
- On ne met pas de trait d'union entre le genre et l'espèce

(ou l'espèce et la sous-espèce).

- Le latin ne connaît pas les accents.
- Les noms de genre et d'espèce sont invariables (des *Homo* et non *Homines*, encore moins *Homos*...)

Donnons quelques exemples :

Quercus ilex

chêne vert (appelé yeuse dans le Midi)

Pecten jacobæus

coquille Saint-Jacques

Pongo pygmaeus

orang-outang

Equus caballus mosbachensis

cheval de Mosbach (présent à Tautavel)

Australopithecus afarensis

Australopithèque primitif («Lucy»)

Homo sapiens neanderthalensis

Homme de Neandertal

Homo sapiens sapiens

Homme moderne (de Cro-Magnon, actuel... il n'y a pas de différences taxinomiques).

Que faire en cas de doublet ?

La Commission Internationale de Nomenclature veille à ce que les appellations soient conformes aux règles et correspondent à la description précise et publiée d'un individu de référence, appelé **holotype** ; le spécimen doit être précieusement conservé pour toute vérification. En cas de baptême du même type par plusieurs auteurs sous des noms différents, elle applique la *règle de priorité* : on conservera le nom donné par le premier descripteur, les autres " tombent en synonymie " et leurs holotypes deviennent des **paratypes**.

Donnons un exemple local. Joseph Farines, le véritable inventeur de la Cauna de l'Arago comme on le sait maintenant, avait décrit (1835) une nouvelle espèce d'escargot du genre *Helix* : *H. xatartii*, dédié à son ami M. Xatart, pharmacien à Prats-de-Mollo. Louis Companyo montrera qu'il ne s'agissait que d'un sujet juvénile de l'*H. arbustorum*. Il n'est pas toujours facile d'enrichir la nomenclature...

Cyr DESCAMPS

Notes de lecture

La necropolis hallstattica de Agullana. Pedro de Palol.
Bibliotheca praehistorica Hispana, vol. 1. Madrid,
1958. 285 pages.

Le livre est divisé en trois parties.

Première partie : souvenirs de fouille

1. Introduction. Découverte et premières fouilles
Premières informations bibliographiques
Situation géographique de la nécropole
2. Méthodologie. Technique de fouilles. Plan général de la nécropole
3. Inventaire
Sépultures 1 à 226
Céramiques restaurées non identifiées
Matériaux antérieurs aux fouilles officielles

Deuxième partie : typologies

1. Typologie de la céramique
2. Mobilier en métal

Troisième partie : chronologie

1. Phases d'évolution d'Agullana
2. Relation de la nécropole d'Agullana avec les champs d'urnes français et espagnols
3. Chronologie d'Agullana et des champs d'urnes catalans

L'ouvrage se termine par une série de formes suivie d'une série de planches.

Andrée Basso

*
* *

Internet

Faire le point sur les pages perso et les sites internet concernant le patrimoine, l'histoire et l'archéologie dans notre département était nécessaire. Chaque site est accompagné d'un petit commentaire. À vos claviers et bon surf sur le net.

Les moteurs de recherches qui ont été utilisés sont :

<http://www.kartoo.com>

<http://www.roussillon.online.fr/annuaire>

<http://www.cg66.fr/>

Il s'agit, comme son nom l'indique, du site du Conseil Général. Si le patrimoine est présent, l'histoire

et surtout l'archéologie sont quasi absentes. Il demeure quand même utile pour les personnes n'habitant pas le département des Pyrénées-Orientales. Seul point faible, il arrive parfois que l'accès au site prenne du temps car il est saturé. Dans ce cas, soit vous êtes patient et vous attendez la fin du chargement, soit vous réessayez ultérieurement en le mettant dans vos favoris.

<http://www.chez.com/ceramique>

L'adresse de la page web (ou plutôt du site) des Journées de la Céramique à Bélesta. La page d'accueil est superbe. Vous y trouverez des informations sur les cuissons de céramiques et les divers ateliers participant aux Journées. Vous trouverez aussi des informations sur les repas néolithiques et un lien vers le Pôle d'Economie du Patrimoine et plus particulièrement vers le château-musée de Bélesta.

<http://www.culture.fr/culture/arcnat/tautavel/francais/>

C'est dans le village de Tautavel, situé au sud de la France, qu'a été découvert l'un des plus anciens hommes actuellement connu en Europe : l'Homme de Tautavel. Bien conçu, l'accès au site est rapide si on tape l'adresse entière. La démarche, adaptée au grand public, est à la fois ludique et scientifique puisque l'on découvre l'Homme de Tautavel, son environnement, la grotte, le musée et le laboratoire de préhistoire de l'Université de Perpignan.

<http://www.jtosti.com/>

Avis aux collectionneurs de cartes postales. Voilà un site remarquable sur le département que l'on doit à Jean Tosti. On y trouve des cartes postales anciennes, des photos actuelles et un bref historique avec la possibilité d'une recherche thématique (métiers, communes...). À cela, il faut ajouter la visite du musée de l'agriculture.

<http://www.multimania.com/avcanet/>

C'est l'adresse du site des Amis du Vieux Canet, une association Loi 1901, créée le 7 juin 1964 et dont l'objectif majeur est d'assurer la sauvegarde et la mise en valeur du patrimoine historique de Canet-en-Roussillon. On peut aussi, par le biais de ce site, faire des recherches sur des articles parus dans les Etudes Roussillonnaises. Et si vous constatez que l'adresse est renvoyée sur Lycos, pas de panique.

<http://www.ot-ceret.fr/culture/archeo.htm>

Sur le site de l'Office de Tourisme de Cérét, on peut trouver une page de présentation sur le Musée de l'Archéologie. Outre les renseignements utiles (adresse, numéro de téléphones et horaires d'ouverture) on y trouve aussi un petit résumé, clair et bien illustré, de ce que l'on peut voir dans les différentes salles du musée. À

consulter si l'on veut préparer une petite sortie en Vallespir en passant par Céret car le site de l'Office de Tourisme est assez riche.

<http://perso.wanadoo.fr/ass.catalane.patrimoine/intro.htm>

Le petit site de l'Association Catalane du Patrimoine porte sur la visite du site de Tatzo d'Avall (commune d'Argelès-sur-Mer). Le site est bien pensé puisque vous disposez de trois guides : le moine pour la visite des lieux et pour vous présenter la chapelle de Tatzo, le seigneur pour vous guider dans l'histoire du site et enfin l'archéologue pour vous expliquer comment, aujourd'hui, on peut retrouver les traces du passé.

<http://perso.wanadoo.fr/tpcf>

Il s'agit de la page web du Train du Pays Cathare et du Fenouillèdes. Les horaires, le matériel roulant utilisé ainsi que les caractéristiques de l'ancienne ligne Rivesaltes-Quillan. Le site présente aussi l'histoire de la ligne et son environnement industriel (mines de fer, carrières de feldspath) et patrimonial. Une étude de l'association TPCF est en cours pour concilier ce mode de transport original (un autorail Picasso) avec la visite de monuments et des divers musées du Fenouillèdes (dont Bélesta et Tautavel).

*
* *

Bibliothèque

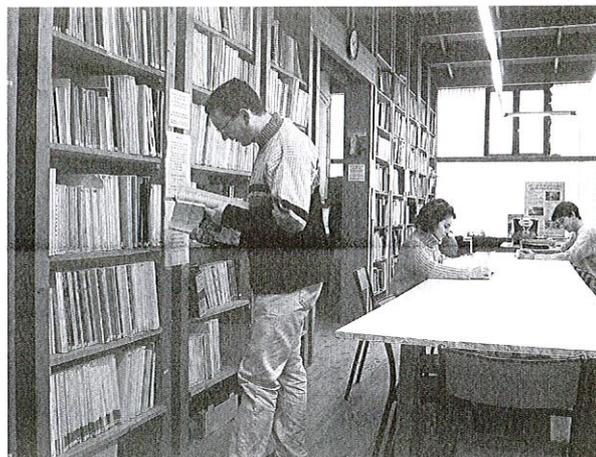
Une fois de plus, un inventaire des ouvrages et tirés-à-part échangés, donnés ou acquis est encore à l'honneur. A cet inventaire, digne de Prévert, les revues et encyclopédies ont été ajoutées.

Un présentoir à revues a été acquis par l'Association. Les nouveautés y sont présentées. Je rappelle que les livres ne peuvent être empruntés et qu'une photocopieuse est à la disposition des usagers (0,10e le A4, 0,20e le A3). Et enfin, les heures d'ouverture de la bibliothèque pour les distraits : du lundi au vendredi, de 9h à 12h et de 14h à 17h.

Un inventaire papier des ouvrages, revues et cartes (arrêté au 31 octobre 2002) a été établi par Virginie Teilhol et Guillaume Eppe. Cet inventaire est disponible à la bibliothèque archéologique mais aussi à la Bibliothèque Universitaire et au centre de documentation d'Histoire des Arts et d'archéologie (B.S.) de l'Université de Perpignan, aux Archives Municipales et Départementales, dans les principales médiathèques du département (Céret, Perpignan, Prades, Thuir), à la Maison archéologique de Céret, auprès du Conseil Général, et hors du département (bibliothèque archéologique de Narbonne, Ecole Antique de Nîmes, Université de Gérone, ...).

D'autre part, l'élaboration d'une bibliographie archéologique des Pyrénées-Orientales est en cours. Il

s'agit d'inventorier les publications parues depuis 1980 et concernant l'archéologie du département, toutes périodes confondues. Ce travail est mené par Virginie Teilhol, conjointement avec les personnes ayant participé à l'élaboration d'un inventaire bibliographique pour une période précise.



Les encyclopédies :

- ALEXANDRE, PLANCHE, DEFAUCONPRET : *Dictionnaire Français-Grec*. Librairie Hachette, Paris, 1867. 1014 p. (don P. Alessandri).
- *Dictionnaire Hachette Encyclopédique de poche*. Hachette, Paris, 2001. NP. (acquisition)
- QUICHERAT L. : *Dictionnaire Français-Latin*. Librairie Hachette, Paris, 1867. 1676 p. (don P. Alessandri).
- QUICHERAT L. : *Dictionnaire Latin-Français. Vocabulaire des noms propres*. Librairie Hachette, Paris, 1867. 1292 p. + 184 p. (don P. Alessandri).
- QUICHERAT L. : *Thesaurus poeticus linguae Latinae. In quo universa vocabula a poetis latinis usurpata*. Librairie L. Hachette, Paris, 1867. 1338 p. (don P. Alessandri).

Les revues :

- Alberri. *Quaderns d'investigacio del centre d'estudis contestans 1999* (12). (échange)
- *Archéologia* : 292 et 293 (1993) ; 302 à 304, 306 (1994) ; 312 et 313 (1995) ; 320 à 325, 327 et 328 (1996) ; 348 à 351 (1998) ; 352, 354 à 362 (1999). (don C. Salles)
- *Archéologie du Midi Médiéval*, (Centre d'Archéologie Médiévale du Languedoc) 2001 (19). (acquisition)
- *Archéologie Médiévale*. Publications du Centre de Recherches Archéologiques Médiévales, université de Caen, CNRS 30/31 (2000/2001). (acquisition)
- *Arkeoikuska*. *Investigacion arqueologica* 2001). (échange)
- *Bollettino del museo civico di storia naturale di Vaironna* 2001 (25). (échange)
- *Bulletin de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier* 2001 (32). (échange)
- *Bulletin de l'Association Française pour l'Archéologie*

du Verre 2000, 2001. (don D. Foy)

- Bulletin de la Société Archéologique Champenoise 94-2/3 (2001), 94-4 (2001), 96-1 (2002), archéologie urbaine n°4. (échange)
- Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault 1981 (4), 1986 (9), 1987 (10), 1989 (12), 1991 (14), 1993 (16), 1994 (17), 1995 (18), 1996 (19), 1997 (20), 1998 (21), 1999 (22), 2000 (23), 2001 (24). (échange)
- Bulletin de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude. CI-2001. (échange)
- Bulletin de liaison des Sociétés Savantes – CTHS n°6 (mars 2001). (échange)
- Bullettino Paletnologia Italiana 2000/2001 (91/92). (échange)
- Butlletí Arqueològic de la Real Societat Arqueològica Tarraconense, època V, núm. 21-22, anys 1999-2000. (échange)
- Cahiers de l'ASER 2001 (12). (échange)
- Cahiers de la Rome. Bulletin de l'Association pour le Patrimoine de la Vallée de la Rome10 (2001). (don ASPAVAROM)
- Cahiers de Saint-Michel de Cuxa (Les) XXXII (2001). (acquisition)
- Cahiers Scientifiques du Museum d'Histoire Naturelle de Lyon fasc. 1/2001, 2/2001). (échange)
- Complutum 12 (2001). (échange)
- Cuadernos de Arqueologia de la Universidad de Navarra 2001 (9). (échange)
- Cypsela 2001 (13). (échange)
- Documents d'Archéologie Méridionale 24 (2001). (acquisition)
- Domitia 2 (2002). (échange)
- El Salner. Butlletí del Grup Cultural Comtat d'Empuries 5 (1999). (don Amis d'Illibéris).
- G.A.R.A. Groupe Alésien de Recherche Archéologique. Activités et travaux 2001. (échange)
- Instrumentum n°14 (2001). (échange)
- Sicilia Archeologica 2000 (98). (échange)
- LAPMO. Préhistoire et anthropologie méditerranéennes 9 (2000). (échange)
- Mésogée. Bulletin du Museum d'Histoire Naturelle de Marseille 2001 (59). (échange)
- Nouvelles de l'Archéologie (Les) 2002 (88). (acquisition)
- Origini. Preistoria e protostoria delle civiltà antiche XXIII (2001). (échange)
- Padusa anno XXXVI (2000) ; notizario XI-3 (2000). (échange)
- Préhistoire Ariégeoise LVI-2001. (échange)
- Publicacions eventuals d'arqueologia de la Garrotxa 6 (1999). (échange)
- Pyrenae segunda epoca 22/3 (2000). (échange)
- Revue Archéologique de Narbonnaise 33 (2000), 34 (2001). (acquisition)
- Revue Archéologique du Centre de la France 2001 (40). (échange)

Les ouvrages :

- AMBERT P., CLAUZON G. : “ Morphogenèse éolienne en ambiance périglaciaire : les dépressions fermées du pourtour du Golfe du Lion (France méditerranéenne) ”, in *Z. Geomorph. N. F.*, Suppl.-Bd.84, Berlin-Stuttgart, Februr 1992. Tiré à part. P. 55 à 71.
- *Chroniques Hippolytines 1880-1960*. Loisirs et Temps Libre, Saint-Hippolyte, nd. 44 p.
- ANONYME : *Documents relatifs au déclassement de la ville de Narbonne*. Imprimerie F. Gallard, Narbonne, 1888. 181 p.
- ANONYME : *Nîmes : Les monuments antiques*. Musée Archéologique de Nîmes, Nîmes, 1999. NP.
- ANONYME : “ Narbonnaise, Civitas Narbo. Les anciens dieux des Pyrénées ”, in *Revue de Comminges*, 1, 4, 1885. Extrait. p. 221 à 222
- ASSIER ANDRIEU L., SALA R. (Dir.) : *La Ciutat i els Poders. La Cité et les Pouvoirs*. Actes du colloque du 8ème Centenaire de la Charte de Perpignan, 23/25 octobre 1997. ICRESS, Presses Universitaires de Perpignan, Université de Perpignan, 2000. 678 p.
- BELOT E., CANUT V. : *Le cru et le cuit. Dieux oubliés et pots cassés en Boulonnais*. Eléments d'Archéologie Boulonnaise n°5, Service d'Archéologie Municipal, Ville de Boulogne-sur-Mer, 1997. 180 p.
- BELOT E., CANUT V. : *Les fouilles archéologiques du «Terrain Landrot» en basse ville de Boulogne-sur-Mer*. Eléments d'Archéologie Boulonnaise n°4, Service d'Archéologie Municipal, ville de Boulogne-sur-Mer, 1996. 76 p.
- BÉNÉZET J., DONÈS C., LENTILLON J.-P. : “ Un monnayage tardo-républicain inédit en Gaule méridionale ”, *Bulletin de la Société Française de Numismatique*, Journées Numismatiques, Blois, 1-2 juin 2002. 57e année, n°6, juin 2002. Tiré à part. p. 125 à 130.
- BERDAGUER C. : *L'historiographie du Roussillon médiéval. Bibliographie des travaux de recherches et publications 1980-1999*. Mémoire de Maîtrise, Université de Perpignan, Juin 1999. 251 p.
- BETHEMONT J. : “ L'eau, le pouvoir, la violence dans le monde méditerranéen ”, in *Hérodote*, 103, Géopolitique de la Méditerranée, Paris- La Découverte, 2001. Extrait. P. 175 à 200
- BEYNEIX A. : “ Nouveaux bronzes découverts en Bazadais ”, in *Revue Archéologique de Bordeaux*, Tome LXXXVIII, Année 1997. Tiré à part. P. 57 à 60
- BEYNEIX A. : “ Les sépultures chasséennes du sud de la France ”, in *Zephyrus*, Universidad de Salamanca, 50, 1997. Tiré à part. p. 125 à 178.
- BEYNEIX A., CANTET J.-P. : “ Inventaire préliminaire des armatures du néolithique gersois ”, in *Munibe*. Sociedad de Ciencias Aranzadi Donostia/San Sebastian, n°50, 1998. Tiré à part. p. 93 à 109.
- BOSSET M. : *Die Skulpturen des gallorömischen Tempelbezirkes von Thun-Allmendingen*. Bernard Lehrmittel-und Medienverlag, Bern, 2000. 126 p.
- BRIESENK B. : “ Typologie und chronologie der südwest-gallischen sarkophage ”, in *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 9. Jahrgang, 1962. Mainz, 1964. Extrait. p. 76 à 83

- BRUTAILS J.-A. : *Etude sur la condition des populations rurales du Roussillon au moyen âge*. Slatkine-Megariotis Reprints, Genève, 1975. 314 p.
- CAMPO I JORDA (DEL) F. : *Castells Medievals*. 88 *guaites dels castlans de l'Alt Emporda*. Guies del Patrimoni Comarcal, Figueres, 1997. 108 p.
- CARDOSO J.-L. : *Sítios, pedras e homens. Trinta anos de Arqologia em Oeiras*. Centro de Estudos Arqueologicos do Concelho de Oeiras, vol.9, 2000. 191 p.
- CATAFAU A., NADAL S. : *Saint-Hippolyte. Le château. Etude historique et documentaire. Premier rapport*. Université de Perpignan, CRHiSM, 2002. 43 p. + ill.
- COLLECTIF : *Actes du colloque : banque de données archéologiques, Marseille 12-14 Juin 1972*. CNRS, Paris, 1974. 331 p.
- COLLECTIF : *À travers l'histoire du Roussillon. De l'empreinte chrétienne à l'humanisme contemporain*. Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, CVIIIe volume, Perpignan 2001. 407 p.
- COLLECTIF : *Archéologie sur toute la ligne. Les fouilles du TGV Méditerranée dans la moyenne vallée du Rhône*. 6 décembre 2001/5 mai 2002, Musée de Valence, 2001. NP
- COLLECTIF : *Archéologie sur toute la ligne. Les fouilles du TGV Méditerranée dans la moyenne vallée du Rhône*. Le Musée de Valence, SOMOGY Éditions d'art, 2001. 213 p.
- COLLECTIF : *Archéologie du TGV Méditerranée. Fiches de synthèse. Tome 1 : la Préhistoire*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 8-2002, Lattes. 340 p.
- COLLECTIF : *Archéologie du TGV Méditerranée. Fiches de synthèse. Tome 2 : la Protohistoire*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 9-2002, Lattes. p. 343 à 597.
- COLLECTIF : *Archéologie du TGV Méditerranée. Fiches de synthèse. Tome 3 : Le moyen-âge, l'époque moderne*. Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 10-2002, Lattes. P. 601 à 978.
- COLLECTIF : *Bois et forêts de l'Hérault. Histoire de la forêt héraultaise de la préhistoire à nos jours*. Catalogue de l'exposition. Office Départemental de l'Action Culturelle, Archives Départementales de l'Hérault, Montpellier, 1998. 131 p.
- COLLECTIF : *De la paléographie à l'histoire : Les religieuses Hospitalières de Saint-Augustin à l'Hôtel-Dieu Saint-Esprit, Arles, 1661-1727*. Archives Municipales d'Arles, 1992. 311 p.
- COLLECTIF : " La modélisation des systèmes de peuplement : débat à propos d'un ouvrage récent, Des Oppida aux métropoles ", *Les petits cahiers d'Anatole*, n°6, 2001. UMR 6575, Université de Tours. NP.
- COLLECTIF : *La mort des notables en Gaule Romaine*. Catalogue de l'exposition. CNRS, Lattes, 2002. 256 p.
- COLLECTIF : *L'ensemble cathédral Saint-Jean Baptiste de Perpignan*. Actes du colloque du 20 mai 2000. Etudes Roussillonnaises, tome XIX, 2002. 174 pages.
- COLLECTIF : *Quelques références disponibles à la bibliothèque du Musée de Tautavel*. NC, 2001. NP.
- COLLECTIF : *Sur les pas des Grecs en Occident. Hommages à André Nickels*. Éditions Errance-ADAM, Collection Études Massaliètes 4, 1995. 492 p.
- COLLECTIF : *Rome, romains, romanité dans la peinture des XVIIIe et XIXe siècles*. Dossier de Presse, Ville de Narbonne, 2002. NP.
- COLLECTIF : *Vallis Poenina. Das Wallis in römischer Zeit*. Kantonales Museum Für Archäologie, Sitten, 1998. 231 p.
- DAUVOIS M. : *Précis de dessin dynamique et structural des industries lithiques préhistoriques*. CNRS, Pierre Fanlac Editeur, 1976. 263 p.
- DE PALOL I SALLERAS P. (Dir.) : *Del Roma al romanic. Historia, art i cultura de la Tarraconense mediterrania entre els segles IV i X*. Enciclopedia Catalana, Barcelona, 1999. 161 p.
- DELIENS M., BERBAIN C., FAVREAU G. : *Les anciennes mines de Padern-Montgaillard (Aude) : géologie, histoire et minéralogie*. Association Française de Microminéralogie, Languedoc-Roussillon, 1993. 85 p.
- DEPREUX P. : " À la recherche des défenseurs de la cité à l'époque carolingienne ", *Les petits cahiers d'Anatole*, n°6, 2001. UMR 6575, Université de Tours. NP.
- DOSSIERS D'ARCHÉOLOGIE (LES) : (don M. Hue) n°179 (février 1993) : *À la découverte des forteresses grecques*. n°180 (mars 1993) : *Vallée des Merveilles. Un berceau de la pensée religieuse européenne*. n°181 (avril-mai 1993) : *Les villes grecques de la Mer Noire : Olbia, Panticapée, Chersonèse*. n°184 (juillet-août 1993) : *Amenophis III. L'Égypte à son apogée*. n°187 (novembre 1993) : *Hatchepsout, femme pharaon*. n°188 (décembre 1993) : *Le Pithécantrophe de Java. À la découverte du chaînon manquant*. n°189 (janvier 1994) : *Les manuscrits de la mer morte. Aux origines du christianisme*.
- FAURE-BOUCHARLAT E. (Dir.) : *Vivre à la campagne au Moyen Âge. L'habitat rural du Ve au XIIe s. (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques*. Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes, n°21, 2001. 429 p.
- FERDIERE A. : " La «distance critique» : artisans et artisanat dans l'Antiquité romaine et en particulier en Gaule ", *Les petits cahiers d'Anatole*, n°1, 2001. UMR 6575, Université de Tours. 18 p.
- GALINIE H. : " Utiliser la notion de «distance critique» dans l'étude de relations socio-spatiales ", *Les petits cahiers d'Anatole*, n°7, 2001. UMR 6575, Université de Tours. 4 p.
- GUIRAUD R. : *Un instituteur de la 3ème République : Pierre Benjamin Denis Blanquet (1855-1938)*. Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault, n°spécial 2, 1980. NP.

- GONSETH M.-O., HAINARD J., KAEHR L. : *Le musée cannibale*. Musée d'Ethnographie de Neuchâtel, 2002. 295 p.
- GRATUZE B : *Etude des perles protohistoriques en verre des dolmens d'Eyne - les Pascarets et la Borda - et d'Enveitg - Brangoli - (Pyrénées-Orientales)*. IRAMAT, CNRS, Orléans, 2001. NP.
- GROUPE APS : *Archéosismicité et sismicité historique. Contribution à la connaissance et à la définition du risque*. Actes des Vèmes rencontres du groupe APS, Perpignan, 2002. 236 p.
- HUSI P. ; " Quantification et datation en céramologie (le Nombre Minimum d'Individus : la technique de quantification la mieux adaptée à la datation des contextes archéologiques à partir de l'exemple de Tours) ", *Les petits cahiers d'Anatole*, n°6, 2001. UMR 6575, Université de Tours. NP.
- KEAY S. J. : *Late roman amphorae in the western mediterranean. a typology and economic study : the Catalan evidence. Part I*. BAR International Series 196 (I), 1984. 399 p.
- KEAY S. J. : *Late roman amphorae in the western mediterranean. a typology and economic study : the Catalan evidence. Part II*. BAR International Series 196 (II), 1984. P. 399 à 738.
- LAURENT P. : *Livre Vert de l'Archevêché de Narbonne*. Alphonse Picard, Paris, 1886. Extrait. Non paginé (concerne seulement les P.-O.).
- LETURCQ S. : " Territoire du laboureur, territoire du pasteur. Distances et territoires d'une communauté agraire ", *Les petits cahiers d'Anatole*, n°3, 2001. UMR 6575, Université de Tours. 10 p.
- LOPEZ MULLOR A. : " Cabrera d'Igualada. Taller i forns de ceràmica grisa del Castell de Cabrera ", in *CATALUNYA ROMANICA*, XXVII. Enciclopedia Catalana, Barcelona, 1998. Extrait. NP
- LOPEZ MULLOR A., BALDOMÀ SOTO M., CLUA MERCADAL M. et Alii : *Les excavacions de 1985 . 1989 i 1992 a la Vil·la Romana dels Ametllers, Tossa (Selva)*. Ajuntament de Tossa del Mar, Consell Comarcal de La Selva, Diputació de Girona, Institut d'Estudis Catalans, 2001. 202 p.
- LOPEZ I MULLOR A., FIERRO I MACIA X., CAIXAL I MATA A. : " L'excavació a l'església de Sant Jaume Sesoliveres (Igualada, l'Anoia) ", in *Gala*, 2, 1993. Extrait. P. 259 à 276
- LOPEZ MULLOR A., CAIXAL I MATA A., FIERRO MACIA X. : " Alguns materials ceràmics aparellats en contextos de l'època medieval a les comarques de Barcelona ", in *Monografies d'Arqueologia Medieval I Postmedieval*, n°4, Universitat de Barcelona, Barcelona, 1998. Tiré à part. p. 39 à 55
- LOPEZ MULLOR A., CAIXAL MATA A., FIERRO MACIA X. ; " Cronologia i difusió d'un grup de ceràmiques medievals trobades a les comarques de Barcelona (Segles VII-XIV) ", in *Ceràmica Medieval Catalans, Quaderns Científics i Tècnics*, Diputació de Barcelona, 1997. Tiré à part. p. 101 à 142.
- LOPEZ MULLOR A., FIERRO MACIA X., CAIXAL MATA A. : " Ceràmica dels segles IV a X procedant de les comarques de Barcelona ", in *Arqueo Mediterrania*, 2/1997. Actes du Colloque de Badalona, 6-8 Novembre 1995. Extrait. P. 59 à 82.
- LOPEZ MULLOR A., RIERA RULLAN M. ; " L'ocupació medieval al Turo del Montgros (El Brull, Osona). Evidències de la campanya d'excavació de 1998 ", in *Actes del Congrés Internacional Gerbert d'Orlhac i el seu temps. Catalunya i Europa a la fi del I mil·lenni*, 10-13 de novembre 1999. Extrait. P. 419 à 435.
- MALRAIN F., MATTERNE V., MENIEL P. : *Les paysans gaulois (IIIe siècle - 52 av. J.-C.)*. Editions Errance, INRAP, 2002. 236 P.
- MARTIN ORTEGA A., PLANA MALLART R. (Dir.) : *Territori polític i territori rural durant l'edat del Ferro a la Mediterrània Occidental*. Actes de la Taula rodona celebrada a Ullastret. Monografies d'Ullastret, 2, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 2001. 330 p.
- MESQUIDA GARCÍA M. : *La cerámica Dorada. Quinientos años de su producción en Paterna*. Museu Municipal de ceràmica, Ajuntament de Paterna, Regidoria de Cultura, 2001, 133 p.
- MESQUIDA GARCÍA M. : *Socarrats y pavimentos medievales*. Museu Municipal de ceràmica, Ajuntament de Paterna, Regidoria de Cultura, 2001. 83 p.
- MESQUIDA GARCÍA M. (dir.) : *La cerámica de Paterna reflejos del Mediterráneo*. Insituto Cervantes de Bruselas, Generalitat Valenciana, Museu Municipal de ceràmica, Ajuntament de Paterna, 2002. 506 p.
- MESQUIDA GARCÍA M. : *La vajilla azul en la cerámica de Paterna*. Museu Municipal de ceràmica. Ajuntament de Paterna, Regidoria de Cultura, 2002. 252 p.
- MISKOVSKY J.-C. (DIR.), LORENZ J. (DIR.) : *Pierres et archéologie. Tautavel, 14-15-16 mai 1998*. Presses Universitaires de Perpignan, Collection Études, Perpignan, 2002. 218 p.
- MUT G. ; " Les forges de Baillestavy. Colloque «Les ressources naturelles des Pyrénées - leur exploitation durant l'Antiquité » ", in *Entretiens d'Histoire et d'Archéologie*, Saint-Bertrand de Comminges, 2001. Tiré à part. P. 141 à 153.
- PAILLER J.-M. (DIR) : *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*. Collection Ecole Française de Rome, Rome, 2002. 601 p.
- PENALVER IRIIBARREN X. : *El habita en la vertiente atlantica de Euskal Herria. RI Bronce Final y la Edad del Hierro*. Kobie, Diputacion Foral de Bizkaia, anejo 3 - ano 2001. 262 p.
- RIERA D. : *Contribution à l'étude des vieilles industries préhistoriques dans le bassin du Reart-Cantarana*. Mémoire de Maîtrise, Université de Perpignan, juin 2002. 116 p.
- RIU-BARRERA E. : " La ceràmica espatulada i les sitres de la Catalunya Vella (c.s. IX-XI) a més d'unes quantes observacions sobre l'arqueologia, la ceràmica i la historia ", in *Monografies d'Arqueologia Medieval i Postmedieval*, n°4. Universitat de Barcelona, Barcelona,

1998. Tiré à part. P.21 à 37.

- ROIG I BUXO J., COLL I RIERA J.-M., MOLINA I VALLMITJANA J.-A. : “ Ceràmica d’època carolíngia o comta al Vallès ”, in *Ceràmica Medieval Catalans, Quaderns Científics i Tècnics*, Diputació de Barcelona, 1997. Tiré à part. P. 37 à 62.
- ROLLET P., BALMELLE A., BERTHELOT F., NEISS R. : *Reims - Marne - Le quartier gallo-romain de la rue de Venise et sa réoccupation à l’époque moderne*. Archéologie Urbaine n°4, Société Archéologique Champenoise, n°2-3, 2001. 151 p.
- ROUGIER A.-J. : *Qu’est-ce que le folklore, (essai anthroposociologique)*. Imprimerie Larrat, Dax, ND. 45 p.
- SACAZE J. ; “ Civitas Ruscino et vicus Illiberis ”, *Inscriptions Antiques des Pyrénées*, Toulouse, 1892. Extrait. P. 14 à 41.
- SALVATIERRA, M. M., BERGANZA E. : *El Yacimiento de la Cueva de Urratxa III (Orozko, Bizkaia)*. Universidad de Deusto, Diputación Foral de Bizkaia, 1997. 272 p.
- SENNEQUIER G., HOCHULI-GYSEL A., RÜTTI B., FÜNFSCHILLING S. BERGER L., NELIS-CLEMENT J., LANDES C. : *Les verres romains à scènes de spectacles trouvés en France*. Association Française pour l’Archéologie du Verre, Rouen-Bâle, 1998. 167 p.
- SENNEQUIER G., WORONOFF D. (dir.) : *De la verrerie forestière à la verrerie industrielle du milieu du XVIIIe siècle aux années 1920*. Association Française pour l’Archéologie du Verre, Albi. Aix-en-Provence, 1998. 305 p.
- SERRA I KIEL D. : *Bibliografia de Catalunya Nord (1502-1999)*. I.C.R.E.S.S., Universitat de Perpinya, Revista Terra Nostra n°100, 2001. 199 p. + ill.
- SIGAUT F. : *Les réserves de grain à long terme. Techniques de conservation et fonctions sociales dans*

l’histoire. Editions de la Maison des Sciences de l’Homme, Publications de l’Université de Lille III, 1978. 202 p.

- SIGNOLES A., GUIRAUD R. : *Vivre à Bédarieux de 1870 à 1940*. Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l’Hérault, 1985. 178 p.
- TEIXIDOR I FA M. ; “ Les gerres gothiques trobades a les voltes de l’església de Santa Maria de Castello ”, in *El Salner*, num 7, any 8, 2001. Extrait. P. 41 à 51.
- THIERS F.-P. ; “ Borne milliaire découverte près de Fitou (Aude) ”, in *Bulletin Archéologique*, 1909. Paris, 1910. Extrait, p. 338 à 340.
- TUFFOU J., GUIRAUD R. : *Vivre en pays minier de 1940 à nos jours*. Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l’Hérault, 1992. 189 p.
- VAISSIÈRES M. : *La production artistique en pierre marbrière de Baixas dans le Roussillon, du XIIIème au XVème siècle. Texte. Volume 1*. Maîtrise d’histoire de l’art, sous la direction de Françoise Robin, Géraldine Mallet, Jean-Pierre Suau, Université Paul Valéry, Montpellier III, octobre 2001. 64 p.
- VAQUER J. , CLAUSTRE F. : “ Prospections aériennes dans le piémont pyrénéen oriental : préhistoire et protohistoire ”, in *Le point sur la prospection aérienne. Université de Toulouse, 20 avril 1985, journées d’archéologie aérienne*, A.P.A.M.A. Midi-Pyrénées, Toulouse, 1988. Tiré à part. P. 27 à 34.
- WARD-PERKINS J.B. ; “ The sculpture of visigothic France ”, in *NC, Read, 1936*. Extrait. p. 79 à 128.
- ZADORA-RIO E. ; “ Archéologie et toponymie : le divorce ”, *Les petits cahiers d’Anatole*, n°8, 2001. UMR 6575, Université de Tours. 7 p.

Virginie TEILHOL, Guillaume EPPE

L'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales,

c'est :

- **Plus de 200 adhérents** (245 pour l'année 2002).

Un pôle de regroupement :

- Entre archéologues pour la diffusion des résultats et des méthodes, pour la définition d'objectifs communs.
- Entre professionnels et amateurs qui se retrouvent au sein de l'association.
- Entre aînés et plus jeunes, pour que rien ne soit perdu des recherches passées et que se forment les archéologues de demain.
- Entre archéologues et étudiants désireux de trouver une formation complémentaire.
- Entre chercheurs et grand public ; car les archéologues ne travaillent pas pour eux-mêmes, ils sont au service de la collectivité.



Un pôle d'animation :

- Avec une conférence mensuelle sur les derniers travaux archéologiques.
- Avec plusieurs excursions par an (visite d'expositions, de monuments ou de chantiers de fouilles).
- Avec un bulletin annuel permettant d'avoir une vue globale et rapide des travaux réalisés dans les P.-O.
- Avec une bibliothèque spécialisée ouverte à tous (près de 1800 ouvrages et 650 tirés à part).
- Avec des activités archéologiques proposées aux amateurs intéressés (prospections, fouilles, traitement du matériel).
- Avec des expositions : sur les Âges des Métaux (en 1995), sur les Roches gravées dans les Pyrénées-Orientales (mai 2001) et des présentations ponctuelles de mobilier (Pollestres en 1998, Baixas en 2000 et Perpignan, église Saint-Jacques en 2000).



Un pôle de recherche :

- Avec la programmation de prospections pour inventorier de nouveaux sites archéologiques.
- Avec la réalisation de fouilles de sauvetage urgent grâce au recrutement de deux archéologues-animateurs, au titre d'emplois-jeunes et d'un troisième (contrat emploi solidarité).
- Avec l'organisation de colloques : sur les " Voies romaines du Rhône à l'Ebre " (en 1989), sur " les Pyrénées catalanes " et " les Roches ornées et Roches dressées " (mai 2001)...



Et un objectif fondamental : obtenir les infrastructures nécessaires !!

- Pour un dépôt archéologique départemental adapté aux besoins des différents opérateurs.
- Pour un service départemental de l'Archéologie qui puisse répondre aux urgences de la collectivité, valoriser le patrimoine et diffuser les résultats des recherches.

COMPOSITION DU BUREAU ET DU CONSEIL D'ADMINISTRATION AU 01/10/2002

BUREAU

Président d'honneur	Jean ABÉLANET
Président	Michel MARTZLUFF
Vice-président	Jérôme KOTARBA
Secrétaire	Marina HUE
Secrétaire-Adjointe	Françoise JOUY-AVANTIN
Trésorier	Bernard DOUTRES
Trésorière-Adjointe	Monique FORMENTI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Membres de droit

- M. le Conservateur Régional de l'Archéologie
- M. le Conservateur des Antiquités et Objets d'Art
- M. le Directeur du Service Départemental d'Architecture
- Mme la Directrice des Archives Départementales
- M. le Responsable du Dépôt Archéologique Départemental

Membres élus

ALESSANDRI Patrice	FORMENTI Monique
AVANTIN Françoise	HUE Marina
CASTELVI Georges	KOTARBA Jérôme
CATAFAU Aymat	MARTZLUFF Michel
COMPS Jean-Pierre	PEZIN Annie
CONSTANT André	PORRA-KUTENI Valérie
DEL'FURIA Lucienne	ROIG Jacques
DESCAMPS Cyr	WENGLER Luc
DOUTRES Bernard	

Conférences et sorties pour l'année 2003

18 janvier

L'aqueduc gallo-romain de la plaine de l'Aude et l'alimentation en eau de Narbonne antique,
par Mireille Courrent.

15 février

L'Homme de Néandertal et ses enfants : nouveautés,
par Virginie Teilhol.

15 mars

La Via Conflentana,
par Jean-Pierre Comps.

12 avril

La Préhistoire du Maroc dans son contexte Nord-Africain,
par Luc Wengler.

17 mai

Les roches gravées : un aspect de l'omniprésence de l'art paléolithique,
par Dominique Sacchi.

18 mai

Sortie-repas le long de la route du Fer.

21-22 juin

Sortie en Catalogne Sud.

18 octobre

Compte-rendu des recherches 2003 dans les Pyrénées-Orientales.

15 novembre

Compte-rendu des recherches 2003 dans les Pyrénées-Orientales (suite).

13 décembre

Assemblée générale

Toutes les conférences sont illustrées de diapositives ; l'entrée est libre. Ces séances ont lieu dans les locaux de l'Université de Perpignan, bâtiment F1, salle F118, à 14h30. Des précisions sur les sorties seront données en temps voulu. D'autres excursions pourront être organisées à la demande, en cours d'année.

Le dernier numéro du bulletin est remis aux adhérents ; l'adhésion est fixée à 15 euros et 8 euros pour les étudiants et demandeurs d'emploi (prévoir 3 euros de plus si vous souhaitez l'envoi du bulletin à domicile). On peut s'inscrire lors des conférences, en écrivant (ou en passant) au siège de l'association, où se trouve aussi la bibliothèque archéologique, ouverte à tous du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 17h.